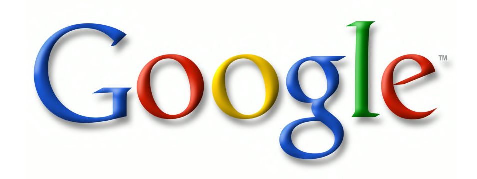
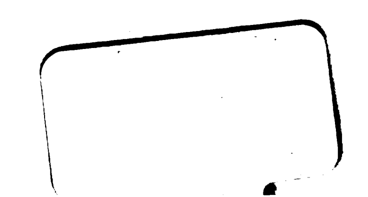
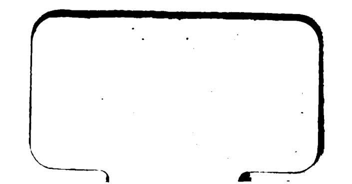

Google


VE
RI
TAS




VE RI
TAS



75

ŒUVRES

COMPLETTES

DE M. DE FLORIAN.

TOME QUATRIEME.

ŒUVRES COMPLETTES DE M. DE FLORIAN.

NOUVELLE EDITION,

Augmentée de la Vie de l'Auteur, de Guillaume Tell, et autres ouvrages inédits, et ornée de figures, dessinées et gravées par les meilleurs Artistes de Paris.

TOME QUATRIEME.

THEATRE ET MÉLANGES.



A PARIS,

Chez Fr. Dufart, Imprimeur-Libraire.

1803.

Paul V. Bacon

LE BON FILS,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

Représentée sur un théâtre de société, le premier novembre 1785.

A. S. A. R.

MONSEIGNEUR LE PRINCE

HENRI DE PRUSSE.

Monseigneur,

Je n'apporte point aux pieds de votre altesse royale le tribut d'admiration et de louanges que l'on doit aux héros : l'Europe entière vous l'a payé. Des milliers d'hommes vous ont vu vaincre ; moi, je vous ai vu pleurer à l'aspect d'un malheureux, au récit d'une bonne action. C'est à votre sensibilité, à votre

bienfaisance, à votre humanité (dons si rares dans les héros), que je présente un BON FILS, qui, suivant pour toute règle la morale de son cœur, sacrifie sa maîtresse à sa mère. Protégez-le, MONSEIGNEUR; il est utile que la Vertu soit sous la garde de la Gloire.

Je suis avec un profond et tendre respect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

FLORIAN.

LE BON FILS.

PERSONNAGES.

MARCELLE, vieille bourgeoise retirée au village.

FIRMIN, son fils.

THIBAUT, paysan du village.

AGATHE, sa fille.

GIRAUT, fermier.

La Scène est dans un village.

LE BON FILS,

COMÉDIE.

ACTE I.

Le théâtre représente des arbres et des maisons; celle de Marcelle se distingue sur un des côtés de la scène.

Marcelle, assise devant sa porte, file sa quenouille; Firmin son fils, assis auprès d'elle, tient un livre dans ses mains.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARCELLE, FIRMIN.

FIRMIN.

Ces fables sont assez jolies, ma mère; voulez-vous que j'en lise encore une?

MARCELLE.

Comme tu voudras, mon fils : mais il y a long-tems que tu lis haut, je crains que cela ne te fatigue.

FIRMIN.

Bon! fatiguer! Je m'interromps pour causer

avec vous; cela me repose. Voyons encore celle-ci. (*Il lit.*)

LA BREBIS ET L'AGNEAU,

FABLE.

UNE brebis, un jour, disoit à son agneau:
Mon fils, je suis toute saisie
En songeant aux dangers qui menacent ta vie;
Tout le monde t'en veut; le maître du troupeau
Attend que tu fasses envie
A quelque bon boucher, autrement dit bourreau,
Qui nous prend, nous achète, et sans cérémonie
De sang froid vient nous égorger.
Son confrère le loup t'épie,
Comme lui, voulant te manger.
Enfin contre mon fils tout à la fois conjure;
Tu vois le jour à peine, on va te le ravir;
Et, plus vieille que toi, je te verrai mourir,
Contre l'ordre de la nature.
Hélas! répond l'agneau, c'étoit un de mes vœux:
Mourir jeune n'est pas un destin si contraire;
Je serois bien plus malheureux,
Si je survivois à ma mère.

Ah! ma mère, cette fable me plaît beaucoup; je suis le frère de cet agneau-là.

MARCELLE.

Celui qui l'a fait ainsi parler, t'avoit sûrement entendu. Mais laisse ton livre, mon ami,

et viens m'embrasser; l'émotion où je suis m'empêcheroit d'être attentive.

FIRMIN *l'embrasse.*

J'aime encore mieux cela que la fable.

MARCELLE.

Regarde, mon ami, combien ta tendresse me rend heureuse! Nous sommes pauvres, nous n'avons rien au monde que cette chaumière et notre petit jardin. J'ai perdu mon mari, je n'ai plus de parens, je suis souvent tourmentée par des créanciers de ton père, qui avoit un peu le défaut d'emprunter, et qui, de bons bourgeois que nous étions autrefois, nous a réduits à devenir des paysans pauvres. Tout ce qu'il a laissé de dettes me regarde, parce que je me suis engagée pour lui. J'ai soixante-neuf ans, et je commence à souffrir des infirmités de la vieillesse : eh bien! quand tu es près de moi, quand je te vois, quand je t'entends, sur-tout lorsque tu m'embrasses, je suis jeune, riche, bien portante; je retrouve tout ce que j'ai perdu; une seule de tes caresses me fait oublier dix ans de chagrin; et, quand tu m'appelles ta mère, j'éprouve un plaisir cent fois au-dessus de toutes les peines dont j'ai souffert. Je te dis cela, mon cher fils, parce que je m'aperçois bien que tu crois

m'avoir des obligations, que tu t'occupes sans cesse de me prouver ta reconnoissance : et il ne faut pas t'abuser, vois-tu; c'est ta mère qui t'en doit.

FIRMIN.

Ah bien oui, par exemple, voilà de jolis propos! Tenez, je vous parle en ami; n'allez pas dire ces choses-là devant du monde, car on se moqueroit de vous. Devant moi, à la bonne heure, il n'y a pas d'inconvénient, parce que je vous passe tout. Mais...

MARCELLE.

Non, je veux que tu sois bien sûr...

FIRMIN.

Oui, je le suis aussi que vous êtes pour moi ce qu'il y a de plus cher au monde, que sans vous je ne pourrois pas vivre, et que, si vous ne m'aimiez pas, je n'aurois plus de plaisir à rien, pas même à aimer Agathe.

MARCELLE.

Tu l'aimes bien, ton Agathe?

FIRMIN.

Oh! c'est la seconde personne de mon cœur. D'abord vous, puis Agathe, puis moi, puis plus rien.

MARCELLE.

Heureusement qu'Agathe a un frère qui l'em-

pêche d'être riche, et que son père, M. Thibaut, a déclaré qu'il ne lui donneroit point de dot; sans cela, tu n'aurois pu prétendre à Agathe : mais, comme elle est pauvre et toi aussi, on vous permettra d'être heureux.

FIRMIN.

Oui, ma mère, tout ira bien. Agathe, comme vous savez, est la filleule de madame la comtesse de Gircour, à qui appartient ce village. Madame de Gircour m'a promis hier encore de parler pour moi à M. Thibaut. Cette bonne madame de Gircour, elle m'a dit qu'elle étoit bien fâchée de n'être pas riche : car, sans cela, elle auroit donné une bonne dot à Agathe. Oh! madame, lui ai-je dit, il ne faut pas vous gêner : je me porte bien; je suis en état de travailler, de nourrir ma mère et ma femme, et encore tous les petits drôles qui pourront venir par la suite augmenter la famille.

MARCELLE.

Madame de Gircour ne t'a pas menti. Elle n'a pour tout bien que cette terre, qui ne rapporte pas grand'chose ; et son fils l'officier mange tous les ans plus que le revenu de la terre. Elle est bien moins heureuse que moi, madame de Gircour; elle vit loin de son fils, qui ne lui écrit jamais que pour demander de

l'argent : je suis toujours avec le mien, et c'est lui qui me nourrit. Mais va te dissiper un peu, mon ami; va voir ton Agathe.

FIRMIN.

Non, ma mère; je suis bien aise de rester ici.

MARCELLE.

C'est que j'ai quelque chose à faire.

FIRMIN.

Quoi donc?

MARCELLE.

Je voudrois aller sarcler ce petit carré de légumes qui est auprès du mûrier.

FIRMIN.

Il est sarclé.

MARCELLE.

Comment cela donc? Il ne l'étoit pas hier au soir.

FIRMIN.

C'est vrai; mais comme il n'y a rien de plus mal-sain, à votre âge, que de se tenir baissée pendant deux heures à arracher de mauvaises herbes, je me suis levé ce matin à la pointe du jour, et j'ai sarclé le petit carré.

MARCELLE, *à part.*

Je m'en étois bien doutée. (*Haut.*) C'est

égal, mon ami, va-t'en; j'ai beaucoup filé cette semaine, il faut que je mette mon fil en écheveau. Cela ne me fatiguera pas; et je n'ai pas besoin de toi.

FIRMIN.

Votre fil est en écheveau. J'avois les bras un peu engourdis ce matin d'avoir sarclé dans la rosée; pour les dégourdir, j'ai dévidé votre fil. Ensuite j'ai été chercher notre vache que ce drôle de vacher n'avoit pas ramenée hier au soir du bois; je l'ai mise dans notre étable; j'ai donné de la litière fraîche au petit veau; j'ai fait votre lit, le mien aussi; la vache a du foin, notre dîner cuit; vous n'avez rien à faire qu'à vous tranquilliser, et je ne veux pas m'en aller : c'est-il clair, cela?

MARCELLE.

Mais écoute. Je suis un peu fatiguée, et je voudrois dormir : tu ne peux pas dormir pour moi; et si tu restes, tu me réveilleras.

FIRMIN.

Je ne vous réveillerai point, parce que je vais m'amuser à lire ces fables; et en lisant des yeux, comme madame lit toujours quand elle se promène, je ne ferai point de bruit.

MARCELLE.

Si fait, si fait.

FIRMIN.

Non, non, ma mère.

MARCELLE.

Nous allons voir; je t'avertis que je dors.

FIRMIN.

Bonne nuit.

MARCELLE, *à part.*

Faisons semblant de dormir; c'est le seul moyen de le faire aller voir son Agathe. (*Elle fait semblant de dormir; Firmin lit, et la regarde de tems en tems. Après un assez long silence, il se lève, s'approche doucement de sa mère, et dit à voix basse :*)

FIRMIN.

Dors, dors, ma bonne et tendre mère! J'ai tant de plaisir à te voir reposer! Quand j'étois enfant, tu ne me quittois pas, tu veillois sur mon sommeil; il est bien juste qu'à mon tour je veille aussi sur le tien, et que je rende à ta vieillesse tous les soins que tu donnas à mon enfance. Dors, ma bonne mère, dors.

SCÈNE II.

AGATHE, FIRMIN; MARCELLE, *endormie.*

AGATHE.

BONJOUR, mon ami...

FIRMIN, *à voix basse.*

Chut : ma mère dort. Ah! c'est toi, ma chère Agathe : que je suis aise de te voir! Mais parlons bas, je t'en prie.

AGATHE, *à voix basse.*

Est-ce qu'elle est malade, ta mère?

FIRMIN, *à voix basse.*

Non, mais cela lui fait du bien de dormir; prenons garde de la réveiller. Et toi, comment te portes-tu? Tu es encore plus jolie aujourd'hui qu'hier! Mets-toi là, ne fais pas de bruit, et dis-moi bien doucement si tu m'aimes toujours.

AGATHE, *à voix basse.*

Voilà une bonne question! Est-ce que l'on aime autrement que pour toujours? Mais d'où vient n'es-tu pas venu ce matin?

FIRMIN, *à voix basse.*

Ma bonne amie, je n'ai pas pu; j'ai travaillé pour ma mère.

AGATHE, *haut.*

En ce cas vous ne m'avez pas regrettée.

FIRMIN, *à voix basse.*

Chut donc.... Oh! si fait; dès que je ne te vois plus, je te regrette.

AGATHE, *à voix basse.*

J'avois tant de choses à te dire! d'abord, notre mariage...

FIRMIN, *haut.*

Ah! ah! notre mariage....

AGATHE, *à voix basse.*

Chut donc toi-même....

FIRMIN, *à voix basse.*

J'ai peur que nous ne la réveillions : tiens, ne causons pas; embrassons-nous, cela fera moins de bruit.

AGATHE, *haut.*

Non pas, s'il vous plaît; tenez-vous tranquille, ou je vais parler tout haut.

FIRMIN, *à voix basse.*

Paix donc, paix donc; quel train tu fais! tu vas réveiller ma mère.

AGATHE,

AGATHE, *à voix basse.*

Ecoute donc ce que j'ai à t'apprendre. Tu connois bien M. Giraut, le fermier de ma marraine ?

FIRMIN, *à voix basse.*

Oui ; eh bien ?

AGATHE, *à voix basse.*

Eh bien ! il est amoureux de moi.

FIRMIN, *haut.*

M. Giraut est amoureux....

AGATHE, *à voix basse.*

Paix donc ; quel train tu fais ! tu vas réveiller ta mère. M. Giraut est amoureux de moi, et il est venu ce matin me demander à mon père. Il lui a conté, je ne sais pas quoi, qu'il étoit déjà bien riche, qu'il le seroit bientôt davantage, parce qu'aujourd'hui même ma marraine renouvelle ses baux, et que la ferme est excellente ; enfin, il a fait le détail de tous ses journaux de terre, de tous ses quartiers de vigne, pour prouver que je serois heureuse avec lui. Mon père, qui est bon et brusque, comme tu sais, lui a répondu que c'étoit à moi à régler tous ces comptes-là ; il m'a appelée, et m'a dit : Tiens, ma fille, voici encore un épouseur : tu m'as déjà parlé de Firmin ; vois

celui des deux qui te plaît davantage, ce sera celui que je choisirai.

FIRMIN, *à voix basse.*

Ah! l'honnête homme que ce M. Thibaut! Oh! je me doutois bien que M. Giraut ne lui conviendroit pas; il a une trop mauvaise réputation.

AGATHE, *à voix basse.*

J'ai répondu à mon père que, par politesse pour M. Giraut, je ne m'expliquois pas tout de suite, mais qu'avant ce soir il auroit ma réponse. Mon père a dit que c'étoit bon; et j'ai vîte couru t'apprendre ces bonnes nouvelles.

FIRMIN, *à voix basse.*

Combien je te remercie! mon Agathe, ma chère Agathe, nous serons donc mariés! tu seras donc à moi! et pour toujours encore! Ah! si, avec cela, ma pauvre mère peut se bien porter, si elle peut vieillir entre nous deux, je ne desirerai plus rien dans le monde, que de voir une petite Agathe qui ait le cœur et le visage de celle-là qui est à moi.

AGATHE, *à voix basse.*

Mon ami, si tu venois dire un petit bonjour à mon père, avant qu'il sache que c'est toi que j'ai choisi?



Baise-lui tout doucement
la main, et viens vite.

C. P. Marillier Inv. C. le Tellier Sculp

FIRMIN, *à voix basse.*

Je le veux bien; mais.... c'est que.... Il est vrai qu'elle n'a pas besoin de moi quand elle dort... et puis... je serai de retour avant qu'elle soit éveillée.

AGATHE, *à voix basse.*

Oui, oui, viens toujours. (*A Marcelle.*) Bonjour, ma mère; je suis fâchée de m'en aller sans vous embrasser.

FIRMIN, *à voix basse.*

Baise-lui tout doucement la main, et viens vîte.

(*Agathe baise la main de Marcelle, et Firmin aussi. Ils s'en vont avec précaution.*)

SCÈNE III.

MARCELLE, *seule.*

Ces pauvres enfans! que de plaisir j'aurois perdu, si je n'avois pas fait semblant de dormir! Quand mon mari vivoit, et qu'il me faisoit la cour, il y a bien long-tems de cela, je croyois que rien au monde ne pouvoit valoir le bonheur d'être aimée d'un mari tendre et bon : je me trompois; un fils vaut mieux encore.

L'amour maternel n'est mêlé d'aucun de ces petits tourmens qui troublent souvent l'autre amour. Point de jalousie, point de défiance. On n'a pas même besoin d'être chérie autant qu'on chérit : on aime son fils, cela suffit; et quand on en est aimée comme je le suis, c'est un surcroît de bonheur que notre ame a peine à soutenir. Mais que me veut M. Giraut?

SCÈNE IV.

MARCELLE, GIRAUT.

GIRAUT.

Dieu vous garde, madame Marcelle! Eh bien, comment va la santé?

MARCELLE.

Assez bien, M. Giraut. Et la vôtre?

GIRAUT.

Comme cela.. Les tems sont bien durs, madame Marcelle.

MARCELLE.

Oui; les gens riches s'en plaignent beaucoup.

GIRAUT.

Le fils de madame la comtesse tire de tems

en tems de petits mandats sur moi, qui ne me réjouissent guère. Je n'ose pas m'en plaindre à madame de Gircour, parce qu'elle est bien vieille, et que si elle venoit à mourir, M. le comte, fâché contre moi, ne me laisseroit pas ma ferme : de sorte qu'il faut payer mes quartiers à madame, envoyer de l'argent à monsieur, et, par-dessus tout cela, renouveler mes baux aujourd'hui.

MARCELLE.

Mais cela ne vous coûtera rien de renouveler vos baux.

GIRAUT.

Qu'appelez-vous rien? Ne faut-il pas donner mille écus au factotum de madame, à ce M. Finaut, qui fait si fort l'important? Si je ne lui donnois pas ce pot de vin, il seroit capable de me faire ôter le bail, et je perdrois alors, non-seulement ma ferme, mais toutes les avances que j'ai faites au fils de madame. Or, ces mille écus, il faut les trouver; et voilà justement ce qui m'embarrasse.

MARCELLE.

Je suis bien fâchée de ne pouvoir pas vous les offrir.

GIRAUT.

Oh! ce n'est pas pour cela que je vous en

parle; mais vous sentez que, dans une pareille circonstance, on ramasse tout son petit avoir; et en cherchant dans de vieux papiers que je n'avois pas eu le tems d'examiner depuis trois mois que mon père est mort, j'ai trouvé un petit billet de feu monsieur votre mari, dont il est nécessaire que vous ayez connoissance.

MARCELLE.

Un billet de mon mari, monsieur Giraut? Mon dieu! vous me faites trembler!

GIRAUT.

Rassurez-vous; ce n'est pas une si grande affaire. Je crois l'avoir sur moi, ce billet; oui, le voici, tenez: ce n'est pas grand'chose, il ne s'agit que de mille écus.

MARCELLE.

Ah! mon dieu! monsieur Giraut, mille écus!

GIRAUT.

Oui: c'est venu fort à propos; car vous voyez que c'est tout juste le pot de vin qu'il faut payer à ce fripon de M. Finaut.

MARCELLE, *à part.*

Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines. (*Haut.*) Ce billet est bien de mon mari;

voilà bien son écriture : mais, monsieur Giraut, ce billet est bien ancien, il a trente ans; et vous n'ignorez pas...

GIRAUT.

Non, non; le billet n'a pas trente ans : diable! ne badinons pas. S'il les avoit, il ne vaudroit rien; il y auroit prescription : mais, à la vérité, il aura trente ans demain; voilà pourquoi, madame Marcelle, il est indispensable que vous le payiez aujourd'hui.

MARCELLE.

Nous vous le renouvellerons, mon fils et moi; nous engagerons notre maison, notre jardin, tout ce que nous possédons : mais, de grace, monsieur Giraut, accordez-nous un peu de tems. Vous sentez bien....

GIRAUT.

Oh! de tout mon cœur; je vous donnerai tout le tems que l'on me donne à moi-même. Ce n'est que ce soir que l'on signe les baux; ainsi, pourvu que vous me remettiez ce soir mes mille écus, je suis content.

MARCELLE.

Hélas! j'ai bonne envie de vous payer, bien bonne envie, je vous assure; et je cours de ce pas chez notre bailli qui m'a toujours fait

amitié. Il a reçu un remboursement ces jours passés; je vais faire tout au monde pour l'engager à me prêter ces mille écus.

GIRAUT.

Allez, je vous attends ici.

MARCELLE.

Ici ?

GIRAUT.

Oui; cela vous gêne-t-il ?

MARCELLE.

Non; mais c'est que mon fils va revenir sûrement, et je crains... Je vous demande en grace, monsieur Giraut, ne lui parlez de rien: il est si sensible, ce jeune homme! vous le connoissez.... Et si M. le bailli me prête, je veux lui épargner l'inquiétude; s'il ne me prête pas, je lui aurai toujours sauvé un petit moment de chagrin.

GIRAUT.

Allez, allez; songez à votre affaire, et apportez-moi les mille écus. (*Marcelle sort.*)

SCÈNE V.

GIRAUT, *seul.*

JE t'en défie; car le bailli m'a déjà prêté son argent. Ah! monsieur Firmin! vous vous donnez les airs d'aimer Agathe, et d'en être aimé de préférence à moi! Vous n'avez pas le sou, et vous plaisez! C'est trop insolent aussi; et je suis bien aise de vous donner une petite correction, dont vous vous souviendrez, j'espère. Le voici; nous allons voir comment il s'en tirera.

SCÈNE VI.

GIRAUT, FIRMIN.

FIRMIN.

AH! c'est vous, monsieur Giraut? Par quel hasard?.... Mais, où est ma mère?

GIRAUT.

Elle est dans le village.

FIRMIN.

Il ne lui est rien arrivé?

GIRAUT.

Non, elle est allée chez le bailli, pour une affaire qui me regarde,

FIRMIN.

Je m'en vais la chercher.

GIRAUT.

Elle m'a chargé de vous dire que vous l'attendiez ici.

FIRMIN.

Oui ?

GIRAUT.

Oui. Elle a ses raisons.

FIRMIN.

A la bonne heure.

GIRAUT.

Eh bien, monsieur Firmin....

FIRMIN.

Le bailli est son ami, il ne la laissera pas revenir seule, n'est-il pas vrai ?

GIRAUT.

Eh ! n'ayez pas peur, vous dis-je, et causons en l'attendant.

FIRMIN.

Volontiers, monsieur Giraut, volontiers. Vous avez bien des affaires aujourd'hui : on dit que vous renouvelez vos baux.

GIRAUT.

Que voulez-vous ? chacun a ses petites occupations. Les uns ont une ferme dans la tête, les autres une jolie fille. Celui-ci pense à l'amour, celui-là pense à l'argent. Moi, par exemple, je dois signer aujourd'hui un bail, vous un contrat de mariage : il s'ensuivra que votre soirée sera plus gaie que la mienne.

FIRMIN, *à part.*

Je crois qu'il veut se moquer de moi. Voyons un peu à le lui rendre.

GIRAUT.

Que dites-vous ?

FIRMIN.

Je dis que vous renouvelez mes douleurs ; car je vois bien que vous voulez me parler de mademoiselle Agathe.

GIRAUT.

Justement.

FIRMIN.

Ah! monsieur Giraut, je suis le plus malheureux des hommes. Le cœur d'Agathe va m'être enlevé; j'ai appris ce matin que j'avois un rival.

GIRAUT.

Qui vous a dit cela ?

FIRMIN.

Une personne qui me dit toujours tout ce qu'elle sait; c'est Agathe elle-même.

GIRAUT.

Et vous l'a-t-elle nommé, ce rival ?

FIRMIN.

Non; mais elle m'a dit que c'étoit un jeune homme charmant, de la plus jolie figure du monde, aimable, riche, rempli d'esprit, et joignant à tout cela une grace dans les manières, une douceur dans le parler, une gentillesse dans les propos, une....

GIRAUT.

Et vous ne devinez pas qui c'est ?

FIRMIN.

Non : j'ai beau chercher dans le village, je ne vois point....

GIRAUT.

Je m'en vais vous le dire, si vous voulez : c'est moi....

FIRMIN.

Cela n'est pas possible; songez donc au portrait qu'on m'a fait !

GIRAUT.

Je vous répète que c'est moi; et votre fran-

chise m'engage à vous ouvrir mon cœur tout entier.

FIRMIN.

Pardi! je vais donc voir de belles choses!

GIRAUT.

Dites-moi d'abord si vous aimez beaucoup mademoiselle Agathe.

FIRMIN.

Franchement, je ne l'aime pas plus qu'elle ne m'aime; mais il y a un peu de tems que cela dure. Agathe et moi nous sommes du même âge; et nous n'étions pas plus hauts que cela, que nous nous appellions mari et femme. Tout ce que j'avois étoit à Agathe; tout ce qui lui appartenoit étoit à moi : nous allions à l'école ensemble, et je savois toujours la leçon d'Agathe, comme Agathe savoit toujours la mienne : c'étoit égal au magister, et cela nous faisoit plaisir. Enfin, monsieur Giraut, jamais on ne vit d'amitié si tendre; et cette amitié a toujours été en augmentant depuis notre enfance jusqu'à ce matin.

GIRAUT.

Plus elle est vieille, et plutôt elle doit finir; je crois même que le moment en est arrivé.

FIRMIN.

Vous croyez cela?

GIRAUT.

Oui, et voici mes raisons. J'ai ici un petit billet de feu M. votre père, qui devoit mille écus au mien. Par des circonstances trop longues à vous détailler, j'ai besoin de ces mille écus, pour lesquels madame Marcelle est aussi engagée : à l'heure qu'il est, elle cherche dans la bourse de tous ses amis de quoi acquitter cette dette; mais j'ai de fortes raisons de penser qu'elle ne trouvera pas ce qu'il lui faut; et dans ce cas, ce soir même, je vais saisir votre maison, vos meubles, et madame votre mère ira coucher en prison.

FIRMIN.

Que dites-vous?

GIRAUT.

Écoutez jusqu'au bout. Comme je suis votre ami, et que je vous vois tourmenté de l'idée d'avoir un rival, et du danger de votre mère, je veux vous délivrer à la fois de ces deux embarras-là. Vous n'avez qu'à me céder Agathe, je vous donnerai quittance du billet de votre père, madame Marcelle ne courra plus le moindre péril, et vous n'aurez plus d'inquiétude sur le rival dont vous m'avez parlé. Si ce parti ne vous convient pas, permis à vous de le refuser, et de laisser aller votre mère

en prison. Que dites-vous? vous ne répondez rien?

FIRMIN.

Hélas! je respire à peine.

GIRAUT.

Vous êtes troublé. Je veux vous laisser le tems de vous remettre. Je reviendrai dans une heure savoir ce que vous aurez décidé. Mais ne perdez pas de vue la question: mille écus ce soir, ou Agathe; ou votre mère en prison. Pensez-y; et d'après votre réponse, j'épouse Agathe, ou je vais chercher les huissiers. Sans adieu, monsieur Firmin. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

FIRMIN, *seul.*

Je demeure immobile de surprise et de douleur! Comment! il faut perdre ma mère, ou céder ma maîtresse! Ma mère, à qui je dois tant, ma mère, dont le moindre bienfait est de m'avoir donné la vie! je la verrois, à son âge, traînée dans une prison, où, sans secours, sans consolation, elle ne mangeroit qu'un pain noir, qu'on lui épargneroit encore, et qu'elle tremperoit de ses pleurs! Non... je ne le souf-

frirai pas; non, grace au ciel, je ne suis pas capable de le souffrir.... je mourrois plutôt mille fois... Mais abandonner Agathe! manquer à tant de promesses, à tant de sermens, pour la voir passer dans les bras d'un autre, et la livrer moi-même à mon rival!... Jamais, non jamais. Cet effort est au-dessus de moi. Ma mère, mon Agathe, je ne puis choisir entre vous deux; mon cœur vous chérit également: je sens même, oui, je sens.... Allons vîte trouver ma mère, pour qu'Agathe ne l'emporte pas.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARCELLE, FIRMIN.

MARCELLE.

Monsieur Giraut m'avoit promis de te cacher notre malheur; il ne m'a pas tenu parole.

FIRMIN.

Je lui en sais gré, ma mère. S'il vous arrivoit quelque chose d'heureux, je serois fâché de ne pas l'apprendre; mais je le serois bien davantage d'ignorer un de vos chagrins.

MARCELLE.

Tu ne l'aurois su que trop tôt: il falloit bien finir par te le dire, puisque personne ne peut venir à notre secours.

FIRMIN.

Vous n'ayez donc plus d'espérance?

MARCELLE.

Aucune, mon cher ami; tu viens d'entendre toi-même ce que m'ont répondu le père Thomas et la veuve Mathurine. Auparavant, j'avois

été chez le bailli; il a prêté son argent. Deux autres de mes anciens amis, à qui même j'ai rendu service autrefois, m'ont reçue à merveille, m'ont fait les offres les plus obligeantes, m'ont embrassée plusieurs fois; mais quand j'ai parlé des mille écus, leur visage s'est alongé; ils ont cessé de m'embrasser, et, en me conduisant doucement vers la porte, ils m'ont donné mille raisons pour aller m'adresser à leur voisin. Enfin, mon cher enfant, je n'ai plus de ressource, et je n'espère rien que de la pitié de M. Giraut.

FIRMIN.

Cela étant, ma mère, tout est perdu.

MARCELLE.

Non, tout ne l'est pas, puisque le danger ne peut te regarder. Tu n'es pour rien dans tout ceci; tu n'étois pas au monde quand ce malheureux billet fut signé. M. Giraut n'a rien à te demander, et voilà ce qui me console. M. Giraut vendra ma maison, mes meubles, tout ce que je possède; il est le maître. Cela ne suffira pas pour le payer; eh bien, je suis prête à me rendre en prison : mais tu resteras libre, toi; tu épouseras ton Agathe; tu demeureras chez elle; tu seras heureux, et cette idée empêchera ta mère d'être malheu-

reuse. Va, mon fils, j'ai du courage contre un malheur qui ne menace que moi; et M. Giraut ne peut pas me faire beaucoup souffrir, puisqu'il ne peut te faire du mal.

FIRMIN.

Ma mère, ma bonne mère, comme vous me traitez! comme vous connoissez mal mon cœur! Moi libre, tandis que vous seriez dans la captivité! Moi heureux, quand vous seriez malheureuse! Et vous pouvez le penser! et vous pouvez me le dire! Tenez, ma mère, si je vous le pardonne, c'est la plus grande marque de tendresse que mon cœur puisse vous donner. Ne parlons plus, je vous prie, ni d'Agathe, ni de mariage : occupons-nous de vous, de vous seule; occupons-nous de vous sauver, ou, si nous ne le pouvons pas, parlons du moins de souffrir ensemble.

MARCELLE.

Hélas, mon ami! malgré mes chagrins, tu me fais verser des larmes de joie : ta tendresse pour ta mère, l'amour si pur et si vrai que tu as pour elle, l'empêcheront toujours d'être à plaindre. Mais comment veux-tu faire? Giraut demande son argent, nous n'en avons point, et je ne puis en trouver.

FIRMIN.

Avez-vous été chez madame la comtesse?

MARCELLE.

A quoi bon y aller? madame la comtesse elle-même est dans le besoin : elle a un bon cœur, je le sais; mais elle est trop pauvre pour pouvoir nous être utile.

FIRMIN, *à part.*

Giraut va venir; il faut éloigner ma mère. (*Haut.*) Allez-y, je vous le conseille, allez-y. Je sais bien qu'elle ne peut vous prêter les mille écus; mais c'est aujourd'hui le renouvellement de ses baux; Giraut restera sûrement son fermier, et elle peut lui dire un mot en notre faveur : elle peut l'engager à nous donner du tems. Allez trouver madame la comtesse, parlez-lui d'Agathe; c'est sa filleule; elle l'aime, elle m'aime aussi : contez-lui toutes nos peines; tâchez de l'intéresser pour nous. Que sait-on? elle vous donnera peut-être quelque conseil; à coup sûr, elle vous plaindra, et cela soulage toujours. Allez au château, ma mère; moi, pendant ce tems, je chercherai de mon côté les moyens d'engager M. Giraut à nous accorder un an ou deux.

MARCELLE.

Tu le veux, mon fils? j'y consens; mais

c'est bien pour le plaisir de faire ce que tu veux; car je n'espère rien de madame la comtesse. Adieu, mon ami : ne t'éloigne pas, je t'en prie, ne t'éloigne pas; je serai bientôt de retour : et j'ai tant besoin d'être avec toi!

(*Elle sort.*)

SCÈNE II.

FIRMIN, *seul.*

Enfin je respire, et Giraut peut venir, nous serons seuls. Voilà déjà l'effet du malheur : j'ai desiré de voir sortir ma mère; je lui ai menti pour l'éloigner de moi. Ah! que ces deux efforts-là m'ont été nouveaux et pénibles! Il va donc venir : et que lui dirai-je? Agathe, ma chère Agathe! non, je ne puis vous abandonner; je ne puis consentir à vous livrer à un homme indigne de vous posséder : car, du moins, si vous deviez être heureuse; si j'étois sûr, en renonçant à vous, de demeurer le seul à plaindre, ce seroit un motif de consolation; mais Giraut n'a rien de ce qu'il faut à Agathe; Giraut n'est pas assez sensible pour devenir un bon mari; et en lui cédant ma maîtresse, je rends ma maîtresse malheu-

reuse à jamais. Cette idée est horrible, et fait évanouir tout mon courage. Mais, ma mère... J'entends quelqu'un; c'est Giraut sans doute... Non, c'est M. Thibaut, le père de ma chère Agathe.

SCÈNE III.

FIRMIN, THIBAUT.

THIBAUT.

Bonjour, Firmin; ta mère n'y est pas?

FIRMIN.

Non, monsieur Thibaut; elle est sortie. Lui voulez-vous quelque chose?

THIBAUT.

Je voulois lui parler de toi.

FIRMIN.

De moi?

THIBAUT.

Oui, de toi et de ma fille. L'un ne va guère sans l'autre; n'est-il pas vrai?

FIRMIN, *soupirant.*

Ah!

THIBAUT, *le contrefaisant.*

Ah! Te voilà comme ma fille : elle ne me

répond pas autrement quand je lui parle de toi. Pardi! je serai bien heureux, moi qui aime à causer le soir au coin du feu, quand vous serez mariés ensemble, et qu'assis entre vous deux, j'entendrai des soupirs à droite, et puis des soupirs à gauche! cela fera une jolie conversation!

FIRMIN.

Si j'avois le bonheur d'être le mari de mademoiselle Agathe, je ne soupirerois plus.

THIBAUT.

Je l'espère. C'est de ce mariage-là que je venois parler à ta mère.

FIRMIN.

De mon mariage avec Agathe?

THIBAUT.

Je compte qu'il se fera demain.

FIRMIN.

Demain! demain! monsieur Thibaut, ah! que nous en sommes loin! (*Il soupire.*)

THIBAUT.

De demain? Va, je t'assure qu'avec de la patience nous finirons par y arriver. Mais il ne s'agit pas de compter les heures; il est question d'un secret que je venois compter à ta mère, et que je vais te dire à toi, parce qu'au

fait c'est toi qu'il intéresse le plus, et que je te crois bon et serviable.

FIRMIN.

Je vous écoute, monsieur Thibaut.

THIBAUT.

Tu sauras que M. Giraut, le fermier de madame la comtesse, est venu me demander ma fille en mariage. Giraut est plus riche que toi; mais je le crois un fripon, et dès-lors son bien est un tort. Tu es pauvre, toi; mais tu es honnête homme, et ma fille t'aime; ainsi il ne te manque rien. Tu auras donc mon Agathe; je l'ai laissée exprès maîtresse de son choix, pour que tu lui en eusses toute l'obligation, et elle tout le plaisir. C'est ce soir que tu seras choisi par elle, et alors...

FIRMIN, *tristement*.

Cela n'est pas sûr, monsieur Thibaut; cela n'est pas sûr.

THIBAUT.

Fais-moi le plaisir de me dire qui pourroit s'y opposer, quand Agathe et toi le desirent, que ta mère y consent, et que je le veux bien.

FIRMIN.

Cela ne suffira pas.

THIBAUT.

Non! et qui pourra l'empêcher?

FIRMIN.

Mon malheur.

THIBAUT.

Ton malheur ! En effet, tu es un garçon bien à plaindre ! Ma fille ne rêve qu'à toi, elle ne parle que de toi; sitôt que je veux faire l'éloge de quelqu'un, elle cite toujours une bonne qualité de Firmin, qui l'emporte sur celle que je loue : ta mère t'adore; moi, je t'estime et je t'aime; je laisse ma fille maîtresse de suivre le penchant qu'elle a pour toi: et quand je t'annonce tout cela, tu prends ce moment pour te plaindre de ton sort! Morbleu ! ne m'interromps plus, entends-tu ? ou je me fâche tout de bon. Où en étois-je? tu m'as troublé.

FIRMIN.

Ce n'étoit pas mon intention. Vous me disiez que je serois choisi par Agathe : et puissiez-vous dire vrai!

THIBAUT.

Je ne mens jamais, entends-tu ? Ce qui m'a fait le plus de plaisir en toi, c'est de te voir rechercher ma fille, quoique j'aye dit hautement qu'elle n'auroit point de dot, et que

j'avois besoin de tout mon bien pour soutenir son frère, que j'ai placé à la ville chez un riche négociant. Mais tu ne sais pas pourquoi j'ai dit cela? tu ne sais pas pourquoi je n'ai pas voulu donner de dot à ma fille?

FIRMIN.

Non, monsieur Thibaut.

THIBAUT.

C'est pour son bien; c'est pour qu'elle en fût plus riche. (*Firmin le regarde.*) Oui, sans doute; tu as beau me regarder. Le plus beau présent que j'aye pu faire à ma fille, a été de ne lui rien donner, parce qu'Agathe se croyant sans dot, s'en est fait une de sa sagesse, de son économie, de son amour pour le travail; et si elle avoit cru être riche, elle auroit peut-être négligé ce trousseau-là. J'avois encore une autre raison: c'est qu'Agathe, passant pour n'avoir rien, ne pouvoit être recherchée que par quelqu'un véritablement amoureux d'elle; et autant je haïrois un gendre qui auroit épousé ma fille pour son argent, autant j'aimerai celui qui ne l'épouse que pour son cœur. Comme je suis sûr à présent que c'est pour cela seul que tu l'épouses, je ne fais pas difficulté de t'avouer que mon projet a toujours été de donner quatre mille francs à ma fille.

FIRMIN, *transporté.*

Quatre mille francs, monsieur Giraut! quatre mille francs! c'est-il possible? Ah! quel bonheur! quelle joie! C'est trop, c'est trop de mille francs. Que je suis heureux, monsieur Thibaut! (*Il lui saute au cou.*) Que je suis heureux! Oui, j'épouserai votre fille; oui, cela est sûr à présent; rien ne peut plus s'y opposer, et l'amour que j'ai pour elle peut seul égaler mon bonheur.

THIBAUT, *étonné.*

Comment donc! ces quatre mille francs rendent-ils ma fille plus jolie?

FIRMIN.

Non, monsieur Thibaut; non, ce n'est pas cela. Oh! mon dieu non, c'est impossible. Mais si vous saviez, si vous pouviez deviner quelle joie, quel plaisir me causent ces quatre mille francs!...

THIBAUT, *à part.*

Je le vois bien.

FIRMIN.

Si vous connoissiez à quel point... Et, dites-moi, pouvez-vous me donner cet argent avant ce soir?

THIBAUT.

Avant ce soir?

FIRMIN.

Oh! tâchez, tâchez, monsieur Thibaut, de me rendre ce service. Jamais je n'ai rien desiré avec tant d'ardeur, et vous ne pouvez pas avoir d'idée du plaisir que j'aurai à recevoir ces quatre mille francs.

THIBAUT.

Mais entendons-nous donc. Quand je te fais cette confidence, uniquement parce que je crois que tu n'aimes pas l'argent, tu montres une joie, tu fais éclater des transports qui me font presque repentir de ce que je t'ai dit, et me donnent de l'inquiétude pour ce que j'ai encore à t'apprendre.

FIRMIN.

Parlez, parlez, et ne craignez rien. Allez, mon cœur ne vous est pas connu; ce n'est pas l'argent que j'aime; mais ces quatre mille francs....

THIBAUT.

Semblent t'avoir tourné la tête. Je l'ai tout prêt, cet argent, et je me faisois un plaisir de le remettre dans tes mains en signant le contrat de ma fille; mais un malheur affreux arrivé à mon fils vient déranger tous mes projets.

FIRMIN.

O ciel!

THIBAUT.

Tu sais que j'ai placé mon fils chez le plus riche négociant de la ville, et que, grace à sa bonne conduite, il est devenu son caissier; il vient de m'écrire, dans le dernier désespoir, qu'on a volé dans sa caisse cent cinquante louis dont il est responsable; et il ajoute qu'il mourra de douleur s'il ne peut remplacer cet argent d'ici à demain. Tu juges que mon premier devoir c'est de sauver l'honneur de mon fils avec la dot de ma fille. Agathe n'y perdra rien par la suite; mais, pour le moment, il ne me reste pas un écu.

FIRMIN, *à part.*

Ma joie n'a pas duré long-tems.

THIBAUT.

Voilà le secret que je venois confier à ta mère; je t'estime assez pour t'en faire part, pour te prier même de partir à l'instant, et d'aller porter à mon fils l'argent que j'avois destiné pour toi. Tu ne me réponds rien.... tu rêves.... Est-ce que tu désapprouves l'emploi que j'en fais?

FIRMIN.

J'en suis bien loin, monsieur Thibaut, j'en suis bien loin, et je ferois de même à votre

place. Agathe n'a pas besoin de dot: celui qui sera son époux, sera trop heureux encore.

THIBAUT.

Comment! ne t'ai-je pas dit que ce seroit toi?

FIRMIN.

Rien n'est plus incertain, malheureusement.

THIBAUT.

Mais tu n'y penses pas, Firmin. Quand je t'ai parlé des quatre mille francs, tu ne doutois pas d'épouser Agathe; et, à présent que je suis forcé de disposer de sa dot, tu n'es plus sûr de l'épouser?

FIRMIN, *tristement.*

Ce que vous dites n'est que trop vrai.

THIBAUT *le regarde d'un air mécontent.*

Puis-je du moins compter sur vous pour aller porter cet argent à la ville? elle n'est qu'à une demi-lieue: me rendrez-vous ce petit service?

FIRMIN.

J'y aurois plus de plaisir que vous, mais dans ce moment je ne puis m'éloigner; ma mère a besoin de moi: elle en a trop besoin, ma pauvre mère! Ce soir ou demain, j'irai où vous voudrez.

THIBAUT.

Ce soir ou demain il sera trop tard. Adieu, monsieur Firmin.

FIRMIN.

Vous êtes fâché ?

THIBAUT.

Point du tout; je ne me fâche que contre mes amis. (*Il s'en va.*)

FIRMIN, *le rappelant.*

Monsieur Thibaut! monsieur Thibaut! écoutez-moi, je vous en prie.

THIBAUT, *dans la coulisse.*

J'ai tout entendu.

SCÈNE IV.

FIRMIN, *seul.*

Il me quitte avec l'air de la colère. Hélas! il en seroit honteux, s'il savoit tout ce que je souffre, s'il savoit combien il a augmenté mes maux par ce moment d'espérance qu'il m'a donné et ravi sur-le-champ. Quel bonheur c'eût été pour moi de pouvoir délivrer ma mère avec la dot de ma maîtresse, de sauver ce que j'ai plus de cher par ce que j'aime plus

que ma vie ! Ah ! j'aurois été trop heureux ! La fortune ne l'a pas voulu. Tout se réunit contre ma mère ; elle n'a plus que moi, que moi seul... Eh bien ! seul, je dois lui suffire ; seul, je dois lui tenir lieu de tout. Pourvu que la vue d'Agathe ne vienne pas m'affoiblir !... Loin d'elle j'aurai du courage ; mais si je la revois, je n'en aurai plus. Voici Giraut ; mon cœur m'abandonne déjà.

SCÈNE V.

GIRAUT, FIRMIN.

GIRAUT.

Me voici, monsieur Firmin. Je crois vous avoir donné le tems de faire toutes vos réflexions ; je viens chercher votre réponse.

FIRMIN.

Monsieur Giraut, je vous supplie de m'écouter un moment, sans vous fâcher, sans vous ennuyer de ce que je vais vous dire. Je suis bien à plaindre, voyez-vous, et les malheureux parlent longuement.

GIRAUT.

Ne vous gênez pas ; j'ai de la patience, et je suis venu pour écouter.

FIRMIN.

FIRMIN.

Vous êtes mon rival, vous desirez de m'enlever Agathe; cela est juste, et je ne vous en fais pas un crime : mais vous ne desirez pas de me voir mourir de douleur; cela ne vous rendroit pas plus heureux, n'est-il pas vrai?

GIRAUT.

Il n'est pas question de votre mort; il est question de me payer ce qui m'est dû, ou de renoncer à Agathe. Voilà le point dont il s'agit, et sur lequel il me faut une réponse positive.

FIRMIN.

Et c'est cette réponse si terrible que je ne puis faire sans mourir.

GIRAUT.

Ne croyez pas cela, monsieur Firmin : si l'on mouroit toutes les fois qu'on le dit, il n'y auroit presque plus de vivans dans ce monde. Moi, qui vous parle, j'ai eu de très-grands chagrins, et vous voyez comment je me porte.

FIRMIN.

D'abord, il ne faut rien vous déguiser. Je suis certain du cœur d'Agathe, je suis sûr d'en être aimé autant que je l'aime; et vous pouvez compter d'avance que ce sera moi qu'elle choisira pour époux.

GIRAUT.

En ce cas, je n'ai plus rien à vous dire, et c'est madame votre mère seule que cette affaire-ci regarde. Serviteur, monsieur Firmin.

(*Il veut s'en aller.*)

FIRMIN, *le retenant.*

Arrêtez, arrêtez, je vous en prie.

GIRAUT.

Il me semble que vous avez tout dit.

FIRMIN.

Vous demandez que je vous cède Agathe; mais réfléchissez que, même en faisant ce que vous voulez, vous n'en serez pas plus heureux.

GIRAUT.

Pourquoi donc, s'il vous plaît? est-on malheureux d'épouser celle que l'on aime?

FIRMIN.

Oui, quand on n'en est pas aimé.

GIRAUT.

Et voilà positivement le motif de ma haine et de ma conduite envers vous. C'est vous, vous seul, qui m'empêchez d'être aimé d'Agathe, et ce n'est pas la première fois que je vous trouve sur mon chemin; par-tout où je suis avec vous, on vous cherche et l'on me

repousse : aux deux dernières fêtes du village, vous m'enlevâtes le prix de l'arc. Je ne vous l'ai pas pardonné : je vous dis franchement que je vous déteste, que je vous ferai le plus de mal que je pourrai ; et si je ne puis vous chasser du cœur d'Agathe, je me vengerai du moins de vous voir toujours préféré à moi.

FIRMIN.

Mais vous vous en vengez sur vous-même : mais le cœur d'Agathe est à moi, et il m'appartiendra toute la vie. Vous ne connoissez pas ces cœurs-là, monsieur Giraut ; c'est un pays qui vous est étranger. Vous ne savez pas qu'Agathe ne vous choisira pour époux que dans le premier moment de colère que lui causera mon feint abandon ; que, ce premier moment passé, elle en sera désolée ; que son amour pour moi se réveillera plus fort que jamais ; que, si elle apprend sur-tout que c'est pour sauver ma mère que j'ai renoncé à sa main, elle m'aimera cent fois davantage, elle me regrettera cent fois plus ; et l'idée de l'affreux marché que vous m'avez proposé, vous ôtera pour jamais sa tendresse, et peut-être son estime. Serez-vous heureux, monsieur Giraut ?

GIRAUT.

Je ne suis pas si grand raisonneur que vous,

monsieur Firmin; vous passez vos journées à lire tous les beaux livres du château, et vous me répétez ici ce que vous avez lu ce matin. Je ne lis rien, moi, que mon livre de comptes; et je n'ai pour me conduire que le bon sens que m'a donné ma mère.

FIRMIN.

Vous avez eu une mère?

GIRAUT.

La belle demande! Apparemment.

FIRMIN.

D'après la proposition que vous m'avez faite, je ne l'aurois pas cru.

GIRAUT.

Tout cela et rien, c'est la même chose. Il ne s'agit que de deux partis; c'est que votre mère aille en prison, ou bien que j'épouse Agathe. Voilà sur quoi il faut me répondre. Qu'Agathe ensuite m'aime ou me haïsse, me fasse enrager, ou tout ce qu'il lui plaira, c'est mon affaire, entendez-vous? la vôtre, c'est de vous décider.

FIRMIN.

Mais, monsieur Giraut, vous aimez l'argent, n'est-il pas vrai?

GIRAUT.

L'argent! L'argent a son mérite. Après?

FIRMIN.

Agathe n'a rien; et, pour épouser une fille qui n'a rien, vous perdez encore mille écus. Au lieu de cela, écoutez ce que je vous propose: laissez-moi Agathe, laissez-moi ma mère; et je m'engage à vous servir jusqu'à ce que je vous aye payé. Je serai votre domestique, le dernier de vos valets; je labourerai vos champs; j'aurai soin de vos attelages; je ferai l'ouvrage de deux: vous ne me donnerez rien. Je suis fort et robuste, je travaille bien. Achetez-moi, je me vends à vous.

GIRAUT.

Pardi! je le crois bien: le marché ne seroit pas mauvais. Vous vous estimez donc mille écus?

FIRMIN.

Hélas! je ne m'estime rien, et j'estime tout ma mère et Agathe. Laissez-les moi toutes deux, et employez ma vie entière à tout ce que vous voudrez.

GIRAUT.

Ah çà! finissons tous ces contes-là. Je n'ai pas besoin d'un valet, et j'ai besoin d'une

femme. D'abord, Agathe n'est pas si pauvre que vous le dites : je le sais de bonne part. Agathe me convient de toutes façons; et, sans vous, M. Thibaut ne feroit pas difficulté de me la donner. L'amour, l'intérêt, le bon sens, m'engagent à employer tous les moyens possibles pour l'emporter sur mon rival; et plus vous aimez votre mère, plus je persiste à vous donner le choix de la voir en prison, ou de céder Agathe. Votre réponse, que je m'en aille ?

FIRMIN.

Ma réponse ?

GIRAUT.

Oui, finissons.

FIRMIN.

Ah ciel!

GIRAUT.

Je vais chercher les huissiers.

FIRMIN.

Un moment...

GIRAUT.

Vous balancez toujours ?

FIRMIN.

Ah! je dispute; mais je ne balance pas.

GIRAUT.

Eh bien?...

FIRMIN.

Eh bien!

GIRAUT.

Je suis las de tant d'incertitude, et je vais sur-le-champ... (*Il veut sortir.*)

FIRMIN, *l'arrêtant.*

Monsieur Giraut! monsieur Giraut!....

GIRAUT, *s'en allant.*

Non, je ne reviens plus.....

FIRMIN.

Eh bien! eh bien!... écoutez.... écoutez....

GIRAUT, *s'en allant toujours.*

Non, je n'écoute rien.

FIRMIN.

Agathe... Agathe est à vous.

GIRAUT, *revenant.*

Ah! voilà parler, cela.

FIRMIN, *pleurant.*

Donnez-moi la quittance de ma mère.

GIRAUT.

Un moment, s'il vous plaît. La voilà toute prête, cette quittance; mais comment voulez-vous qu'Agathe me croie, quand je lui dirai que vous renoncez à elle? Vous sentez bien qu'il faut que tout soit égal; et, puisque j'irai

dire moi-même à votre mère qu'elle ne me doit plus rien, il faut que vous disiez vous-même à Agathe que vous ne l'aimez plus.

FIRMIN.

Quoi! vous voudriez...

GIRAUT.

Je veux la raison. Vous convenez vous-même qu'Agathe vous aime, et qu'elle doit vous choisir. Vous seul pouvez l'engager à ne plus vous aimer, et à me préférer à vous. Sans cela, vous feriez un marché de fripon, et moi je serois une dupe; et tout l'ordre seroit renversé. Venez donc avec moi trouver Agathe; et je ne vous demande autre chose que de lui dire que vous ne l'aimez plus, et que vous consentez à son mariage avec moi.

FIRMIN, *pleurant.*

Jamais, jamais, monsieur Giraut. J'aurois beau faire un effort, ma langue, malgré moi, lui diroit que je l'aimerai toute ma vie.

GIRAUT.

Alors, malgré moi, je ferai arrêter madame Marcelle. (*Il veut s'en aller.*)

FIRMIN.

Un moment, je vous en conjure; ayez pitié de moi, monsieur Giraut!

GIRAUT.

Décidez-vous donc.

FIRMIN.

Je vous promets, je m'engage à renoncer à Agathe : mais n'exigez pas que je le lui dise moi-même, je n'en aurois jamais la force ; ne l'exigez pas, monsieur Giraut ! Je vous promets, je m'engage à le lui écrire, et vous porterez vous-même la lettre.

GIRAUT.

Non, non ; Agathe voudroit une explication, et cette explication raccommoderoit tout. Venez tout-à-l'heure avec moi dire à Agathe que vous ne l'aimez plus ; et sur-le-champ je vais porter ma quittance à votre mère. Si vous refusez..... Mais voici Agathe ; ce moment va tout décider : si vous lui faites le moindre signe, si vous lui dites le moindre mot qui puisse lui faire soupçonner ce dont il s'agit, sans rien dire je vous quitte, et je vais faire arrêter votre mère.

FIRMIN.

Ah ! du moins, si elle étoit là pour me soutenir !

SCÈNE VI.

GIRAUT, AGATHE, FIRMIN.

AGATHE.

Ah! je suis charmée de vous trouver ensemble, messieurs; mon père est chez nous, et voici le moment où je dois me décider entre vous deux. Suivez-moi donc, s'il vous plaît, chez mon père; et promettez-moi d'avance que vous n'en resterez pas moins bons amis, quel que soit le préféré.

GIRAUT.

Oh! mademoiselle, il s'est passé bien des choses depuis ce matin.

AGATHE, *gaiement.*

Comment! ne m'aimeriez-vous plus, par exemple? je suis résignée à tous les malheurs.

GIRAUT.

Cette résignation vous sera peut-être nécessaire. Quant à mon amour, il est toujours le même, aussi vif, aussi tendre, aussi constant.

AGATHE, *riant.*

En ce cas-là, que puis-je craindre?

GIRAUT.

Demandez-le à monsieur Firmin.

AGATHE.

Firmin.... Mais qu'avez-vous donc? d'où vient cet air triste, et ces larmes qui baignent votre visage? que vous est-il arrivé? Parlez, tirez-moi d'inquiétude; avez-vous quelque chagrin?

FIRMIN.

(*Il dévore ses sanglots, et parle d'une voix tremblante; Giraut a les yeux sur lui, et suit tous ses mouvemens.*

Non, Agathe, non, je n'ai point de chagrin; il ne m'est rien arrivé..... Mais j'ai une grace à vous demander, une grace qui..... me sera chère..... C'est..... (*Il regarde Giraut.*)..... c'est d'oublier le malheureux Firmin..... de vivre heureuse, et... d'épouser monsieur Giraut. (*A part.*) Je n'en puis plus, je me meurs.

(*Il veut s'en aller.*)

AGATHE *le retient.*

Que dites-vous? Arrêtez, expliquez-vous; je ne vous comprends point.

GIRAUT.

Mademoiselle Agathe ne vous comprend point. Expliquez-vous plus clairement.

FIRMIN, *faisant effort.*

Eh bien! Agathe, mademoiselle Agathe, vous que... (*Giraut le regarde, il s'arrête.*) Je ne puis jamais être à vous... épousez monsieur Giraut... Je vous rends votre foi... (*avec un sanglot déchirant.*) Je ne vous aime plus... (*A part.*) Allons retrouver ma mère.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

AGATHE, GIRAUT.

AGATHE, *stupéfaite.*

Je rêve sûrement, ou je n'ai pas bien entendu.

GIRAUT.

Non, mademoiselle, vous ne rêvez point; et, depuis deux heures que Firmin est avec moi, je puis vous assurer qu'il ne m'a parlé d'autre chose que de la difficulté qu'il trouvoit à vous dire ce qu'il vous a dit.

AGATHE, *à voix basse.*

Comment! vous étiez dans sa confidence?

GIRAUT.

Il y a long-tems, mademoiselle; et, s'il faut

ne vous rien déguiser, je ne me suis déclaré votre amant que parce qu'il m'avoit avoué que son amour pour vous étoit passé. (*Agathe le regarde, et rêve profondément.*) Firmin est timide naturellement; jamais il n'auroit osé vous avouer son inconstance. Mais enfin, quand il s'est vu au dernier moment, je lui ai conseillé moi-même de ne pas laisser aller les choses plus loin, et de vous épargner l'affront de le choisir pour en être ensuite refusée.

AGATHE, *froidement.*

Je vous en remercie.

GIRAUT.

Puis-je me flatter de quelque espoir, mademoiselle, à présent que vous voilà bien certaine de l'inconstance de Firmin ? car enfin on ne peut pas en être plus certaine ; il vous l'a dit lui-même : et ce n'est pas dans un moment de colère ou de dépit ; c'est à l'instant de vous épouser, quand monsieur votre père vous laisse maîtresse de votre choix, quand il devoit tomber à vos genoux pour obtenir votre aveu ; c'est dans ce moment-là qu'il vous a bien clairement articulé : « Épousez monsieur Giraut, je ne vous aime plus. » Vous l'avez bien entendu, n'est-il pas vrai, mademoiselle ?

AGATHE.

Oui.

GIRAUT.

Eh bien! mademoiselle, suivrez-vous ses conseils? et serai-je assez heureux pour vous faire accepter mon cœur, ma ferme et ma fortune?

AGATHE.

Monsieur Giraut, ce n'est pas le moment de me faire une pareille question. Je vais retrouver mon père; ce soir je vous répondrai.

GIRAUT.

Ah! je vous entends, charmante Agathe, et je suis le plus heureux des hommes. Me permettez-vous de vous suivre?

AGATHE.

Non; j'ai besoin d'être seule. (*Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

GIRAUT, *seul.*

Ne la perdons pas de vue, et allons porter à Firmin sa quittance : c'est le moyen de l'engager davantage à me tenir sa parole. Je connois la probité de Firmin ; dès qu'une fois il aura reçu cette quittance, il n'osera plus regarder Agathe. Ainsi je ferai tourner à mon avantage jusques aux bonnes qualités de mon rival.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGATHE, THIBAUT.

THIBAUT.

Retourne chez nous, ma fille; je ne ferai qu'aller et venir.

AGATHE.

Mais quelle affaire si pressante vous force d'aller à la ville? Attendez à demain, mon père, il est déjà tard; pour peu que l'on vous retienne, vous reviendrez la nuit: vous savez que je n'aime pas cela.

THIBAUT.

Il est absolument nécessaire que j'y aille aujourd'hui; mais je n'y serai qu'un instant, et la demi-lieue n'est pas forte. Pendant ce tems tu réfléchiras sur le choix que tu dois faire, et tu me diras, à mon retour, lequel de Firmin ou de Giraut tu choisis pour ton mari.

AGATHE, *tristement.*

Jusqu'à ce moment j'étois décidée, mais je ne le suis plus.

THIBAUT.

THIBAUT.

Voilà donc la cause de ce chagrin que j'ai remarqué sur ton visage! Je n'osois pas t'en parler, parce que je me souviens que les amoureux n'aiment pas les questions; mais je me suis douté que tu étois brouillée avec Firmin.

AGATHE.

Plût à Dieu que nous fussions brouillés! cela n'empêche pas de s'aimer; au contraire.

THIBAUT.

Ah! si vous n'êtes pas brouillés, il devient plus difficile de vous raccommoder. Tu as donc beaucoup à te plaindre de Firmin?

AGATHE.

Beaucoup, mon père, beaucoup. Firmin n'est plus le même, il n'a plus le même amour; et malheureusement ma tendresse pour lui n'en peut diminuer : je le verrois, je crois, inconstant, que je l'aimerois encore. Tout cela me rend bien malheureuse, et j'aurois grand besoin de conseil.

THIBAUT.

S'il étoit d'usage que les filles fissent cas de ceux de leur père, je sais bien ce que je te conseillerois.

AGATHE.

Comme vous n'ordonnez jamais, on est tou-

jours tenté de faire ce que vous dites. Voyons donc comment vous vous conduiriez à ma place.

THIBAUT.

Pour te répondre là-dessus, il faudroit savoir précisément ce que tu reproches à Firmin.

AGATHE.

Ce n'est pas la peine d'entrer dans des détails. Mais supposez que Firmin soit un ingrat, un inconstant, qu'il m'oublie, et qu'il renonce à moi.... nous n'en sommes pas là, au moins, il s'en faut; mais supposez pour un moment que j'aye des raisons de croire à l'inconstance de Firmin, vous décideriez-vous, pour le punir, à épouser M. Giraut?

THIBAUT.

Ces sortes de punitions-là, mon enfant, sont toujours pour celui qui les fait; et cela ressembleroit tout justement à notre voisin Grospierre, qui, pour punir les moineaux qui venoient manger ses cerises, abattit son cerisier. A ta place, je n'épouserois point Giraut.

AGATHE.

Ah! que vous êtes de bon conseil, mon père! je veux suivre aveuglément tous vos avis.

THIBAUT.

Mais je n'épouserois pas non plus Firmin.

AGATHE.

Et pourquoi donc, s'il vous plaît ?

THIBAUT.

Pardi! parce que tu dis toi-même qu'il est un ingrat, un inconstant, et que....

AGATHE.

Je ne vous ai pas dit cela, mon père, et je ne l'ai jamais pensé.

THIBAUT.

Non : eh bien! je l'ai pensé pour toi; j'ai eu une assez longue conversation avec Firmin, et il s'en faut que j'en aye été content.

AGATHE.

Une conversation sur moi ?

THIBAUT.

Sur toi-même. J'ai commencé par l'assurer que son mariage avec toi étoit certain; il s'est obstiné à me dire que non; et il m'a toujours répondu là-dessus froidement et tristement.

AGATHE.

Tristement, cela peut être; mais non pas froidement, j'en suis sûre.

THIBAUT.

Je le veux bien, il m'a répondu tristement. Ensuite je lui ai dit que je voulois te donner

une dot; et alors il m'a répondu très-gaiement, il m'a sauté au cou, et n'a plus douté de t'épouser demain. Après cela, je lui ai confié que, pour des raisons dont je l'ai fait juge, je ne pouvois pas payer ta dot le jour même de ton mariage; et il est retombé dans ses doutes et dans sa tristesse. Oh! tout cela m'a paru clair; et j'ai conclu ce qu'un autre auroit conclu à ma place, que Firmin ne t'aime pas.

AGATHE.

Que Firmin ne m'aime pas! Ah ciel! comment pouvez-vous croire une pareille chose?

THIBAUT.

C'est-à-dire, il t'aime bien quand je te donne une dot; mais, sans la dot, il ne se soucie plus de toi.

AGATHE.

Mais vous l'outragez, mon père; mais gardez-vous de penser un seul mot de toutes ces calomnies; et soyez sûr que ceux qui vous l'ont dit, vous ont menti.

THIBAUT.

Tu ne m'entends donc pas? C'est Firmin lui-même qui me l'a dit.

AGATHE.

C'est égal, mon père; il a menti. Je con-

nois Firmin, je connois son cœur; et c'est le meilleur, le plus noble, le plus tendre de tous les cœurs. Lui, aimer par intérêt! Eh! depuis que nous nous connoissons, ne sait-il pas bien que j'ai un frère? ne sait-il pas que vous avez toujours déclaré vouloir me marier sans me donner de dot? Est-ce qu'il y a seulement songé? Est-ce qu'il nous est venu dans la tête, à l'un et à l'autre, que nous avions besoin d'argent pour être aimables? Non, mon père, je vous le répète, vous avez mal entendu, ou il s'est mal expliqué, et Firmin est le plus désintéressé, le plus aimable et le plus honnête des hommes.

THIBAUT.

Voilà ce qui s'appelle bien recevoir un conseil qu'on a demandé! Explique-moi donc à présent comment, d'après cet éloge, tu peux avoir à te plaindre de Firmin?

AGATHE.

Cela n'empêche pas, mon père. Oui, sans doute, j'ai à m'en plaindre; oui, je suis fâchée contre lui, et fâchée peut-être au point que je ne le prendrai pas pour époux: mais, en cessant de l'aimer, en le haïssant même, je ne souffrirai jamais qu'on le calomnie devant moi; je le défendrai toujours, parce que je sais combien il est estimable.

THIBAUT.

Pourquoi donc es-tu tentée de le quitter?

AGATHE.

C'est différent, cela, mon père; cela ne regarde que Firmin et moi. Quand on s'aime, il y a tout plein de petits torts qui n'existent que pour les amans. Ils ont raison de s'en piquer, ils ont raison de les punir; mais tout autre qu'eux n'a pas le droit de juger ces torts-là.

THIBAUT.

C'est pour cela que je te laisse seul juge entre Firmin et Giraut. Tu m'as demandé conseil, je t'ai dit mon avis; tu feras à ta tête : c'est toujours ainsi que cela se pratique; et je ne t'en sais pas mauvais gré. Il se fait tard, je vais me mettre en route.

AGATHE, *l'arrêtant.*

Tout ce que vous m'avez dit de cette dot, et de la joie et de la tristesse de Firmin, me donne un soupçon que je veux éclaircir; et, pour m'en réserver les moyens, je vais dès ce pas parler à ma marraine. Adieu, mon père; revenez de bonne heure, je vous le recommande, et embrassez mon frère pour moi.

(*Elle sort.*)

SCÈNE II.

THIBAUT, *seul.*

Elle est toujours folle de son Firmin, et je suis sûr qu'elle l'épousera. A la bonne heure! Moi-même j'ai approuvé son choix jusqu'à la conversation de ce matin... Et peut-être me suis-je trompé, peut-être me suis-je pressé de juger trop sévèrement Firmin. A mon âge on est défiant; et dès que l'on est vieux, on croit facilement le mal. Au fait, c'est pour elle que ma fille se marie; il est plus important que son mari lui plaise qu'à moi. Je lui ai dit ce que je devois lui dire : elle n'est pas de mon avis; c'est à son père d'être du sien..... Voici Firmin; évitons-le, et allons au secours de mon pauvre fils. (*Il va pour sortir.*)

SCÈNE III.

MARCELLE, FIRMIN, THIBAUT,

(*Firmin arrive, donnant le bras à sa mère; Il voit sortir M. Thibaut, il le rappelle.*)

FIRMIN.

MONSIEUR Thibaut! monsieur Thibaut!...

THIBAUT, *s'en allant.*

Je n'ai pas le tems; je suis pressé.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

MARCELLE, FIRMIN.

FIRMIN, *à part.*

IL est fâché contre moi. Tout se réunit pour m'accabler.

MARCELLE.

Plus j'y pense, mon cher ami, plus je suis étonnée de la bonne nouvelle que tu es venu m'annoncer. Comment est-il possible que M. Giraut se soit montré généreux?

FIRMIN.

C'est un bonheur qui m'a étonné moi-même. Mais il s'agissoit de vous, de votre repos, de votre liberté; et ma tendresse, ma crainte, ma douleur, m'ont fait si bien parler, m'ont rendu si pressant, que M. Giraut n'a pu résister. Nous sommes convenus de quelques arrangemens qui l'ont satisfait, et il ne doit pas tarder à vous apporter votre quittance.

MARCELLE.

La joie que j'éprouve, mon cher fils, est doublée par le plaisir de t'en avoir l'obligation; et je te la dois tout entière. Sans toi, sans toi seul, je perdois ma liberté; et, je ne crains pas de te l'avouer à présent que le péril est passé, j'aurois aussi perdu la vie; car je n'aurois jamais consenti que tu me suivisses en prison; et tu juges bien qu'à mon âge, accablée comme je le suis par les ans, par les infirmités, je n'aurois pu supporter une prison où je n'aurois plus vu mon fils. Non, mon enfant, je serois morte à l'instant où l'on nous auroit séparés. Et c'est toi qui m'as sauvée! C'est à toi que je dois la vie! Je sens qu'elle m'en est plus chère; je sens que j'aurai du plaisir à te dire tous les matins : Je te dois encore ce jour-ci, et je vais l'employer à t'aimer.

FIRMIN.

Ah ! ma mère, quelle douce satisfaction vous me faites éprouver ! quel calme vous portez dans mon ame ! Je n'ai rempli que mon devoir ; mais votre reconnoissance, votre tendresse, votre amour, me prouvent qu'aucun bien au monde ne peut valoir le bonheur de servir et d'aimer sa mère.

MARCELLE.

Explique-moi, je te prie, comment tu as pu venir à bout d'une chose si difficile, et quels sont les arrangemens que tu as faits avec Giraut ?

FIRMIN.

N'en parlons plus, je vous en prie. Cette malheureuse histoire nous a donné assez de chagrin. Oublions-la, je vous le demande. Giraut est content, vous êtes tranquille ; tout le reste est inutile à savoir.

MARCELLE.

Tu redoubles mes alarmes, en refusant de m'expliquer les conventions que tu as faites. Je connois ta tendresse, mon fils ; je suis sûre que tu t'es engagé pour moi, et que par la suite... Si je le croyois, vois-tu, j'irois tout-à-l'heure...

FIRMIN.

Écoutez, ma mère, vous savez bien que je n'ai jamais menti; eh bien, je vous proteste, je vous jure que tous les engagemens que j'ai pris avec Giraut sont remplis, que jamais Giraut ne pourra rien me demander, que je ne cours pas le moindre péril, et qu'il est impossible que je devienne jamais plus malheureux.... que je ne le suis. (*Il pleure, et cache ses larmes.*)

MARCELLE.

Mais d'où vient donc cette tristesse que tu veux en vain me cacher, et que je lis malgré toi sur ton visage?

FIRMIN, *essuyant ses pleurs.*

Moi, ma mère, je ne suis point triste.

MARCELLE, *le regardant.*

Tu n'es pas triste?

FIRMIN, *s'efforçant de sourire.*

Au contraire, je vous ai sauvée, je suis trop heureux. (*Il fond en larmes.*)

MARCELLE.

Tu es heureux, et tu pleures! Tu pleures, mon fils, mon cher fils! Ah! tu me caches quelque malheur; tu me trompes; j'en suis certaine. Mon fils, mon cher enfant, je te

supplie, au nom du ciel, au nom de ma tendresse, dis-moi la cause de ton chagrin! dis-la-moi, Firmin; je suis si pressée de m'affliger avec toi! Eh quoi! tu ne me réponds pas! j'ai donc perdu ta confiance? Si cela est, reprends tes bienfaits, j'aime mieux y renoncer; j'aime mieux aller en prison, que de ne pas partager la moindre douleur de mon fils.

FIRMIN.

Ma mère, c'est vous, vous seule, c'est votre tendresse qui me fait pleurer. Je n'ai point de chagrin, je vous assure; et....

MARCELLE.

Tu ne sais pas mentir, Firmin, et c'est en vain que tu l'essaies : songe que mon cœur parle toujours au tien, et que ces deux cœurs-là ne peuvent se tromper.

FIRMIN.

Eh bien! ma mère, je vais tout vous dire... (*A part.*) Cachons-lui du moins ce qui l'intéresse.

MARCELLE.

Eh bien?

FIRMIN.

Eh bien!.... Je suis brouillé avec Agathe: voilà la cause de mon chagrin.

MARCELLE.

Je respire; c'est un malheur qui pourra se réparer.

FIRMIN.

Non, ma mère, c'est fini; je ne la reverrai jamais, jamais.

MARCELLE.

Jamais, en langage d'amoureux, signifie dans un quart d'heure. Dis-moi seulement si c'est toi qui as tort.

FIRMIN.

Oui, ma mère, c'est moi qui ai tout le tort.

MARCELLE.

Tant mieux; cela se raccommodera plus vîte, et ce sera moi qui m'en chargerai. Je vais aller trouver Agathe, je vais lui demander pardon pour toi, lui dire que tu l'adores, lui peindre....

FIRMIN.

Que dites-vous, ma mère? vous voulez...

MARCELLE.

Oui, je veux te rendre au bonheur; sois tranquille; je te réponds d'appaiser Agathe. Est-ce que tu crois que je ne connois pas toutes ces petites querelles? Je m'en souviens encore, mon ami, et je veux employer pour

toi toute l'expérience qu'une vieille femme a toujours là-dessus. Laisse-moi, laisse-moi aller parler à Agathe; j'aurai du plaisir à m'acquitter en partie de tout ce que je te dois: tu as arrangé mes affaires avec Giraut; je vais arranger les tiennes avec Agathe: attends-moi, je ne tarderai pas. (*Elle veut sortir, Firmin la retient.*)

FIRMIN.

Arrêtez, ma mère, arrêtez; gardez-vous bien d'aller rien dire à Agathe, vous me causeriez la plus mortelle douleur. Agathe ne m'aime plus, puisqu'il faut vous le dire; Agathe me préfère un rival; ce soir même elle doit l'épouser. Je ne veux de ma vie revoir Agathe; je souffre même d'en parler; et si vous vouliez me faire plaisir, nous changerions de conversation.

MARCELLE.

Et tu me disois que c'étoit toi qui avois tort?

FIRMIN.

Eh oui, ma mère, j'ai eu tort dans le principe.... et ensuite.... il est arrivé.... Mais, au nom du ciel, ne parlons plus de tout cela! vous me faites souffrir le martyre.

MARCELLE.

Eh bien! mon fils, pardon, pardon, je ne

t'en dirai plus rien, je ne t'en parlerai plus... Hélas! mon dieu! qui l'auroit cru de cette petite Agathe, qui avoit l'air de t'aimer tant, qui me disoit encore hier que, si tu changeois jamais, elle étoit sûre d'en mourir?... Pardon, encore une fois, ne te fâche pas, mon ami; ne te fâche pas, voilà qui est dit : mais je ne puis m'empêcher de pleurer, en songeant que cette perfide..... Allons, allons, voilà qui est fini, je ne parlerai plus de rien.

FIRMIN.

Pardonnez-moi, ma mère, il faut me parler de vous; il faut me dire, pour me consoler, que vous m'aimez, que vous êtes heureuse, que votre tendresse me rendra tout ce que je perds dans celle d'Agathe; il faut m'entretenir de ma mère, voilà le moyen de me faire oublier mes maux.

MARCELLE.

Pauvre enfant! Eh! que te dirois-je que tu ne saches pas déjà? Plût à Dieu que je pusse te rendre tout ce que tu as perdu! Je n'en désespère pas encore; et, malgré ta résistance, je veux tout-à-l'heure aller trouver Agathe. Je suis sûre de la ramener à toi. Laisse-moi, laisse-moi sortir. (*Elle fait des efforts pour s'en aller.*)

FIRMIN.

Non, ma mère, non, je ne le souffrirai pas. D'ailleurs, voici l'instant où M. Giraut doit vous porter sa quittance; il faut que vous y soyez pour la recevoir.

MARCELLE.

Que me font M. Giraut et sa quittance, et tout ce qui ne regarde que moi? C'est ton bonheur qui peut me rendre heureuse, et je veux aller essayer...

FIRMIN.

Voici M. Giraut. Ma mère, au nom du ciel, ne parlez de rien de ce que je viens de vous dire; vous me mettriez au désespoir.

SCÈNE V.

MARCELLE, FIRMIN, GIRAUT.

GIRAUT, *bas à Firmin.*

Je suis de parole, comme vous voyez. Bonjour, madame Marcelle : votre fils vous a dit sans doute que nous nous étions arrangés.

MARCELLE.

Oui, monsieur Giraut; mais il n'a jamais voulu me dire quels moyens vous avez pris ensemble;

ensemble; et je vous avoue que cela m'inquiète.

GIRAUT.

Allez, allez, madame Marcelle, ne soyez inquiète de rien; pour vous prouver que jamais je ne veux revenir là-dessus, je vous apporte votre billet. (*A Firmin à part.*) Vous voyez jusqu'à quel point je compte sur votre parole.

FIRMIN.

Jamais je n'y ai manqué.

GIRAUT.

Le voilà, madame Marcelle.

(*Il le lui donne.*)

MARCELLE.

Mais je vous demande en grace, monsieur Giraut, de m'expliquer à quelles conditions mon fils l'a pu obtenir de vous.

GIRAUT.

A quelles conditions?

(*Il regarde Firmin.*)

FIRMIN, *bas à Giraut.*

Inventez quelque moyen, et cachez-lui le véritable.

GIRAUT.

Tenez, madame Marcelle, il ne faut pas

vous tromper : votre fils et moi, en nous promenant, nous avions trouvé un trésor, sur lequel chacun de nous avoit des droits; Firmin me cède ses droits sur le trésor; et, pour le posséder tout seul, je lui ai remis votre créance.

SCÈNE VI.

FIRMIN, GIRAUT, MARCELLE, AGATHE, THIBAUT.

AGATHE.

Bonjour, madame Marcelle; vous nous permettrez bien, à mon père et à moi, de venir demander à votre fils une dernière explication nécessaire à mon repos, et d'après laquelle je dois décider mon mariage. Vous savez peut-être ce qui s'est passé.

MARCELLE.

Oui, je le sais; je le sais, mademoiselle; et je ne conçois pas comment, après l'avoir trahi, après avoir manqué à toutes les promesses, à tous les sermens que vous lui aviez faits, vous venez jusque chez lui faire parade de votre inconstance, et chercher de mauvaises raisons pour répéter que vous ne l'aimez plus.

AGATHE.

Que je ne l'aime plus! ô ciel! Et c'est lui qui me l'a dit; c'est lui qui m'a déclaré qu'il renonçoit à ma main, qu'il ne vouloit plus de mon cœur; c'est lui qui, sans raison, sans sujet, sans brouillerie, est venu me rendre ma foi, et a eu le courage et la cruauté de me dire que son amour pour moi étoit passé. Mais je ne l'ai pas cru lui-même; et c'est la première fois que j'ai douté de ce que Firmin m'a dit. (*Firmin veut parler.*) Oui, Firmin, vous avez menti, j'en suis sûre; et il faut qu'un puissant motif vous ait forcé à ce mensonge; il faut que, par une cause inconnue que je ne puis pénétrer, Firmin, le fidèle Firmin, qui m'a toujours aimée, et qui m'adore plus que jamais, se soit vu obligé de dire qu'il renonçoit à son Agathe. Ce qui me le prouveroit, quand mon cœur ne me le diroit pas, c'est que, connoissant mon mépris pour l'amour de M. Giraut, il m'a conseillé de l'épouser.

MARCELLE, *vivement.*

Giraut vous aime, et mon fils vous conseille de l'épouser! Ah! ma fille, ce seul mot m'éclaire, et je vais t'expliquer tout ceci. Je dois mille écus à M. Giraut; il falloit les payer aujourd'hui, ou être arrêtée: mon fils a sacrifié

sa maîtresse à sa mère; je suis sûre que, pour me sauver, pour obtenir la quittance des mille écus, mon fils a cédé ton cœur; j'en suis certaine, le mien me le dit. Viens, mon enfant, mon cher enfant, viens te jeter dans mes bras. Eh! crois-tu que j'accepte tes dons? Mon fils, mon cher fils, depuis quand penses-tu que tu ne m'es pas plus cher que moi-même? Monsieur Giraut, voilà votre quittance, faites tout ce que vous voudrez.

AGATHE, *prenant le papier.*

Que je suis heureuse! et que je lui sais gré de tout ce qu'il m'a fait souffrir! Firmin, dès ce moment, je vous aime cent fois plus que je ne vous aimois; et recevez ici le serment que je vous fais devant monsieur Giraut, de vous adorer jusqu'à mon dernier soupir.

GIRAUT.

Tout cela est charmant; mais il me faut mon billet ou mon argent.

AGATHE.

J'espère que je vais tout arranger. Lorsque Firmin m'a dit en pleurant qu'il ne m'aimoit plus, je me suis bien doutée que vous étiez pour quelque chose dans cet affreux mystère; et, sans pouvoir le pénétrer, j'ai été me jeter aux pieds de madame la comtesse, ma marraine:

je savois que c'est aujourd'hui que devoit se faire l'adjudication de sa ferme; je la lui ai demandée pour moi-même, et je l'ai obtenue.

GIRAUT.

Comment?

AGATHE.

Oui, monsieur Giraut, c'est moi qui suis fermière de madame la comtesse.

GIRAUT.

Mais je ne pressois tant madame Marcelle pour les mille écus qu'elle me doit, qu'afin de les donner à l'intendant de madame, pour qu'il me fît continuer mon bail.

AGATHE.

Eh bien! donnez-les-moi, je vous cède le mien. Madame Marcelle sera quitte avec vous, vous resterez fermier, j'épouserai Firmin, et tout le monde sera content.

THIBAUT.

Non, tout le monde ne le seroit pas. Je vous écoute tous, et je vous admire: chacun de vous fait son devoir, heureusement je puis faire le mien aussi. Voici quatre mille francs que je t'avois destinés, ma fille, et qu'un malheur affreux arrivé à ton frère me forçoit de lui porter aujourd'hui; Firmin étoit dans

mon secret : comme j'allois à la ville, j'ai trouvé mon fils en chemin, qui venoit m'instruire que son voleur étoit pris, et l'argent restitué. Je t'ai bien vîte rapporté le tien. Voilà ta dot, ma fille; paye-lui son billet, garde ta ferme, et qu'il demeure puni de l'infâme marché qu'il avoit fait avec Firmin.

AGATHE.

Mon père, c'est à vous de régler tout cela; c'est à vous de le punir; car, pour moi, je ne puis en vouloir à M. Giraut, et je lui pardonne de tout mon cœur d'avoir servi à me prouver que mon amant est le plus vertueux et le plus aimable de tous les hommes.

THIBAUT, *à Giraut.*

Tenez, monsieur, payez-vous.

GIRAUT, *prenant l'argent.*

Cela n'est pas pressé; mais enfin.... je suis charmé que tout ceci ait tourné à la satisfaction de tout le monde. S'il faut vous avouer la vérité... c'étoit une petite épreuve à laquelle j'ai voulu mettre la vertu de ces deux jeunes époux, qui sont tout-à-fait intéressans.

(*Il s'en va.*)

THIBAUT.

Je vous suis pour avoir mon reste. Et vous,

mes enfans, venez tous, venez chez moi, où mon fils semble être arrivé exprès pour assister à vos noces.

FIRMIN.

Ah! monsieur Thibaut, ma chère Agathe, et vous, ma bonne mère, j'éprouve une joie, un bonheur que tous mes chagrins n'ont pas trop payé.

MARCELLE.

Sois heureux, mon fils, sois heureux : tu le mérites si bien! Puisses-tu être récompensé de ta vertu par un fils qui te ressemble!

FIN.

HÉRO ET LÉANDRE,

MONOLOGUE LYRIQUE.

HÉRO ET LÉANDRE,

MONOLOGUE LYRIQUE.

Le théâtre représente l'Hellespont et le rivage de Sestos; à droite, l'on voit une tour isolée, sur le haut de laquelle est un fanal allumé : les flots baignent le pied de la tour. Il fait nuit, la lune est dans son plein, le plus profond silence règne sur les flots et sur la rive. Héro sort de la tour.

HÉRO.

Enfin la nuit étend ses voiles sur toute la nature. Mon cher Léandre, voici l'heure où, n'écoutant que ton amour et ton courage, tu vas t'élancer dans les flots; et, sans autre guide que ce fanal que je viens d'allumer pour toi, tes robustes bras fendront les ondes, et te porteront dans ceux de ta bien-aimée.

(*Elle regarde le ciel et la mer, et reste un moment plongée dans la rêverie.*)

Avec quelle douce volupté je considère ce calme profond ! Comme la mer est paisible ! Comme l'air est pur ! Zéphyre même n'ose

l'agiter : tout se tait, tout est tranquille. O mon ami, tu ne dois entendre que la voix plaintive des alcyons, et le murmure des flots qui cèdent à tes efforts; la lune bienfaisante te prête toute sa lumière ; l'onde, en la réfléchissant, semble vouloir la doubler.... Ah ! toute la nature doit s'intéresser à l'amant qui expose sa vie pour voir son amante.

(*Elle se promène avec l'air agité.*)

Je ne sais quelle terreur secrète se glisse malgré moi dans mon sein. Cher Léandre, ne viens pas aujourd'hui.... Ne viens jamais, si tu risques de perdre le jour. Cette mer est si fatale ! Hellé, la malheureuse Hellé trouva la mort dans ses flots : le belier doré put à peine sauver son frère... Tu n'as rien, toi, que mes vœux et ton courage..... S'il arrivoit..... Mais non, l'Amour, tous les dieux doivent veiller sur toi.

(*Elle s'adresse à la Lune.*)

Belle Phœbé, ne quitte pas les cieux, éclaire la route dangereuse que mon amant doit parcourir, montre lui tous ses écueils, fais-lui voir toujours la terre, ne souffre pas que le moindre nuage te dérobe un moment à ses yeux ; souviens-toi des peines que te causa

l'amour, et sauve un amant aussi fidèle, aussi tendre que l'étoit Endymion.

(Elle écoute avec attention, et dit après une grande pause :)

J'ai cru l'entendre; et ce n'est qu'une vague qui a fait palpiter mon cœur.

(Avec passion.)

O mon ami, redouble tes efforts; que le feu qui te consume te rende insensible au froid de l'onde! Hâte-toi de sortir de cet élément perfide: viens rassurer ton épouse éperdue, viens la presser dans tes bras... Je crois te voir; oui, je te vois; tu fends les flots avec vîtesse, tu laisses loin derrière toi un long sillon qui bouillonne; les yeux toujours fixés sur ce fanal, tu reprends des forces à mesure que tu t'en approches : les astres, les étoiles, guides ordinaires du nautonnier, n'existent point pour toi; ton seul astre, c'est ce flambeau; tu ne vois que lui dans le ciel, tu ne connois que moi sur la terre, et l'univers se réduit pour toi à la seule tour que j'habite.

(Avec inquiétude.)

Mais l'amour égare mes sens. Léandre ne vient point : je n'aperçois rien sur les flots. Peut-être n'est-il pas aussi tard que je l'ima-

gine ; je me suis trompée moi-même, j'ai cru qu'il arriveroit plus vîte en allumant plutôt le flambeau.

(*Elle retourne vers la mer, regarde et écoute attentivement.*)

Cependant il me semble qu'il n'a jamais tardé si long-tems. J'ai déjà calculé cent fois l'instant de son départ, la durée de son trajet; il devroit être ici... Encore si la mer étoit agitée, je pourrois croire que la frayeur l'a retenu... Peut-être n'est-il point parti... peut-être de nouvelles amours... Ah! Léandre, pardonne, pardonne; j'ose douter de ton cœur: mais que le moindre vent trouble les eaux, et je n'accuserai plus que Neptune.

(*Avec colère.*)

Pourquoi faut-il que nous, qui n'avons qu'une ame, nous ayons deux patries? De quoi nous sert d'être si près l'un de l'autre, si nous sommes toujours séparés? Oui, j'aimerois mieux que l'univers entier fût entre nous deux.

(*L'horizon commence à se couvrir de nuages, et la lune s'obscurcit.*)

Mais le ciel devient plus sombre, la lune semble vouloir cacher sa tremblante lumière;

mon cœur se serre... et si la tempête... Éloignons de funestes idées... Je me trompe, sans doute; la frayeur me fait voir des nuages qui n'existent point : j'ai si souvent éprouvé que loin de mon amant le ciel ne m'a jamais paru beau!

(*La tempête commence, et va toujours en augmentant.*)

Qu'entends-je! Non, ce n'est point une illusion; un bruit sourd semble sortir de l'abyme, il s'avance avec les ténèbres, il devient éclatant; la mer s'agite, les vents commencent à mugir, ils vont se déchaîner sur les vagues déjà blanchies....

(*Avec l'accent de la douleur et de l'effroi.*)

Dieux tout-puissans!... les forces m'abandonnent; chaque éclair, chaque coup de tonnerre porte la mort dans mon cœur... Malheureuse!.... il sera parti.... il sera parti....

(*Elle tombe épuisée sur un rocher, et se relève avec impétuosité.*)

Cher Léandre, retourne, il en est tems encore... retourne vers ton rivage, ne songe qu'à sauver tes jours : je t'irai voir, l'amour me donnera des forces; je suis sûre de faire le trajet quand je t'aurai pour but de mon voyage. Je ne suis pas certaine du retour; mais je

t'aurai vu, je t'aurai sauvé, je mourrai satisfaite.

(*La tempête est dans sa plus grande force.*)

O dieux! quels éclats! quelle tempête! les flots en fureur s'élancent contre les éclairs; le tonnerre se précipite sur les flots; les vagues et les airs ne sont plus qu'un chaos sillonné de traits de feu. Tous les élémens sont confondus, et mon amant combat peut-être seul contre toute la nature.

(*Elle tombe à genoux, et s'écrie avec transport :*)

O Neptune, ô Borée, appaisez-vous, épargnez-le! il ne vous offensa jamais; un jour n'a jamais fini sans qu'il vous ait adressé des vœux. Vous connoissez l'amour; souvenez-vous de Phillyre; souvenez-vous d'Orythie; prenez pitié des maux que vous avez soufferts vous-mêmes. Que vous faut-il? que voulez-vous? je n'ai point de victime; mais si le sang est nécessaire pour vous appaiser, dites un mot, un seul mot, et ce poignard va percer mon cœur. Parlez; Léandre est en danger, Léandre succombe peut-être : par pitié, hâtez-vous de parler.

(*La tempête s'appaise.*)

Ils m'ont entendue..,. Les vents s'appaisent, la

la mer se calme, les flots retombent à leur place, le ciel redevient serein, et je n'entends plus que le murmure des ondes qui gémissent encore de la fureur des aquilons.

(*Avec l'émotion la plus tendre.*)

Ah! Léandre, mon cher Léandre, as-tu souffert cette tempête? Les dieux t'auront protégé ; ils viennent de calmer la mer, c'est la marque sûre de leur faveur. Léandre, tu vas venir, je vais te voir : ah! comme je te presserai contre mon sein! combien tes périls vont ajouter de charmes à notre réunion!

(*Avec inquiétude et douleur.*)

Mais l'obscurité se dissipe, l'on voit déjà l'orient se teindre d'une couleur vermeille, l'amante de Céphale chasse devant elle les ténèbres, et Léandre n'arrive point. Le calme est revenu sur les flots; il ne l'est pas dans mon cœur.

(*L'on voit le lever de l'aurore et la naissance du jour.*)

Brillante Aurore, daigne me pardonner si jamais je ne t'adressai de vœux! Léandre me quittoit toujours à l'instant où tu paroissois; pouvois-je desirer de te voir? Deviens aujourd'hui ma bienfaitrice, montre-moi mon amant;

et que ce jour, que tu précèdes, soit beau pour moi comme il va l'être pour toute la nature.

(*Elle va regarder sur un rocher.*)

Oui, je le vois; c'est lui..... Dieux immortels, que ne vous dois-je pas! Ah! je sens bien que toutes mes peines n'ont pas assez payé ce doux moment.....

(*On voit dans le lointain Léandre qui fait des efforts pour se soutenir sur les eaux.*)

Mais que vois-je! il s'éloigne.... il s'approche... il semble lutter contre les flots... Mon sang se glace... Je le distingue; ses forces sont épuisées, ses bras lassés ne peuvent plus le soutenir... Léandre... Léandre... entends ma voix, qu'elle prolonge tes forces; encore un moment de courage, et tu seras dans les bras de ton épouse.... Léandre, tu ne m'entends pas.... tu ne peux plus résister.... Léandre.... encore un effort. Il semble me tendre les mains, il semble implorer mon secours.... Oui, je vais m'élancer vers toi... oui... je vais mourir ou te sauver... Je vais...

(*Léandre s'enfonce dans les flots.*)

Ciel! il a disparu; mes yeux le cherchent en vain... Léandre... mon cher Léandre!... Il

n'est plus... il n'est plus; les flots l'ont englouti!

(*Elle reste long-tems immobile, et reprend avec lenteur.*)

Il n'est plus : je ne le verrai plus : je ne le verrai jamais : il est mort pour moi. C'est moi, c'est moi qui l'assassine!

(*Après une grande pause, avec fureur et désespoir.*)

Dieux barbares qui vous jouiez de mes douleurs, qui sembliez écouter mes vœux pour rendre plus aigu le trait dont vous me déchirez; dieux de sang, dieux de malheur, puisse le destin, plus fort que vous, vous rendre tous les maux que je souffre! puisse votre immortalité ne servir qu'à les prolonger! Et toi, mer affreuse, mer perfide, tu n'as jamais causé que des maux, tu n'as jamais respecté que le crime : le guerrier farouche, l'avide marchand, sont en sûreté sur tes flots; et tu fais périr l'amant fidèle qui ne te demandoit que de le porter près de moi, qui t'invoquoit tous les jours, qui t'appeloit sa bienfaitrice! va, puisse ta fureur se tourner contre toi-même! puisse l'univers se dissoudre et retomber dans ton

sein! puisse la terre combler ton lit, et le chaos te détruire et te remplacer!

(*Elle retourne sur le rocher.*)

Je ne le verrai plus! je ne le verrai jamais! Léandre, mon cher Léandre! et as-tu pensé que je pourrois te survivre? as-tu pensé que je pourrois jamais regarder cette mer odieuse? Non, je t'irai chercher jusque dans ses abymes; j'irai me rejoindre à la plus chère moitié de moi-même. Qui sait aimer sait mourir; et cette mort est un doux moment, puisqu'elle me réunit à Léandre.

(*Elle se frappe et se jette dans la mer.*)

FIN.

LE BAISER,

FÉERIE

EN UN ACTE ET EN VERS,

MÊLÉE DE MUSIQUE;

Représentée pour la première fois sur le théâtre Italien, le 26 novembre 1781.

A VOUS.

J'AI chanté LE BAISER : ce sujet est bien doux,
Souffrez que je vous le dédie.
Tout ce qu'Alamir dit à sa chère Zélie,
Je ne l'ai pensé que pour vous :
Si votre cœur de cet hommage
Veut me payer par des bienfaits,
Le titre seul de mon ouvrage
Vous dira le prix que j'y mets.

PERSONNAGES.

AZURINE, mère d'Alamir.

ALAMIR, amant de Zélie.

ZÉLIE, élevée par Azurine.

BIRÈNE, vieille fée.

PHANOR, enchanteur.

UN ESCLAVE d'Azurine.

La Scène est dans le palais d'Azurine.

LE BAISER,

FÉERIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALAMIR, ZÉLIE.

ALAMIR.

Pourquoi me dérober tes larmes?
Je dois tout partager jusqu'au moindre soupir.
Ne suis-je plus cet Alamir
A qui tu confiois tes plaisirs, tes alarmes?
Tu ne m'aimes donc plus?

ZÉLIE.

Ah! je n'aime que toi;
Mais je crains...

ALAMIR.

Que crains-tu?

ZÉLIE.

Mon ami, laisse-moi.
C'est peut-être en vain que je tremble:
A quoi bon te donner des chagrins superflus?

ALAMIR.

Et comptez-vous pour rien de s'affliger ensemble?

ZÉLIE.

Alamir...

ALAMIR.

Dis-moi tout, ne me résiste plus.

ZÉLIE.

AIR.

Non, non, tes prières sont vaines;
Ne cherche pas à m'attendrir:
Quand je puis t'épargner mes peines,
Je crois alors n'en plus souffrir.
Souvent ma triste prévoyance
S'alarme de maux incertains:
Partageons toujours l'espérance;
Mais laisse-moi tous les chagrins.

ALAMIR.

Quels que soient ces chagrins, sois sûre, ma Zélie,
Que l'amour saura les calmer:
Ce sont les peines de la vie
Qui nous font mieux sentir le bonheur de s'aimer.

ZÉLIE.

Oui, mais j'avois promis de garder le silence;
Cependant je vais t'obéir:
Avec toi l'on ne peut tenir
Que les sermens d'amour et de constance.
Tu sais que, depuis notre enfance,
Destinés à nous voir époux,
Nos premiers sentimens, nos plaisirs les plus doux,
Furent l'amour et l'espérance.

ALAMIR.

Qui pourroit troubler les beaux jours

Que notre heureux sort nous destine ?
Tous deux nous dépendons de ma mère Azurine :
Elle a vu naître nos amours ;
Elle veut nous unir.

ZÉLIE.

Sa bonté vigilante
Prépare et veut notre bonheur.
Mais tu connois ce cruel enchanteur
Dont le nom seul inspire l'épouvante,
Phanor...

ALAMIR.

Eh bien ?

ZÉLIE.

Il demande ma main.
Ta mère, de frayeur saisie,
A voulu lui répondre en vain
Qu'à toi l'amour m'avoit unie.
Que m'importent, dit-il, les projets d'Alamir ?
A moi seul dès long-tems Zélie est destinée.
Demain je reviendrai pour ce grand hyménée :
Et malheur au rival que j'aurois à punir ! —
Il est parti.

ALAMIR.

Demain sera donc la journée
Où je n'aurai plus qu'à mourir.

ZÉLIE.

Calme-toi, mon ami ; notre mère est allée
Consulter sur notre destin

Cette vieille et savante fée
Dont l'oracle est toujours certain.
Attendons son retour ; cet oracle infaillible
Rassurera ton ame trop sensible.

DUO.

ALAMIR.

Je n'en croirai que ton cœur
Sur le destin de ma vie.

ZÉLIE.

Ne doute pas de mon cœur,
Il est à toi pour la vie.

ALAMIR.

Est-il à moi ?

ZÉLIE.

Il est à toi,
Il est à toi pour la vie.

ALAMIR.

T'adorer fait mon bonheur.

ZÉLIE.

Te plaire est ma seule envie.

ALAMIR.

Phanor ne peut rien contre moi,
Si tu penses toujours de même.

ZÉLIE.

Toujours t'aimer, voilà ma loi,
Mon plaisir et mon bien suprême.
Mais hélas !

ALAMIR.

Quelle est ta frayeur ?

ZÉLIE.

Cet oracle...

ALAMIR.

Eh bien, mon amie?

ZÉLIE.

Ah! quand on aime, tout fait peur.

ALAMIR.

Je n'en croirai que ton cœur
Sur le destin de ma vie.

ZÉLIE.

Voici ta mère....

SCÈNE II.

ALAMIR, AZURINE, ZÉLIE.

ZÉLIE.

Ah! nous brûlons d'apprendre
Quel est le sort qui nous attend.
Pardonnez, il sait tout, je n'ai pu m'en défendre.

AZURINE.

Je me doutois, ma chère enfant,
Que vous ne seriez pas discrète.
Mais rassurez-vous cependant;
Votre félicité parfaite
Ne dépend plus que d'un serment
Que vous ferez à votre mère.

ALAMIR.

Un serment ! Quel est-il ?

ZÉLIE.

Hélas ! il me sembloit
Que mon cœur avoit déjà fait
Tous les sermens que l'on peut faire.

AZURINE.

J'ai traversé la paisible forêt
Qu'habite la sage Birène ;
Je m'attendois à voir dans un antre secret
Une vieille magicienne,
Au front pâle et sévère, aux yeux étincelans,
Et dont le cœur, endurci par le tems,
Seroit peu touché de ma peine.
Que je connoissois mal celle que je cherchois !
Birène, en me voyant, auprès de moi s'empresse,
Me promet son appui, ses conseils, ses bienfaits,
M'exhorte à soulager la douleur qui me presse.
Je vois bientôt que rien ne doit m'intimider,
Et que de la triste vieillesse
Birène n'a voulu garder
Que la douceur et la sagesse.

ALAMIR.

Eh bien ?

AZURINE.

Je lui dis nos malheurs ;
Je lui peins vos amours, nos chagrins, ma tendresse.
Mon seul récit la touche, l'intéresse ;
En m'écoutant, ses yeux se mouillent de ses pleurs.

Tremblez, m'a-t-elle dit; je connois la puissance
De ce cruel Phanor qui cause vos douleurs.
L'ingrat tient de moi sa science;
C'est moi qui lui montrai cet art si dangereux
De commander à la nature entière;
Et le barbare emploie au malheur de la terre
L'art que je lui donnai pour faire des heureux.
Cela seul me rendroit sa secrète ennemie.
Dès ce moment je protège Zélie,
Et je satisferai votre cœur et le mien
En trouvant à la fois la douceur infinie
De punir un ingrat et de faire du bien.

AIR.

Alors sa voix, par les ans affoiblie,
M'explique le sombre avenir;
De pleurs sa vue est obscurcie,
Votre destin la fait frémir;
Elle gémit, elle s'écrie:
« Que je te plains, jeune Alamir!
» Un seul moment peut te ravir
» Celle qui règne sur ton ame.
» Allez, hâtez-vous de l'unir
» A l'unique objet qui l'enflamme:
» Mais qu'Alamir redoute son bonheur!
» Un seul baiser pris à Zélie
» Peut changer en jour de douleur
» Le jour le plus beau de sa vie. »

ALAMIR et ZÉLIE.

Un seul baiser?

AZURINE.

Un seul baiser pris à Zélie,
Peut changer en jour de douleur
Le jour le plus beau de sa vie.

ALAMIR.

Quoi ! le jour de notre hyménée,
Un baiser nous perdroit tous deux ?

AZURINE.

Hélas ! l'oracle est rigoureux.
Je sais qu'un jour est une année
Quand le soir on doit être heureux.

ALAMIR.

Mais vous n'ignorez pas, ma mère,
Que le sens d'un oracle est souvent un mystère ;
On ne l'entend jamais bien clairement.

AZURINE.

Le vôtre est clair, mon fils : il dit expressément
Que, le jour de votre hyménée,
Un baiser pris à l'objet de vos vœux,
Avant la fin de la journée,
Feroit le malheur de tous deux.

ZÉLIE.

Ne dit-il pas aussi, ma mère,
Qu'avant tout il faut nous unir ?

AZURINE.

Oui, votre hymen est nécessaire.
Mais puis-je compter qu'Alamir
Observera la loi sévère
Que le destin...

ALAMIR.

Recevez-en ma foi.

ZÉLIE.

D'ailleurs, maman, comptez sur moi;
Je vous réponds de tout.

ALAMIR.

Rien ne sera pénible,
Puisqu'il s'agit de mériter sa main.
Mais, ma mère, Phanor doit revenir demain;
S'il revenoit ce soir, il seroit impossible
De nous unir.

AZURINE.

Je le voudrois en vain.
Que nous conseilles-tu, Zélie?

ZÉLIE.

Moi! je n'ai point d'avis; vous saurez tout prévoir.
Je crois pourtant, s'il faut que je vous le confie,
Que Phanor pourroit bien arriver dès ce soir.

AZURINE.

Allons, mes enfans, je suis prête
A conclure un hymen, objet de vos souhaits.
La noce sera sans apprêts,
Sans fête.....

ALAMIR.

A-t-on besoin de fête,
Quand on est au jour du bonheur?

AZURINE.

Comme il vous plaît vous décidez mon cœur;
A votre volonté la mienne est enchaînée:

Je vais donc vous unir d'un lien éternel.
Nous n'avons ni flambeaux ni temple d'hyménée ;
Mais, pour tenir la foi que l'amour a donnée,
On n'a pas besoin d'un autel.

TRIO.

AZURINE, *à Alamir.*

Jurez-vous de l'aimer toujours ?
(*à Zélie.*)
Et vous, d'être toujours fidèle ?

ALAMIR.

Oui, je jure à l'objet de mes tendres amours
De vivre, de mourir pour elle,
Et, jusqu'au dernier de mes jours,
De l'aimer autant... qu'elle est belle.

ZÉLIE.

Oui, je jure à l'objet qui me tient sous ses lois
De brûler pour lui seul de l'ardeur la plus pure.
Hélas ! quand je l'ai vu pour la première fois,
Mon cœur promit tout ce qu'il jure.

AZURINE.

Je vous unis, soyez heureux.

ALAMIR et ZÉLIE.

A jamais nous sommes heureux.

AZURINE.

Que la chaîne qui vous engage
Vous rende encor plus amoureux !
Un hymen sans amour n'est qu'un triste esclavage ;
Avec l'amour c'est le bonheur des dieux.

ALAMIR et ZÉLIE.

Que la chaîne qui nous engage
Nous rende encor plus amoureux !
Un hymen sans amour n'est qu'un triste esclavage ;
Avec l'amour c'est le bonheur des dieux.

SCÈNE III.

AZURINE, ALAMIR, ZÉLIE, UN ESCLAVE.

L'ESCLAVE.

PHANOR arrive en cé moment.

AZURINE.

Phanor!

L'ESCLAVE.

Il est déjà dans votre appartement.

(*L'esclave sort.*)

SCÈNE IV.

ALAMIR, AZURINE, ZÉLIE.

ZÉLIE.

O CIEL! que ferons-nous, ma mère?

ALAMIR.

Courez le recevoir; laissez-nous dans ces lieux:
Étant seule avec lui, vous le tromperez mieux:
Et le jour finira, j'espère.

AZURINE.

Si vous me promettez, mon fils...

ZÉLIE.

Non, non, ma mère, je vous suis;
C'est le plus sûr...

ALAMIR.

Que dites-vous, Zélie?

ZÉLIE.

Je dis qu'un seul baiser peut nous coûter la vie.

ALAMIR.

Et vous voulez me fuir! vous voulez que Phanor
De son coupable amour vous entretienne encor...

ZÉLIE.

Quoi! déjà de la jalousie!

ALAMIR, *vivement.*

Oui, vous êtes à moi, je ne vous quitte pas;
Je vous suivrai jusqu'au trépas.
(*Avec dépit.*)
Mon cœur n'a pas votre prudence extrême;
Je sais m'exposer sans effroi.

ZÉLIE.

Mais, en risquant l'objet qu'on aime,
On expose bien plus que soi.

ALAMIR.

Je ne m'attendois pas à tant de prévoyance.

ZÉLIE.

Et moi, je m'attendois à plus de confiance.

AZURINE.

Ah! sans cesser de disputer,
Mes chers enfans, tâchez de finir la journée.

ZÉLIE.

Oh ! je vous le promets, vous pouvez nous quitter.

AZURINE.

Songez qu'à votre sort tiendra ma destinée ;
Et n'oubliez pas tous les deux
Qu'une mère est toujours la plus infortunée,
Quand ses enfans sont malheureux.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

ZÉLIE, ALAMIR.

(Ils restent un moment en silence.)

ALAMIR, *d'un ton doux.*

Vous êtes en courroux ?

ZÉLIE.

Oui.

ALAMIR.

Souffrez, mon amie...

ZÉLIE.

Votre amie ! aujourd'hui, ce nom n'est pas le mien.

ALAMIR.

Daignez m'écouter...

ZÉLIE.

Non, ne me dites plus rien :
L'oracle le défend ; et moi, je vous en prie.

ALAMIR.

Zélie, on ne sait point aimer,
Quand on n'a point un peu de jalousie.

ZÉLIE.

Alamir, un jaloux ne sait pas estimer.

ALAMIR.

Comment?

ZÉLIE.

Je n'ai rien dit...

(*Il se fait encore un silence.*)

ALAMIR.

A peine l'hyménée
Nous rend époux, que nous voilà brouillés.

ZÉLIE.

Tant mieux; c'est le moyen de passer la journée
Sans manquer au serment.

ALAMIR.

Puisque vous le voulez,
Je conviens que j'ai tort; mais vous seriez cruelle,
Si vous me refusiez un pardon généreux:
N'avons-nous pas assez, dans ce jour dangereux,
De la loi qui nous cause une gêne mortelle?
Ah! ce n'est qu'aux amans heureux
Qu'il est permis d'être en querelle.

ZÉLIE.

Mais pourquoi douter de ma foi?
Votre raison devroit....

ALAMIR.

La raison! Mon amie,
J'ai bien du malheur avec toi;
Nous disputons toute la vie,
Et jamais la raison ne décide pour moi.

ZÉLIE.

Ton air humble et ta modestie
Seront d'inutiles détours.
Crois-moi, restons brouillés.

ALAMIR, *prenant sa main.*

Le pourrois-tu, Zélie?

ZÉLIE, *avec effroi.*

Et l'oracle, Alamir!

ALAMIR, *s'éloignant précipitamment.*

Oh! j'y pense toujours,
Et sur-tout à présent que ma mère est sortie.
Voici l'instant de l'observer:
C'est sûrement pour m'éprouver
Qu'aujourd'hui tu parois mille fois plus jolie.
Mais je veux oublier que j'ai reçu ta foi,
Je ne veux plus parler, ni m'occuper de toi:
Tu verras ma sagesse extrême.

ZÉLIE.

Malgré tes projets, mon ami,
Je crains dans un moment de te revoir le même.
Tiens, va t'asseoir là-bas, je vais m'asseoir ici:
Nous causerons bien mieux.

(*Elle place deux fauteuils aux deux extrémités du théâtre.*)

ALAMIR, *s'asseyant.*

C'est pousser la prudence
Assurément bien loin. Mais, n'importe, voyons :
Tu n'as qu'à décider ce dont nous parlerons ;
Je veux au même point pousser l'obéissance.

ZÉLIE.

Oh ! nous pouvons parler de ce que tu voudras,
Pourvu que tu n'approches pas ;
C'est la seule loi que j'impose.
Si tu m'en crois pourtant, jusqu'à la fin du jour,
Nous ne parlerons pas d'amour.

ALAMIR.

Je le veux bien, soit, parlons d'autre chose.
(Il se fait un long silence, pendant lequel Alamir et Zélie se regardent et détournent la tête en témoignant leur embarras.)
J'écoute au moins.

ZÉLIE.

Moi, mon ami, j'attends.

ALAMIR.

Mais je ne sais parler que de mes sentimens,
Et tu ne le veux pas. (*Il se lève.*)

ZÉLIE, *se levant aussi.*

Je t'arrête bien vîte.
Mon cher ami, laissons-là ce discours,
Il pourroit finir mal, nous pleurerions ensuite.
Tâchons d'oublier nos amours :

Il faut chercher à nous distraire.
Seule avec toi, je crains également
Et de parler et de me taire ;
Je vais chanter; tu m'as dit si souvent
Que c'étoit par ma voix que j'avois su te plaire.
Écoute moi.

(*Elle le fait rasseoir, et va s'asseoir à sa place.*)

ALAMIR.

T'entendrai-je d'ici?

ZÉLIE.

Oh ! n'approche pas, mon ami,
Ou je vais retrouver ma mère.

AIR.

Quand le papillon, amoureux
De la timide sensitive,
Voltige d'un aile craintive
Autour de l'objet de ses vœux,
La fleur sur sa tige tremblante
Frémit et murmure tout bas :
Beau papillon, n'approche pas ;
Tu ferois mourir ton amante.

Le papillon va se poser
Loin de la pauvre sensitive;
Mais bientôt son ardeur plus vive
Le ramène ; il prend un baiser :
Aussitôt la fleur expirante
Se fane et perd tous ses appas :
Beau papillon, ne te plains pas ;
Toi seul fis mourir ton amante.

(*Pendant que Zélie chante, Alamir se lève doucement au commencement de chaque couplet, et se rassied au refrain.*

ALAMIR.

J'entends bien la leçon ; mais je crois, mon amie,
Que nous avons fort mal interprété
L'oracle que ma mère a tantôt rapporté.
« Un seul baiser pris à Zélie
« Suffit pour faire leur malheur. »
J'explique mieux que toi, dans le fond de mon cœur,
Cet oracle que je déteste.
Un baiser pris à toi nous seroit bien funeste ;
Mais si tu le donnois, il porteroit bonheur.

(*Il s'approche.*)

ZÉLIE, *s'éloignant.*

Non, non, ce n'est pas là ce que nous dit Birène ;
Moi, je l'entends tout autrement.

ALAMIR.

Je voudrois que du moins la fée eût pris la peine
De s'expliquer plus clairement.

(*Il s'approche.*)

ZÉLIE, *à part.*

Moi, je voudrois voir revenir ma mère.

ALAMIR, *toujours s'approchant.*

Que me dis-tu ?

ZÉLIE.

Je dis que tu n'observes guère
Ni mes ordres, ni ton serment.

ALAMIR, *se reculant brusquement.*

Qui l'eût pensé, qu'un si doux hyménée
Me causeroit tant de tourmens !
Je n'ai jamais trouvé si longue la journée.

(*Il se lève.*)

ZÉLIE.

Cependant je suis avec toi.

ALAMIR, *très-vivement.*

Non, ce n'est pas être avec moi.
Vous m'assignez loin de vous une place,
Vous défendez jusqu'à la fin du jour
Que j'ose vous parler d'amour;
Eh! que veux-tu donc que je fasse ?
Cruelle, réponds-moi; l'amour est mon bonheur,
Il est mon bien, il est ma vie;
Je ne sais rien qu'aimer Zélie,
Je ne veux rien que posséder son cœur.
Me livrer tout entier à ma brûlante ivresse,
Ne respirer qu'amour, ne parler que ses feux,
Ne voir que toi, te voir sans cesse,
Et toujours puiser dans tes yeux
Et mon bonheur et ma tendresse,
C'est le plus cher, c'est le seul de mes vœux :
Et tu voudrois me l'interdire....
Donne-moi plutôt le trépas.

(*Il se met à ses genoux.*)

ZÉLIE.

Mon ami, tu vois bien que tu n'es plus là-bas.

ALAMIR.

Laisse-moi t'adorer, partage mon délire,
Eh! n'ai-je pas reçu ta foi?
Tu m'appartiens, je suis à toi.
J'ai tant de plaisir à te dire,
Tu m'appartiens, je suis à toi!
Deux amans, ma chère Zélie,
Qui ne sauroient rien que cela,
Auroient assez de ces mots-là
Pour se parler toute la vie.

ZÉLIE, *troublée.*

Alamir....

ALAMIR.

Eh bien?

ZÉLIE.

Quittons-nous.

ALAMIR.

Quoi! tu voudrois ôter à mon ame éperdue
Le seul plaisir permis, le bonheur de ta vue!
Eh! que crains-tu? je suis tremblant à tes genoux.

ZÉLIE, *dans le dernier trouble, se penche sur Alamir; leurs visages sont tout près de se toucher.*

Je crains ce langage si doux
Qui se fait toujours trop entendre;
Ton air soumis, ta voix si tendre,
Tout avec toi m'inspire la frayeur.

Je n'ose respirer l'air que ta bouche enflamme;
Il porteroit jusqu'à mon ame
Tout le feu qui brûle ton cœur.

ALAMIR, *transporté.*

Ah! ma Zélie....

(*Il l'embrasse : le tonnerre gronde, la nuit couvre le théâtre, et Phanor paroît.*)

SCÈNE VI.

ZÉLIE, ALAMIR, PHANOR, AZURINE.

PHANOR.

Elle n'est plus à toi.

QUATUOR.

ALAMIR.

O ciel! Zélie.....

PHANOR.

Elle n'est plus à toi.

ZÉLIE.

A lui seul j'ai donné ma foi.

PHANOR.

Pour jamais elle t'est ravie.

ALAMIR.

Non, non, je ne la quitte pas.

ZÉLIE.

Je veux mourir entre ses bras.

PHANOR.

Téméraire, crains ma vengeance!

AZURINE.

Cédez, cédez à sa puissance.

PHANOR.

Téméraire, crains ma vengeance!
Sans murmure subis ton sort,
Ou je vais punir par ta mort
Cette coupable résistance.
Dans l'univers tout m'est soumis,
La terre tremble en ma présence,
L'enfer suit mes lois en silence:
Imite-les, et m'obéis.

AZURINE.

Cédez, cédez à sa puissance.

ALAMIR.

Non, non, je ne la quitte pas;
Rien ne peut l'ôter de mes bras.

PHANOR, *saisissant Zélie.*

C'en est trop, mon courroux....

(*Birène paroît.*)

SCÈNE VII.

ZÉLIE, ALAMIR, PHANOR, AZURINE, BIRÈNE.

BIRÈNE.

Ton courroux ne peut rien,
Birène les défend contre ton injustice.

AZURINE.

Je respire.

ZÉLIE.

O bonheur !

PHANOR.

Mais Zélie est mon bien :
Votre oracle l'a dit ; il faut qu'il s'accomplisse.

BIRÈNE.

L'oracle a prononcé qu'avant la fin du jour
Un seul baiser pris à Zélie
Pouvoit la perdre sans retour :
J'ai prévu que la loi ne seroit pas suivie ;
Et j'ai vîte accouru près de ces deux amans.
Invisible autour d'eux dans ces tendres momens,
J'ai vu tous leurs efforts pour accomplir l'oracle ;
J'avois pitié de leurs tourmens.
Pour les sauver il falloit un miracle ;

Et je l'ai fait. Quand Alamir,
Brûlant d'amour et de desir,
Oublioit tout et devenoit parjure,
Au même instant j'ai fait finir le jour.
Je pouvois renverser l'ordre de la nature,
Et je ne pouvois pas commander à l'amour.
L'oracle est accompli, tu n'as rien à prétendre.

AZURINE.

Souffrez qu'à vos genoux la mère la plus tendre....

PHANOR, *à Birène.*

Tu me braves, perfide, après m'avoir trahi :
Pour me venger de toi ma rage doit suffire.
Quel que soit le bonheur qui t'accompagne ici,
Tremble tant que Phanor respire.

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

ALAMIR, ZÉLIE, AZURINE, BIRÈNE.

BIRÈNE.

Ne craignez rien de sa fureur,
Je saurai la rendre inutile.
Pour éloigner de vous à jamais le malheur,
Je vais enchanter cet asyle.
Reparoissez, astre du jour,

Plus

Plus brillant et plus pur, éclairez ce bocage;
Je réunis ici les biens du premier âge,
L'innocence et la paix, la jeunesse et l'amour.

(Le théâtre s'éclaire aussitôt, et représente un bocage enchanté où des bergers et des bergères forment des danses.)

FINALE.

ALAMIR, ZÉLIE, AZURINE.

Vous avez sauvé deux amans;
Leur cœur est votre récompense:
Souffrez que leur reconnoissance
Éclate dans ces doux momens.

BIRÈNE.

C'est moi qui vous dois, mes enfans;
En couronnant votre constance,
Je crois retrouver mon printems:
Faire du bien dans ses vieux ans,
C'est prolonger son existence.

FIN.

BLANCHE ET VERMEILLE,

PASTORALE

EN DEUX ACTES, EN VERS,

MÊLÉE DE MUSIQUE;

Représentée pour la première fois sur le théâtre Italien, le 5 mars 1781.

A MADAME TRIAL.

DAIGNEZ recevoir un hommage
Que je vous dois depuis long-tems :
Vous avez sauvé du naufrage
Le plus aimé de mes enfans.
Hélas ! nos brillans petits-maîtres
Chérissent peu les chalumeaux,
Les bois, les prés, les clairs ruisseaux,
Les amours et les mœurs champêtres.
Ils cherchoient le bruyant plaisir
Qu'il faut à leur ame inquiète :
Et je n'avois qu'une houlette
Et des pipeaux à leur offrir.
Votre voix, si douce et si tendre,
M'a soutenu dans ce danger.
Celui qui venoit pour juger,
Ne vient plus que pour vous entendre.
Si mon ouvrage réussit,
Vous seule en avez le mérite :
C'est TRIAL que l'on applaudit,
Et l'heureuse BLANCHE en profite.

PERSONNAGES.

Blanche, bergère.

Vermeille, sa sœur.

Une Fée.

Colin, amant de Blanche.

Lubin, amant de Vermeille.

Bergers et Bergères.

La Scène est, au premier acte, dans la maison de Blanche; au second, dans une forêt qui en est tout près.

BLANCHE ET VERMEILLE, PASTORALE.

ACTE I.

Le théâtre représente l'intérieur d'une maison rustique. Vermeille, assise, file au rouet sur le devant de la scène.

SCÈNE PREMIÈRE.

AIR.

VERMEILLE, *seule.*

Quel bonheur
Pour mon cœur
De toujours aimer,
De toujours charmer
L'objet qui m'engage;
Dans un bon ménage,
De passer mes jours,
Avec les amours,
La douce gaîté
Et la liberté!

(*Lubin arrive, et écoute Vermeille sans être aperçu d'elle.*)

SCÈNE II.

VERMEILLE, LUBIN.

VERMEILLE *continue.*

Parler sans cesse
De ma tendresse
A l'unique objet de mes vœux,
Lire dans ses yeux
La commune ivresse
Qui nous rend heureux.....

(*Lubin chante à demi-voix avec Vermeille.*)

VERMEILLE et LUBIN.

Quel bonheur
Pour mon cœur
De toujours aimer,
De toujours charmer
L'objet qui m'engage;
Dans un bon ménage,
De passer mes jours
Avec les amours,
La douce gaîté
Et la liberté!

VERMEILLE.

Ah! te voilà, Lubin? Je pense au mariage
Qui doit bientôt m'unir à toi.

LUBIN.

Tu dis toujours BIENTÔT, ma Vermeille; j'enrage:
Ne m'as-tu pas donné ta foi?
Orpheline à vingt ans, maîtresse de toi-même,

Pourquoi ne pas en profiter?
Quand une fille a dit, OUI, J'AIME,
Un oui de plus ne doit pas lui coûter.

VERMEILLE.

Je suis de ton avis; mais l'ordre de ma mère
Nous a prescrit de ne rien faire
Sans consulter la fée : il faut suivre ses lois.
Tu sais que cette fée, aussi bonne que sage,
Daigna nous protéger dès notre premier âge;
Elle nous a redit cent fois :
« Mes filles, mon bonheur ne dépend que du vôtre;
» J'accomplirai toujours votre moindre souhait;
» Et le prix de chaque bienfait
» Sera l'engagement d'en recevoir un autre. »

LUBIN.

Eh bien! voici l'instant de demander Lubin.

VERMEILLE.

Je compte bien aussi l'aller trouver demain.

LUBIN.

Pourquoi pas aujourd'hui? Sais-tu bien, mon amie,
Que nous perdons à réfléchir
Au moins les trois quarts de la vie?
On balance long-tems avant que de choisir :
Souvent on choisit mal; on se repent : on change;
On finit par trouver ce qu'il faut à son cœur;
On perd encor du tems; et puis, quand on s'arrange,
A peine reste-t-il quelques jours de bonheur.

VERMEILLE.

Je pense comme toi, mais sans être si vive;
Et je veux, avant tout, en parler à ma sœur.

LUBIN.

Il faut bien que Blanche nous suive
Pour demander aussi mon bon ami Colin.

VERMEILLE.

Hélas ! je crains, mon cher Lubin,
Que Blanche ne soit plus la même.
Depuis huit jours sur-tout, je le vois en secret
S'ajuster, se parer avec un soin extrême :
Elle gronde Colin, ne le voit qu'à regret....
De changer auroit-elle envie ?
Non, sans doute, et mon cœur à tort va s'alarmer.
Quand on est une fois convenu de s'aimer,
C'est un accord fait pour la vie.

LUBIN.

Blanche est un peu coquette ; et ce défaut charmant
Fait que, sans aimer son amant,
On le fait enrager : c'est un double avantage.
Je conviens que Colin est un peu soupçonneux ;
Ils auront de la peine à faire bon ménage....
Mais adieu, la voici ; parle-lui du voyage
Que nous devons faire tous deux.
Je vais m'y préparer, et je reviens te prendre.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

BLANCHE, VERMEILLE.

BLANCHE, *appelant Lubin.*

Lubin, Lubin... Comment! il ne veut pas m'entendre;
Il me boude, je crois.

VERMEILLE.

Cela se pourroit bien;
Colin est son ami.

BLANCHE.

Ne vas-tu pas encore
Me parler de Colin, me dire qu'il m'adore?
Tu ne peux me reprocher rien:
Je n'aurois changé de ma vie,
Si j'avois pu guérir les soupçons de Colin:
Mais, tu le sais, ma sœur, l'extrême jalousie,
Qu'on supporte d'abord, nous offense à la fin.

VERMEILLE.

Et tu veux devenir légère
Pour prouver qu'on a tort de soupçonner ta foi?

BLANCHE.

Eh! non, ma sœur.

VERMEILLE.

Blanche, sois plus sincère:
Crains-tu de rougir avec moi?

Je suis ta sœur, et ma tendresse
T'excusera toujours en donnant son avis.
De quoi serviroient les amis,
S'ils ne pardonnoient la foiblesse?

BLANCHE.

Eh bien! ma sœur, je vais te raconter
L'événement heureux dont je t'ai fait mystère;
Je craignois tes conseils et ton humeur sévère:
Pardonne, et daigne m'écouter.

ROMANCE.

L'autre jour, au bord d'un ruisseau,
Je m'endormis sur l'herbe tendre;
Mon chien veilloit à mon troupeau,
Mon chien ne pouvoit me défendre.

Bientôt, aux accens les plus doux,
Je m'éveille toute surprise;
Je vois un prince à mes genoux,
Qui me dit d'une voix soumise:

« Vous qui devez donner des lois
» Dans les palais comme au village,
» Êtes-vous la nymphe des bois,
» A qui tout chasseur doit hommage?

» Parlez, daignez me rassurer:
» Si vous n'êtes qu'une bergère,
» Sans cesser de vous adorer,
» J'oserai prétendre à vous plaire. »

Ma sœur, c'étoit le souverain
Qui règne sur cette contrée.
Juge quel sera mon destin
Si de lui je suis adorée!

VERMEILLE.

Ma chère sœur, en vérité,
A tout ce beau récit je ne puis rien comprendre;
Explique-moi donc, par bonté,
Quel est ce grand bonheur que tu semble attendre.

BLANCHE.

Je te l'ai dit; celui qui me parloit ainsi
Est le prince qui règne ici.
Songe donc qu'il m'adore, et que je peux prétendre
A partager son trône en acceptant sa main.

VERMEILLE.

Toi, ma sœur!

BLANCHE.

Seroit-il le premier souverain
Épris d'une simple bergère?
Épouser ce qu'on aime, est-ce un effort si grand?
L'amour ne connoît point de rang:
Le plus beau titre c'est de plaire.

VERMEILLE.

Mais Colin....

BLANCHE.

Je saurai le combler de bienfaits.
Malgré tous ses défauts, malgré sa jalousie,
Je l'aime, et je ferai le bonheur de sa vie
En le rendant riche à jamais.

VERMEILLE.

Tu t'abuses, ma sœur; rien ne nous dédommage
De la perte d'un cœur qu'on a cru posséder.

Pardon, si j'ose te gronder;
Mais tu devrois faire un voyage
Chez cette fée aimable et sage
Qui prit soin de nous élever
Bien mieux qu'il ne convient à de simples bergères.
Tu sais depuis long-tems que nous lui sommes chères;
Allons la voir.

BLANCHE.

Crois-tu qu'elle daigne approuver
Que je quitte les champs pour aller à la ville?...
Tu ne me réponds pas.... Mais toi-même, à la fin,
Donne-moi ton avis.

VERMEILLE.

Il seroit inutile;
Je pense là-dessus comme feroit Colin.

BLANCHE.

Le voici : je crains sa colère;
Laisse-moi l'éviter.

VERMEILLE.

Non, ma sœur; au contraire,
Il faut parler. Je vous laisse tous deux :
Blanche, quand on devient volage,
Il faut avoir du moins le pénible courage
D'en avertir l'objet que l'on rend malheureux.

SCÈNE IV.

BLANCHE, COLIN.

BLANCHE.

C'EST vous, Colin! vous venez de bonne heure.

COLIN.

Je serois arrivé déjà depuis long-tems,
Si les chemins de ma demeure
N'étoient embarrassés des chevaux et des gens
Du prince qui vient à la chasse.

BLANCHE, *vivement.*

Il y revient encore?

COLIN.

Il y vient chaque jour.
Chaque forêt pourtant devroit avoir son tour.
Mais c'est toujours le nôtre. On ne voit plus de place
Où le gazon puisse fleurir.
Ils ont tout abymé : le tumulte effroyable
Et des chiens et des cors qu'on entend retentir,
Forcent les troupeaux de s'enfuir.
C'est un tapage épouvantable.
Vraiment le prince est fort aimable,
Mais il fait bien du bruit quand il a du plaisir.

BLANCHE.

De quel côté la chasse viendra-t-elle?

COLIN.

Ne voulez-vous pas y courir?
Vous n'en manquez pas une; et vous savez, cruelle,
Combien vous me faites souffrir :
Vous oubliez....

BLANCHE.

Vous oubliez vous-même
Qu'hier encore, à mes genoux,
Vous m'avez fait serment de n'être plus jaloux.

COLIN.

Oh! je ne le suis plus : mais ma prudence extrême
Voudroit que vous fussiez toujours seule avec moi.
Si l'on vous voit, il faudra qu'on vous aime;
Et vous trahirez votre foi,
J'en suis sûr...

BLANCHE.

Mais, Colin, vous mêlez un outrage
A des discours qui séduiroient mon cœur.
Je vous le dis avec douceur :
Cet esprit inquiet, soupçonneux et sauvage
Ne peut faire que mon malheur;
Il faut y renoncer.

COLIN.

J'entends trop ce langage.
Tout déplaît dans celui que l'on cesse d'aimer.
Mes défauts n'étoient rien quand je sus vous charmer.
Souvenez-vous combien vous étiez différente :
Mes plaisirs, mes chagrins, vous vouliez tout savoir :
J'étois

J'étois sûr, en allant vous voir,
De trouver près de vous l'amitié consolante.
Vous aimiez tant à pénétrer
Dans ma plus secrète pensée !
Et si j'étois jaloux, loin d'en être blessée,
Le plaisir de me rassurer
L'emportoit sur la peur de vous voir offensée.
Mais aujourd'hui vous voulez me trahir :
Vous cherchez un prétexte, et votre ame légère
Ne veut exciter ma colère
Que pour avoir le droit de m'en punir.
Épargnez-vous une peine cruelle;
Lorsque l'on peut être infidèle,
On doit le dire sans rougir.

BLANCHE.

Eh bien! Colin, pourquoi tant de foiblesse ?
Oubliez un objet trop peu digne de vous;
En me délivrant d'un jaloux,
En cherchant une autre maîtresse,
Votre sort et le mien n'en seront que plus doux.

COLIN.

Je suivrai vos conseils; et dès demain peut-être...

BLANCHE.

Dès aujourd'hui, vous en êtes le maître.

DUO.

COLIN.

Adieu, perfide, pour jamais.

BLANCHE.

Adieu, Colin; bon voyage.

COLIN.

Adieu, perfide; adieu, volage:
Oui, je vous quitte sans regrets.

BLANCHE.

Mais partez donc.

COLIN.

Oui, je m'en vais.

BLANCHE.

Mais partez donc.

COLIN.

C'est pour jamais;
Recevez mes adieux, cruelle.

(Il s'en va, et revient.)

BLANCHE.

Que voulez-vous?

COLIN.

Ce n'est pas moi
Qui romps une chaîne si belle.

BLANCHE.

Votre jalousie éternelle
Me force de trahir ma foi.

COLIN.

Amour, amour, ce n'est pas moi
Qui romps une chaîne si belle.

BLANCHE.

Mais partez donc.

COLIN.

Oui, je m'en vais.
Adieu, perfide; adieu, volage.

BLANCHE.

Adieu, Colin; bon voyage.

COLIN.

Oui, je vous quitte pour jamais.

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

BLANCHE, *seule.*

Bientôt je vais le voir revenir sur ses pas
Chercher le pardon... qu'il mérite.
Il s'éloigne pourtant. S'il ne revenoit pas....
Je saurois l'en punir.... Il s'éloigne plus vîte...
Il suffit. Pour me voir, le prince est dans ces lieux:
Dès aujourd'hui j'écouterai ses vœux.
Tu gémiras, Colin, de m'avoir offensée.
Il pourra m'en coûter; je sens....

SCÈNE VI.

BLANCHE, VERMEILLE, LA FÉE; LUBIN, *derrière tout le monde.*

VERMEILLE.

Voici la fée:
Sa bonté nous prévient, ma sœur.

LA FÉE.

Oui, mes filles, j'ai su que votre jeune cœur

Auroit à m'avouer quelque tendre foiblesse :
Je me suis mise en route ; et, malgré ma vieillesse,
Le desir de vous voir m'a rendu ma vigueur.

VERMEILLE.

Asseyez-vous : voici le fauteuil de ma mère ;
Nous croyons la revoir.

LA FÉE.

Elle m'étoit bien chère,
Et je pleure encore son trépas. (*Elle s'assied.*)
Venez donc m'embrasser. Je vous trouve embellies ;
Tant mieux ; j'aime à vous voir jolies :
L'amitié fait jouir des biens que l'on n'a pas.
Ne songez qu'à m'aimer ; moi, par ma vigilance,
Je saurai du malheur détourner les effets.
Nous aurons deux emplois : vous, la reconnoissance ;
Et moi, le doux soin des bienfaits.

AIR.

Le seul plaisir de mon âge,
C'est de rendre heureux mes enfans ;
Leur bonheur me dédommage
De la perte de mes beaux ans.
Le tems à mon cœur n'ôte rien,
Je le sens à ma tendresse ;
Je crois retrouver ma jeunesse
Lorsque je peux faire du bien.

VERMEILLE.

A cet unique emploi vous sert votre puissance ;
Aimez-nous toujours bien pour toujours rajeunir.



Asseyez-vous: voici le fauteuil
de ma mere ;

C. P. Marillier inv. Delignon Sculp

LA FÉE.

Mes filles, je n'ai pas cessé de vous chérir.
Lorsque j'élevai votre enfance,
Je vous donnai d'abord des vertus, de l'esprit,
Présent plus cher que l'opulence,
Mais qui ne suffit pas; car l'esprit sans prudence
Au-delà du vrai but trop souvent nous conduit.
Enfin, voici l'instant d'assurer pour la vie
Et l'état et le sort que votre cœur envie:
Ne m'interrompez point, je viens vous en parler...
Je bavarde un peu trop, je le sens bien moi-même:
Mais je suis vieille et je vous aime;
Et voilà deux raisons pour beaucoup babiller.

BLANCHE.

Comptez sur le respect...

VERMEILLE.

Comptez sur la tendresse
Qui grave toujours là votre moindre leçon.

LA FÉE.

(*Elle voit Lubin.*)

Nous sommes en famille... Eh! quel est ce garçon?
Dis-moi.

VERMEILLE.

Si vous savez tout ce qui m'intéresse,
Vous devez sûrement vous douter qu'il sera
Bientôt de la famille.

LUBIN, *saluant la fée.*

Et qu'il vous aimera,
Si vous le permettez, madame.

LA FÉE.

J'y consens de toute mon ame.
Écoutez-moi : mon art n'est pas bien grand ;
Tu le vois, ma chère Vermeille,
Mon âge en est un sûr garant :
Car, vous n'en doutez pas, quand une femme est vieille,
Elle n'a pu faire autrement.
J'aurai le pouvoir cependant
D'accomplir le souhait le plus cher à votre ame.
Voyez quel desir vous enflamme :
Demandez, et soyez sûres de l'obtenir.
Allons, c'est à vous de choisir ;
Votre attente sera remplie :
Mais prenez garde à ce souhait ;
Les biens ou les maux de la vie
Viennent presque toujours du premier choix qu'on fait.

LUBIN, *bas à Vermeille.*

Que vas-tu demander ? Mon cœur est dans la peine.

VERMEILLE.

Va, je ne suis pas incertaine.

QUATUOR.

VERMEILLE.

Le bonheur que Vermeille envie,
C'est d'être épouse de Lubin,
D'avoir une maison jolie,
Un troupeau, des prés, un jardin.

VERMEILLE ET LUBIN.

Nous y passerons notre vie
A nous aimer, à vous bénir ;
Voilà le bonheur que j'envie,
Voilà notre unique desir.

LA FÉE.

Ma fille, je suis attendrie;
De bon cœur j'exauce tes vœux:
Dès ce soir vous serez heureux.

VERMEILLE ET LUBIN.

Dès ce soir nous serons heureux,
Et nous le serons pour la vie:
Dès ce soir nous serons heureux!

LA FÉE.

Blanche, c'est à toi de m'instruire
De ce qu'il faut pour ton bonheur.

BLANCHE.

Hélas! je n'ose pas vous dire
Le desir qu'a formé mon cœur.

LA FÉE.

Il faut pourtant bien m'en instruire.

BLANCHE.

Vous connoissez le souverain
Qui règne sur cette contrée.

LA FÉE.

Eh bien?

BLANCHE.

J'en suis adorée;
Je desire obtenir sa main.

LA FÉE.

Tu veux régner, pauvre insensée!

BLANCHE.

Remplissez le vœu de mon cœur.

LA FÉE.

Je lis trop bien dans ta pensée,
Et j'ai pitié de ton erreur.

BLANCHE.

Daignez m'accorder mon bonheur
Si vous lisez dans ma pensée.

LA FÉE.

Prends ce jour pour bien réfléchir
Au vain objet de ton desir.
Si tu veux, ce soir, être reine,
Tu verras tes vœux accomplis.

BLANCHE.

Je conçois mon bonheur à peine;
Dès ce soir je serai reine!

LA FÉE.

Si tu veux, tu seras reine.

VERMEILLE ET LUBIN.

Dès ce soir nous serons unis!

LA FÉE.

Dès ce soir vous serez unis.

(*Ils s'en vont.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente une forêt. L'on a entendu pendant l'entr'acte le bruit de la chasse du prince.

SCÈNE PREMIÈRE.

BLANCHE, *seule*.

AIR.

ENFIN, je vais donc à la cour.
Des plaisirs la troupe charmante
Doit habiter ce beau séjour :
J'y serai l'objet, chaque jour,
De la fête la plus brillante.
Je vais régner; et mon ame contente
N'aura pas besoin de l'amour.

EH quoi! j'abandonne l'asyle
Où je passai mes premiers ans!
Je vais quitter ce bois tranquille
Où le plus soumis des amans
Grava sur l'écorce fragile
Mon nom et mes premiers sermens!
Hélas!... Mais je vais à la cour.

DES plaisirs la troupe charmante
Doit habiter ce beau séjour :
J'y serai l'objet, chaque jour,
De la fête la plus brillante.
Je vais régner; et mon ame contente
N'aura pas besoin de l'amour.

Je n'ai point vu le prince; et la chasse est finie;
Il me cherche, sans doute.

SCÈNE II.

BLANCHE, LA FÉE.

LA FÉE.

Eh bien, ma chère amie,
As-tu fais tes adieux? Partons-nous pour la cour?

BLANCHE.

Quand vous voudrez. Mais avant tout, ma mère,
Je crois qu'il seroit nécessaire
De connoître un peu ce séjour.

LA FÉE.

Il est difficile peut-être
De le bien définir; il change à tout moment.
Presque toujours c'est un pays charmant;
Tout le monde est heureux ou cherche à le paroître:
On se déteste un peu, mais c'est si poliment!
On s'embrasse sans se connoître,
On se détruit l'un l'autre doucement.
Parens, belles, amis, tous n'ont qu'un sentiment,
C'est de se supplanter en secret près du maître.

BLANCHE.

Mais quand le prince enfin m'aura donné sa foi
Par le plus brillant hyménée,
Quelle sera ma destinée?
Vous le savez.

LA FÉE.

Sans doute; écoute-moi:

AIR.

UNE jeune et belle princesse
Ne fait rien qu'avec dignité :
Le respect l'entoure sans cesse
Pour tenir bien loin la gaîté.
L'étiquette doit la conduire ;
Car, sans elle, point de grandeur :
Si la princesse veut sourire,
Il faut l'avis de la dame d'honneur.

BLANCHE.

Mais cependant.....

LA FÉE.

Viens en juger toi-même.
Partons.

BLANCHE.

Quand je serai dans cette gêne extrême,
Si par hasard j'allois me repentir
D'avoir quitté...

LA FÉE.

Qui donc?

BLANCHE.

Ma sœur et mon village...

LA FÉE.

Eh bien?

BLANCHE.

Pourrai-je revenir?

LA FÉE.

Non, la grandeur est un noble esclavage

Dont on ne peut jamais sortir.
Mais partons, il est tems... Qu'as-tu donc?

BLANCHE.

Je regrette
Un amant qui vouloit s'attacher à mon sort;
Mon départ va causer sa mort.

LA FÉE.

Qui? Colin?

BLANCHE.

Oui, c'est lui.

LA FÉE.

N'en sois pas inquiète;
Il est tout consolé.

BLANCHE.

Qui vous l'a dit?

LA FÉE.

Colin.
Quand il a su que ce matin
Tu m'avois demandé de devenir princesse,
Il est venu me supplier soudain
D'éteindre par mon art sa trop vive tendresse.

BLANCHE.

Et vous l'avez.....

LA FÉE.

Guéri.

BLANCHE.

Ce n'étoit pas pressé.

LA FÉE.

Cela l'étoit beaucoup ; car tu conviens toi-même
Qu'il auroit pu mourir de sa douleur extrême.
Heureusement, le péril est passé :
Il va se marier à la jeune Lucette,
Qui depuis si long-tems a pour lui de l'amour.

BLANCHE.

Il va se marier ?

LA FÉE.

Oui, dans ce même jour.
Sitôt que je t'aurai conduite à cette cour,
Je reviendrai pour être de la fête.

BLANCHE.

Je ne l'aurois pas cru. Quoi ! dans si peu d'instans
Colin s'est consolé !

LA FÉE.

Pour l'oublier toi-même,
Il t'a fallu bien moins de tems.
D'ailleurs, c'est un effort suprême
De mon art, qui peut seul détruire tant d'amour :
Sans moi, Colin t'aimoit jusqu'à son dernier jour.
Mais, graces à mes soins, il épouse Lucette.
Te voilà bien tranquille, et sur-tout satisfaite.
Partons, car il est tard.

BLANCHE.

Je ne veux plus partir.
Vous seule avez causé mon infortune affreuse ;
C'est par vos seuls bienfaits que je suis malheureuse :
Laissez-moi, laissez-moi mourir.

LA FÉE.

Je n'ai jamais contrarié personne :
Tu me chasses, je pars ; tu me rappelleras,
Je reviendrai, car je suis bonne :
Avant la fin du jour toi-même en conviendras.

(*Elle sort.*)

SCÈNE III.

BLANCHE, *seule.*

Colin ne m'aime plus... Je sens que je l'adore :
Mon malheur est au comble ; et je l'ai mérité.
Dois-je quitter ces lieux? dois-je chercher encore
A regagner un cœur tant de fois rejeté ?
Faut-il m'exposer à l'outrage...?

(*On entend dans le lointain une musique champêtre.*)

Mais quels accens... Je vois venir
La noce de ma sœur avec tout le village ;
Cachons-nous, à leurs yeux j'aurois trop à rougir.

(*Elle se cache parmi les arbres.*)

SCÈNE IV.

LA FÉE, VERMEILLE, LUBIN, BERGERS ET BERGÈRES.

(*Ils entrent en chantant.*)

LES BERGERS.

Célébrons le doux mariage
Qui va rendre heureux leur destin.
Vermeille épouse Lubin ;
Ah ! qu'ils vont faire bon ménage !
Vermeille épouse Lubin ;
L'amour leur promet un bonheur sans fin.

LA FÉE.

Mes enfans, j'ai rempli vos vœux ;
De l'hymen la chaîne vous lie :
Aimez-vous, aimez votre amie,
Nous serons tous les trois heureux.

LES BERGERS ET LES BERGÈRES.

Célébrons le doux mariage
Qui va rendre heureux leur destin :
Vermeille épouse Lubin ;
Ah ! qu'ils vont faire bon ménage !

VERMEILLE ET LUBIN, *à la fée.*

Nous pensions, dans un si beau jour,
Qu'amour seul se feroit entendre ;
Mais votre amitié vive et tendre
Parle à notre cœur autant que l'amour.

LES BERGERS ET LES BERGÈRES.

Célébrons le doux mariage
Qui va rendre heureux leur destin.

Vermeille épouse Lubin;
Ah! qu'ils vont faire bon ménage!
Vermeille épouse Lubin;
L'amour leur promet un bonheur sans fin.

LA FÉE.

Ma promesse n'est pas remplie,
Mes chers enfans : je viens de vous unir,
Mais je vous dois encore une ferme jolie,
Et la voici.

(*Elle frappe de sa baguette, et l'on voit paroître une colline sur laquelle est une ferme de l'aspect le plus riant.*)

Vous pouvez en jouir.
Tout ce qu'il faut aux besoins de la vie
S'y trouve rassemblé. Le jardin est ici :
Voyez plus loin dans la prairie
Ce troupeau de moutons; il est à vous aussi :
Voilà des champs semés près de votre retraite.
Votre félicité commence dès ce jour :
Ce n'est pas moi qui dois l'achever, c'est l'amour,
Et je n'en suis pas inquiète.
(*Elle veut s'en aller.*)

VERMEILLE.

Vous nous quittez?

LA FÉE, *à voix basse.*

Je vais chercher Colin.
Colin pleure toujours sa volage maîtresse;
Vous prendrez soin de son destin,

N'est-il

N'est-il pas vrai? Son sort vous intéresse;
Il restera chez vous, vous serez son appui,
Et vous aurez soin devant lui
De ne pas parler de tendresse.
(*Elle sort.*)

SCÈNE V.

LUBIN, VERMEILLE, LES BERGERS.

LUBIN.

Mais comment faire? il nous verra.

VERMEILLE.

Ah! nous ferons tout ce qu'elle voudra.
Mais, mon ami, quelle richesse extrême!
Regarde: des brebis, une ferme, des champs!
Et tout le village nous aime!

LUBIN.

Tout cela c'est ta dot.

VERMEILLE.

Ecoutez, mes enfans:
La bonne fée a dit que la ferme est garnie
De tout ce qu'il nous faut pour bien passer la vie;
Pour que tous nos vœux soient remplis,
Venez jouir de ses largesses:
On ne peut aimer les richesses
Que pour les partager avec ses bons amis.

LUBIN.

Elle a toujours raison; suivons tous son avis.
(*Ils montent tous la colline en chantant.*)

CHOEUR.

VERMEILLE ET LUBIN.

Venez, venez avec nous;
L'amitié vous appelle.

LES BERGERS.

Suivons, suivons deux époux
Qui seront notre modèle.

VERMEILLE ET LUBIN.

L'amitié vous appelle;
Venez, venez avec nous.

LES BERGERS.

Le plaisir nous appelle;
Suivons un guide si doux.

VERMEILLE ET LUBIN.

Souvenez-vous que chaque année
Ce même jour nous verra réunis.

LES BERGERS.

Oui, Vermeille; et cette journée
Sera la fête du pays.

VERMEILLE ET LUBIN.

Venez, venez avec nous;
L'amitié vous appelle.

LES BERGERS.

Suivons, suivons deux époux
Qui seront notre modèle.

(Ils entrent dans la ferme. Blanche, cachée dans le bosquet, a vu monter la montagne à toute la noce de sa sœur : elle revient sur le théâtre. La fée paroît dans le fond tenant Colin par la main : ils examinent et écoutent Blanche sans être aperçus d'elle.)

SCÈNE VI.

BLANCHE, LA FÉE, COLIN.

BLANCHE, *qui se croit seule.*

Je ne peux habiter plus long-tems cet asyle ;
Tout y semble aigrir ma douleur :
Leurs plaisirs vrais et leur bonheur tranquille
Sont un reproche pour mon cœur.
Fuyons... Eh quoi ! l'heureux sort de ma sœur
Rend-il ma peine plus affreuse ?
Hélas ! quand on est malheureuse,
Tout parle de notre malheur.
Que devenir ? Quel chemin dois-je suivre ?
Ah ! si la fée....

LA FÉE, *se montrant ; Colin reste derrière.*

Eh bien ! me voilà ; que veux-tu ?

BLANCHE.

Secourez-moi ; j'ai tout perdu :
Colin ne m'aime plus, je n'y pourrai survivre.

LA FÉE.

C'est toi qui l'as quitté.

BLANCHE.

Je le sais trop, hélas !
Et je l'aimois pourtant plus que ma vie.
Prenez pitié de Blanche, elle est assez punie ;

Et souffrez du moins que je m'attache à vos pas :
J'aurai soin de votre vieillesse,
Je n'aimerai que vous ; mon respect, ma tendresse
Seront mes seuls plaisirs jusques à mon trépas.

LA FÉE.

Quand on a du chagrin, comme on a le cœur tendre!
Allons, viens, donne-moi le bras.
(*Elles se mettent en marche.*)

COLIN.

Arrêtez, arrêtez.

BLANCHE.

Ciel ! que viens-je d'entendre ?
(*Elle se jette dans les bras de la fée.*)

LA FÉE.

Eh bien ! Blanche, qui te retient ?
C'est ici le chemin qui mène à ma demeure...
Quoi ! tu m'aidois à marcher tout-à-l'heure,
Et c'est mon bras qui te soutient !

COLIN.

Vous qui méprisâtes mes larmes,
Et vos sermens, et mon amour,
Est-il bien vrai que dans ce jour
Vous vouliez finir mes alarmes ?
Un mot, un seul mot me suffit :
Je veux tout oublier, tout, excepté vos charmes ;
Ce mot, vous l'avez déjà dit,
Répétez-le du moins. . . .

BLANCHE.

Le malheur qui m'accable
Fut mérité par moi ; je saurai le souffrir.
Laissez-moi, laissez-moi vous fuir.

COLIN.

Si c'est vous qui fûtes coupable,
Pourquoi voulez-vous me punir?

LA FÉE.

Écoute-moi, ma chère amie ;
Tu n'as point fait ce vœu que je dois accomplir :
Demande ce qui peut rendre heureuse ta vie ;
Je te donne encore à choisir.

BLANCHE.

Je m'en garderai bien ; j'aime mieux ma souffrance
Que de voir Colin me chérir
Par l'effet de votre puissance.

COLIN, *à genoux.*

Colin n'aima jamais que toi,
Même pendant le tems où mon ame inquiète...

BLANCHE.

Vous n'épousez donc pas Lucette?

COLIN, *surpris.*

Lucette, ô ciel !

LA FÉE.

Colin, pardonne-moi :
J'imaginai cette imposture
Pour la punir de son manque de foi.

BLANCHE, *à Colin.*

Mon cœur m'en punissoit.

LA FÉE.

Te voilà donc bien sûre
Que l'on fait toujours son malheur
En se laissant guider par la coquetterie?
Toi, tu vois qu'en amour l'extrême jalousie,
Même lorsque l'on plaît, peut éloigner un cœur.

FINALE.

LA FÉE.

Mes chers enfans, je vais combler vos vœux,
Je vais finir toutes vos peines;
Je vous unis, soyez heureux.

BLANCHE ET COLIN.

Pour jamais nous sommes heureux.

TOUS TROIS.

De l'hymen les douces chaînes
Feront le bonheur de tous deux.

BLANCHE.

Suis-je toujours, comme autrefois,
De ton cœur la seule maîtresse?

COLIN.

Colin t'a gardé sa tendresse;
Il ne la donne pas deux fois.

BLANCHE ET COLIN.

Soyons époux, soyons heureux:
Ce jour va finir nos peines:
De l'hymen les douces chaînes
Rendent le bonheur à tous deux.

(*Pendant ce tems la fée monte à la ferme; elle frappe à la porte et appelle tout le monde.*)

SCÈNE VII.

BLANCHE, COLIN, VERMEILLE, LUBIN, LA FÉE, TOUS LES BERGERS.

LA FÉE.

Venez, venez recevoir votre sœur.

VERMEILLE.

Oui, c'est ma sœur.
Ah! quel bonheur!

TOUS.

Courons, courons recevoir votre sœur.

(*Ils descendent en courant la colline.*)

VERMEILLE.

Embrasse-moi, ma bonne amie.

BLANCHE.

Suis-je de vous toujours chérie?

VERMEILLE ET LUBIN.

Nous t'aimerons toute la vie.
Chantez, chantez le retour de ma sœur.

TOUS.

Chantons, chantons le retour de sa sœur.

LA FÉE, *à Blanche.*

Que ton cœur jamais n'oublie
Que ce n'est pas la grandeur
Qui rend heureuse la vie.

BLANCHE.

Non, non, j'abjure mon erreur.

TOUS.

Non, non, ce n'est pas la grandeur
Qui rend heureuse la vie :
C'est l'amour qui fait le bonheur.

(*On danse.*)

FIN.

MÉLANGES

DE

LITTÉRATURE.

LOUIS DOUZE

AU LIT DE MORT.

Louis XII, après dix-sept ans de règne, au moment où son hymen avec Marie d'Angleterre lui donnoit un allié puissant, et déconcertoit les mesures de ses ennemis, Louis XII fut atteint de la maladie dont il mourut. Il n'avoit que cinquante-trois ans; mais ses campagnes, et sur-tout le chagrin, l'avoient plus vieilli que son âge. Né avec un cœur tendre que le malheur n'avoit pas endurci, veuf d'Anne de Bretagne qu'il avoit adorée, il s'enflamma trop aisément pour une épouse jeune et belle. Cet amour lui coûta la vie, et à la France sa félicité.

Les prières, les larmes de tout un peuple, ne purent sauver Louis. Il sentit approcher sa dernière heure, et voulut encore qu'elle fût utile. Il fit appeler le jeune François, son gendre et son successeur; et, ne retenant près de lui que le brave la Trimouille, le garde des sceaux Poncher, et Bayard le *chevalier sans reproche*, Louis XII dit ces paroles à l'héritier de son trône :

Mon fils, vous allez régner à ma place : je n'ai qu'un desir et qu'un espoir, c'est que vous régniez mieux que moi. La flatterie, qui poursuit les rois jusques dans le tombeau, pourroit vous déguiser mes fautes ; je veux moi-même vous les révéler : et si l'aveu que j'en vais faire, si les piéges où je suis tombé, les imprudences que j'ai commises, les maux que je me suis attirés, peuvent vous en éviter de semblables, je ne me plaindrai point d'avoir souffert pour vous instruire, et d'avoir acheté de mon infortune le bonheur dont vous ferez jouir les Français.... Les Français ! je sens qu'à ce nom je retrouve un peu de force, et que le plaisir de parler d'un peuple que j'ai tant aimé, va soutenir ma voix défaillante.

A ces mots, le jeune Valois, Poncher, la Trimouille, Bayard, laissent éclater leurs sanglots. Séchez vos pleurs, leur dit le monarque ; les momens sont chers, ne les perdons pas. Je vais mourir, mais mon peuple reste ; c'est de lui, et non pas de moi qu'il faut s'occuper.

J'étois moins jeune que vous ne l'êtes, mon fils, quand Charles VIII me laissa le trône ; j'avois déjà trente-six ans. Cet âge devoit être celui de la prudence : mais j'avois mal employé ma jeunesse ; et qui ne réfléchit pas de bonne heure, vieillit presque toujours sans fruit. Privé de

mon père dès le berceau, mis sous la tutèle d'une mère que j'aimois tendrement, mais que je craignois peu, je ne répondis pas aux soins qu'elle prit de mon éducation. Je n'eus de goût, je ne montrai d'ardeur que pour les exercices du corps; je méprisai les lettres, qui m'ont depuis consolé. Je crus que le premier mérite d'un prince du sang français étoit d'être un bon chevalier, et j'oubliai que le premier devoir d'un homme né pour commander à d'autres hommes, c'est d'être plus instruit que ceux qu'il doit conduire.

Voilà, mon fils, voilà la source des erreurs de ma jeunesse, et peut-être des fautes de ma vie. Mon éloignement pour l'étude rendit mes passions plus fougueuses; je m'y livrai avec transport. Je n'avois point d'amis; j'étois prince: mes flatteurs achevèrent de m'égarer. Je me déclarai hautement contre madame de Beaujeu, la fille et la sœur de mes maîtres, à qui Louis XI avoit donné la régence, et qui la méritoit par ses qualités. En vain le prudent Louis XI m'avoit fait jurer solennellement de ne pas troubler ses dernières dispositions pour la minorité de son fils; je fus parjure à Louis XI; je tentai de soulever Paris; j'excitai Maximilien à rompre la paix; je pris moi-même les armes contre mon roi; et, tandis que

je ne pouvois gouverner mon imprudente jeunesse, j'allumai la guerre civile en prétendant gouverner le France.

J'en fus puni. Pris à la bataille de Saint-Aubin par ce même la Trimouille que vous voyez ici présent, et qui depuis m'a si bien servi, j'expiai par une longue et dure captivité le crime de m'être armé contre mon roi. Je n'obtins ma liberté que pour faire un plus grand sacrifice. J'adorois Anne de Bretagne, j'en étois aimé : il fallut consentir, il fallut contribuer moi-même à son hymen avec Charles VIII. Ainsi (et puissent les princes de la terre avoir sans cesse mon exemple devant les yeux!) pour avoir été rebelle, pour avoir oublié mon devoir, je fus vaincu, captif, et forcé de livrer ma maîtresse à mon rival.

La mort de Charles VIII me laissa le trône; et cette époque..... Est celle de votre gloire, interrompt la Trimouille avec transport. Après n'avoir été qu'un prince ordinaire, vous fûtes le meilleur des rois. Le ciel, qui vous donna les mêmes vertus qu'à Titus, prit plaisir à multiplier vos traits de ressemblance avec ce modèle des souverains. La jeunesse de Titus, nourrie et corrompue à la cour de Néron, ne promettoit pas les doux fruits que porta sa maturité; la vôtre, élevée à la cour de Louis XI,

ne

ne vous annonçoit pas tel que nous vous avons vu. Titus, vaillant, sensible, économe; Titus, les délices du genre humain, ne put cependant éviter les fléaux qui désolèrent l'Italie. Vous, aussi brave que Titus, aussi tendre, aussi avare d'impôts, vous, le père du peuple français, vous n'avez pu détourner les malheurs arrivés sous votre règne. Titus ne perdit qu'un seul jour; mais je doute qu'il en ait vu briller un plus beau que celui où l'on vous présenta la liste des officiers dont il fallait renouveler les provisions. La plupart avoient été vos ennemis, quelques-uns vos persécuteurs : vous marquâtes leur nom d'une croix; et ils tremblèrent tous. Ils crurent voir le sceau de votre vengeance : moi-même, qui avois combattu contre vous, moi qui vous avois pris les armes à la main, et qui avois causé tous vos malheurs, j'attendois en silence mon arrêt : *Ne craignez rien*, nous dîtes-vous en souriant; *cette croix, symbole du pardon que Dieu accorda aux hommes, vous annonce le pardon que vous accorde mon cœur. Et quant à vous, la Trimouille, qui servîtes si bien votre maître contre moi, vous me servirez de même contre ceux qui voudroient troubler l'état : soyons amis; un roi de France ne venge point les querelles d'un duc d'Orléans.*

Ah! sire, ces paroles retentissent encore au fond de mon cœur; toute la France les répéta; elles le seront d'âge en âge; et nos derniers neveux ne les entendront jamais sans attendrissement. Ils se rappelleront encore que le fougueux prince d'Orange, après avoir été votre ami, cessa tout-à-coup de vous aimer, et qu'assiégé dans Novarre avec vous, il osa vous offenser au point de nous faire craindre un duel entre vous deux. Vous n'étiez que prince alors; à peine fûtes-vous roi, que, contre votre principe, vous vengeâtes l'injure du duc d'Orléans: vous la vengeâtes en rendant au prince d'Orange sa souveraineté, dont Louis XI avoit dépouillé son père. Ce fut en vain que votre parlement de Dauphiné voulut faire valoir vos anciens titres sur Orange : c'est le seul jugement peut-être que vous ayez rendu avec partialité; sans examiner vos droits, vous vous condamnâtes.

Non content de pardonner à ceux dont vous aviez à vous plaindre, vous pardonnâtes à ceux même qui auroient pu se plaindre de vous : effort plus pénible et plus beau dans un roi! Madame de Beaujeu et sa famille ont été comblées de vos bienfaits (1) : votre vieille haine

(1) Monsieur et madame de Beaujeu n'avoient qu'une

pour elle devint pour vous une raison de ne lui rien refuser. Ainsi vous sûtes tourner au profit de votre vertu les erreurs de votre jeunesse; et tout ce qui auroit pu tacher l'histoire de votre vie, devint pour vous une occasion de gloire.

Ah! s'écria Louis, ces traits ordinaires de justice ne réparent point à mes yeux l'action qui ternit les premiers instans de mon règne. Je fus clément pour mes ennemis, et cruel pour ma première épouse. Je pleure encore sur le sort de cette fille de Louis XI, de cette malheureuse Jeanne, à qui le ciel donna tant de vertus pour la consoler des attraits que lui refusa la nature. A peine uni avec elle, je l'accablai de mes froideurs. Sa douceur, sa patience, son amour même, n'en furent point affoiblis. Loin de se plaindre, elle cachoit ses affronts,

---

fille unique, Suzanne de Bourbon; et le duché de Bourbon, les comtés de Clermont et de la Marche devoient revenir à la couronne, en cas qu'ils n'eussent point d'enfans mâles; c'étoit une des conditions de leur contrat de mariage. Louis dérogea à cette clause, et conserva à Suzanne cet immense héritage, en la mariant à Charles de Bourbon-Montpensier, son cousin-germain. C'est pour avoir voulu révoquer ce don, que François I.er s'attira tant de malheurs.

elle excusoit toutes mes fautes; et, n'employant que pour moi seul le crédit qu'elle avoit sur le roi son frère, elle parvint à lui faire oublier ma révolte et à ouvrir ma prison. Mon ingratitude ne la rebuta jamais. Au moindre succès je m'éloignois d'elle, au moindre revers elle revenoit à moi. Plus heureuse de me servir que si je l'avois servie, elle me combla toujours de bienfaits, et eût toujours avec moi l'air de la reconnoissance. Hélas! pour prix de tant d'amour, je demandai notre divorce. En rassemblant tous les griefs que j'avois contre mon épouse, je ne pus lui faire d'autre reproche que de manquer de beauté. J'osai, j'osai m'en prévaloir, et soutenir devant mes juges que, forcé par Louis XI de devenir l'époux de sa fille, je ne l'avois été que de nom. Qu'il le jure, répondit la modeste Jeanne; je m'en remets à son serment (1).

---

(1) Les commissaires poussèrent l'indécence jusqu'à demander la visite et le témoignage des sages-femmes, pour certifier si le mariage avoit été consommé. Jeanne rejeta cette proposition avec l'indignation et la hauteur qui lui convenoient. Elle pria les commissaires d'interroger le roi lui-même, et de prononcer la sentence sur ses réponses. Louis XII ne se soumit qu'avec beaucoup de répugnance à cet interrogatoire; mais enfin il s'y soumit, et jura n'avoir jamais connu la reine, quoiqu'il fût certain et prouvé qu'ils n'avoient eu le plus souvent

Amis, je le fis, cet affreux serment; je trahis la vérité. Les nœuds de notre hymen furent brisés, et Jeanne ne se plaignit pas. Retirée loin de la cour, elle alla finir dans les larmes et dans la piété des jours que j'avois remplis d'amertume. J'épousai mon ancienne amante, et Jeanne mourut en me pardonnant. Mais ni mon peuple ni mon cœur ne me pardonnèrent comme elle; dans toute la France il s'éleva de justes murmures, et mon bonheur fut troublé par le remords dévorant.

Sire, dit alors le garde des sceaux, votre

---

qu'une même table et un même lit : le mariage fut déclaré nul. Toutes les réponses de Jeanne à ses juges, avant qu'elle s'en remît au serment du roi, sont nobles et touchantes : les voici mot à mot : « Messeigneurs, je » suis femme, ne me connois en procès, et sur toutes » autres affaires me déplaît l'affaire de présent : je vous » prie me supporter, si je dis ou réponds chose qui ne » soit convenable. Je sais que je ne suis si belle ni si » bien faite que la plupart des femmes; mais je n'eusse » pourtant jamais pensé que de cette manière eût pu » venir aucun procès entre monseigneur le roi et moi; » je ne le soutiens qu'à grand regret, pour la décharge » de ma conscience; sans cela ne le ferois pour tous » les biens et honneurs du monde; et je supplie mon» seigneur le roi, dont je desire faire le plaisir, ma con» science gardée, de n'être mécontent de moi. » (Procès manuscrit du divorce.)

sensibilité vous exagère vos torts. Jeanne fut vertueuse sans doute, et nous devons tous des larmes à ses malheurs : mais Jeanne elle-même n'avoit pas l'espoir de vous donner un héritier ; et il étoit important, pour le repos du royaume, que Louis XII devînt père. Un intérêt plus grand encore sembloit prescrire ce divorce. La veuve de Charles VIII, Anne de Bretagne, rentroit, à la mort de son époux, en possession de ce beau duché. Un second hymen avec tout autre prince que vous donnoit la Bretagne à vos ennemis, et rendoit à jamais impossible sa réunion à la couronne. Tous les bons citoyens se souvenoient que la France avoit été sur le point de périr, parce qu'Eléonore de Guienne, après avoir été notre reine, alla donner ses provinces à un souverain d'Angleterre, et lui fournit ainsi le prétexte et les moyens d'ébranler le trône de nos rois. Sire, cet exemple devoit faire trembler. Le bien de l'état, raison sans réplique, exigeoit que Louis XII s'unît à la veuve de Charles VIII. Le parjure qui brisa vos premiers nœuds fut un crime sans doute : mais ce crime ne fut que pour vous seul; il devint un bienfait pour vos sujets, à qui vous épargnâtes des guerres civiles ; et, lorsque votre cœur vous le reproche, la patrie vous en absout.

Le peuple murmura, dites-vous : dites aussi comment vous punîtes ces murmures. Vous diminuâtes les impôts (1); vous refusâtes les subsides que les états, assemblés à Tours, avoient eux-mêmes réglés pour le sacre de nos rois; et, non content de ces bienfaits, vous prîtes l'engagement, que vous avez tenu depuis, de réduire vos revenus à la somme volontairement offerte par ces mêmes états à Charles VIII. Vous fîtes plus; et la France vous est redevable du plus beau, du plus utile des réglemens. Avant vous, les gens de guerre, aussi redoutables aux citoyens qu'aux ennemis, pilloient, désoloient les campagnes, se payoient par leurs propres mains, et comptoient au rang de leurs priviléges la rapine et le brigandage : vous, le plus vaillant de nos rois, vous dont l'enfance et la jeunesse furent nourries dans les camps, à peine fûtes-vous sur le trône, que vous ne songeâtes qu'à protéger les laboureurs contre les soldats. Vous ne vous bornâtes point à de simples ordres, qui n'ont d'effet qu'un moment, et sont bientôt oubliés et des sujets et du maître; vous rendîtes stable à jamais le bien que vous faisiez à la France. Vos premiers édits assignèrent des

(1) Édit de 1499.

fonds permanens destinés à payer vos troupes. Certaines désormais de recevoir leur salaire à l'instant où il étoit dû, elles n'eurent plus de prétexte pour rançonner vos sujets. Votre cœur trouvoit encore ces réglemens insuffisans; et je me plais à rappeler devant votre successeur toutes les précautions que vous suggéra votre tendresse pour vos peuples. Vous enjoignîtes à vos gens d'armes de prendre toujours leurs quartiers dans des villes murées; vous leur défendîtes d'approcher des villages, de s'écarter jamais dans les campagnes, et vous rendîtes leurs chefs responsables des désordres qui seroient commis. Par ces moyens si simples, si faciles, le laboureur, jadis dépouillé par ceux qu'il payoit pour le défendre, recueillit en paix ses moissons. Il bénit le nom d'un roi qui veilloit sur sa chaumière. Il vous donna de bon cœur le tribut qu'autrefois il falloit lui arracher; et les larmes amères que faisoient couler les impôts, furent changées en des larmes de reconnoissance et de joie. Vos guerriers eux-mêmes y gagnèrent. Forcés de remplir tous les devoirs de défenseurs de la patrie, ils oublièrent à la fin cette indigne rapine qui déshonoroit leur bravoure : grace à vous, ils atteignirent à toute la hauteur de leur noble emploi; et la valeur, qui jusques-là avoit été leur seule vertu, devint

la compagne d'une vertu plus belle, l'humanité.

Ici Louis XII voulut interrompre le garde des sceaux, et l'empêcher de poursuivre; mais Poncher continuant d'une voix ferme : Sire, lui dit-il, je ne vous ai jamais flatté pendant votre vie; souffrez aujourd'hui mes louanges pour apprendre à ce jeune prince à mériter d'être loué. Souffrez que je lui prouve par votre exemple que la source de toutes les vertus dans un roi, n'est autre chose que l'amour de son peuple. C'est cet amour qui fit naître en vous une qualité peu brillante, mais peut-être la plus nécessaire au bonheur public; je veux parler de cette sage économie qui, au milieu des guerres les plus désastreuses, vous sauva toujours du malheur d'augmenter les impôts. Vainement vos ennemis, et quelques-uns de vos courtisans, cherchèrent à jeter du ridicule sur une vertu qui faisoit la félicité de vos peuples; vainement ils poussèrent l'insolence jusqu'à jouer sur le théâtre ce qu'ils appeloient votre avarice : vous, plus occupé de rendre heureux ceux qui vous railloient, que de punir leurs railleries, vous répondîtes avec douceur : *Laissons-les se divertir; ils peuvent nous apprendre des vérités utiles. D'ailleurs j'aime beaucoup mieux faire rire mes courtisans de mon avarice, que de*

faire pleurer mon peuple de ma prodigalité.

Cette même économie qui fermoit toujours vos trésors aux demandes de la cupidité, les ouvroit avec joie pour tous les établissemens utiles. Vous ne ménageâtes rien pour procurer à vos sujets une justice plus facile et plus prompte, et vous attaquâtes le mal dans sa source, en réduisant le nombre de ces sangsues publiques dont la vue seule vous causoit un mouvement de colère. Le grand conseil obtint par vous une forme meilleure et plus stable. En confirmant aux tribunaux le droit d'élire leurs membres, vous prîtes toutes les mesures que la sagesse humaine peut inventer, pour que le choix des électeurs tombât toujours sur le plus digne. Non-seulement vous exigeâtes des vertus dans ceux qui devoient punir les vices, mais vous ordonnâtes que tous vos baillis, tous vos sénéchaux, fussent gradués; et, pour vous assurer davantage de leurs qualités et de leurs lumières, vous voulûtes que vos magistrats répondissent les uns des autres. Souvenez-vous de cette ordonnance qui n'a pu être conçue que par un roi dévoré de l'amour de l'ordre, de cet édit qui enjoint à vos présidens *de s'assembler tous les quinze jours, ou au plus tard tous les mois, pour informer sur la conduite de ceux des conseillers qui*

ne rempliroient pas leurs fonctions avec le zèle, avec l'honneur, avec la gravité qu'elles exigent. Vous vous faisiez rendre compte de ces assemblées; et, jugeant vous-même ceux commis par vous pour juger les autres, vous connoissiez dans quelles mains vous aviez remis votre balance et votre glaive, et sur qui vous vous reposiez de la plus noble fonction des rois. Ainsi, corrigeant les abus qui dégradoient la magistrature, vous lui rendîtes en un moment sa véritable dignité; vous fîtes le premier comprendre à votre fière noblesse, que tout l'honneur n'étoit pas dans l'art de tuer les hommes, et qu'elle pouvoit, sans déroger, défendre la veuve et l'orphelin.

Avant vous, deux grandes provinces, la Normandie et la Provence, n'avoient de juges que pendant quelques semaines; et ces tribunaux momentanés manquoient souvent de lumières, et presque toujours de tems. Vous leur donnâtes des parlemens fixes: avant de les ériger, vous prîtes soin de consulter les états des deux provinces; car, même pour rendre plus heureux vos peuples, vous avez toujours respecté leurs priviléges: crainte salutaire, qui retarde quelquefois le bien, mais qui rend le mal impossible. Enfin vous avez couronné tant d'utiles établissemens par cet édit mémorable

où vous ordonnez *de suivre toujours la loi, malgré les ordres contraires à la loi que l'importunité pourroit arracher au monarque* (1) : maxime admirable, et si digne du bon roi qui, en réprimant les gens de guerre, en éclairant les magistrats, assura pour jamais à des millions d'hommes les deux premiers biens de la vie, la justice et le repos !

Plût à Dieu, s'écria le roi, que j'eusse chéri davantage ce repos, sans lequel il n'est point de bonheur! Plût à Dieu que, renonçant à des provinces qui m'appartenoient sans doute, mais qui étoient trop loin de moi, je me fusse contenté du vaste royaume que le ciel m'avoit donné! La France devoit me suffire. Tant qu'elle renfermoit un seul malheureux, il étoit plus pressant de le soulager que d'aller conquérir d'autres pays. L'exemple de Charles VIII auroit dû m'instruire. Ses succès en Italie, sa marche triomphante jusqu'à Naples, sa victoire de Fornoue, ne lui produisirent d'autre fruit que la perte de son armée, l'épuisement de ses finances, et le renom d'un brave imprudent. J'avois condamné son erreur; et moi, plus âgé que lui, moi qui sentois que la vraie gloire consiste à rendre ses peuples heureux, j'abandon-

(1) Édit de 1499.

nai cette gloire si belle pour aller chercher les combats. Je préférai la conquête incertaine du Milanez et du royaume de Naples à la conquête sûre et facile des cœurs de tous mes sujets. Je ne voulus pas, pour cette entreprise, établir de nouveaux impôts; mais j'introduisis la vénalité dans les charges de finance, et je rendis possible, par cet abus, une vénalité plus importante. Ah! mon fils, ne m'imite pas! Respecte du moins la magistrature : ne souffre pas qu'on l'avilisse en la mettant à prix d'argent; et souviens-toi que, pour interpréter les lois, un sens droit et un cœur sensible sont plus nécessaires que des richesses.

Cette vénalité des charges répugnoit à mon cœur et à ma raison; mais j'eus la foiblesse de céder au besoin des ressources, au desir violent de conquérir mon héritage, à l'ascendant qu'avoit sur moi ce digne ami, ce sage ministre qui m'aimoit avant que je fusse roi, et qui aima mon peuple pour me plaire. D'Amboise, toi que j'ai tant pleuré, toi dont la France chérira toujours la mémoire, tu m'as fait commettre des fautes; tu signas le traité de Blois qui assuroit à l'empereur la plus belle moitié du royaume; tu te laissas tromper souvent, et tu fus un moment enivré de l'espoir de porter la tiare : mais c'étoit ton amour pour moi qui

seul causoit tes erreurs. Tu desiras d'être pape, parce que le pape pouvoit m'être utile; et, si tu oublias quelquefois la prudence, jamais tu n'oublias ni l'honneur ni l'amitié. Va, contente-toi de ce partage; laisse à d'autres ministres, dont la mémoire est détestée, le triste avantage d'avoir trompé tant de princes et d'avoir subjugué le leur : tu ne trompas personne, tu chéris ton roi, et rendis mes sujets heureux. Qu'importe que l'on t'admire moins, si l'on t'a béni davantage?

D'Amboise fut ébloui comme moi de la conquête du Milanez : nous ne rougîmes pas tous deux, car nos cœurs régnoient ensemble, nous ne rougîmes pas d'allier mon nom à celui de César Borgia, de cet exécrable fils du plus exécrable des hommes. Regarde, Valois, regarde jusqu'où peut aller l'aveuglement des conquêtes! Moi, plus chevalier que roi, moi qui aurois préféré de mourir plutôt que de manquer à l'honneur, je reçus dans ma cour, je comblai de mes bienfaits le fils d'Alexandre VI; mes Français, mes braves Français, marchèrent sous ses drapeaux; et Louis XII fut l'allié de ce pape qui souilla la chaire de Saint-Pierre par des crimes inconnus jusqu'à lui, dont les moindres forfaits furent des assassinats, dont l'empoisonnement fit les délices, qui laissa loin derrière

lui les monstres de l'ancienne Rome, et qui prouva sans doute mieux que les saints mêmes la divinité de notre religion, puisque les hommes sont restés chrétiens sous un tel chef de l'église.

Le juste ciel me punit de cette coupable alliance : vainement je m'emparai du Milanez ; vainement le traître Ludovic, réduit à fuir devant moi, me fut livré par ces mêmes Suisses qui depuis.... ils étoient fidèles alors : je sentis que ma conquête alloit m'échapper ; et j'achevai ma ruine en voulant la prévenir, en partageant le royaume de Naples avec ce roi d'Aragon, ce Ferdinand nommé *le Catholique* par ses flatteurs, et *le Perfide* par ses alliés ; ce roi dont la politique comptoit pour rien les sermens, dont l'unique règle fut son intérêt, et qui se vanta bassement de m'avoir trompé dix fois, quand ma crédule amitié ne lui reprochoit que deux parjures (1). Tel fut l'ami que j'allai choisir pour lui donner la moitié de ce beau

(1) Quand l'ambassadeur de Ferdinand lui rapporta que Louis XII se plaignoit d'avoir été trompé deux fois par lui, Ferdinand répondit : « Il en a bien menti, » l'ivrogne ; je l'ai trompé plus de dix. » C'est sans doute pour punir Ferdinand de ses perfidies que l'histoire a conservé ce mot grossier.

royaume de Naples, toujours conquis, toujours perdu par les Français. Les trahisons, les perfidies de Ferdinand, soutenues par les talens de Gonzalve le grand capitaine, m'eurent bientôt enlevé la moitié que je m'étois réservée; et, tandis que César Borgia employoit mes troupes à déposséder les voisins de Rome, à réduire par mes armes ceux qui étoient à l'abri de ses poisons, le pontife son père vendoit mes intérêts à l'Espagne, soulevoit contre moi les Suisses, excitoit à m'attaquer et Venise et l'empereur. Ainsi, également trompé par mes ennemis et par mes alliés, seul, en butte aux perfidies de Ferdinand, du pape, de son fils, de tous les princes d'Italie, que j'avois ou secourus ou soumis, je vis détruire mes armées, et perdis toutes mes conquêtes : juste châtiment de mon alliance avec des monstres; car je n'ai jamais douté, mon fils, que le ciel n'ait voulu m'en punir : le ciel étoit irrité sans doute, puisque nous fûmes défaits, et que Bayard combattoit pour nous.

Oui, sire, s'écria le bon chevalier, nous fûmes battus à Seminare, à Cérignole, au Garillan : d'Aubigny, Nemours, la Palisse, Louis d'Ars et moi, nous n'avons pu résister à Gonzalve; et l'art funeste des mines, inventé par Pierre de Navarre, nous enleva les châteaux de

Naples:

Naples : mais nous fûmes toujours vainqueurs quand vous nous avez commandés. Rappelez-vous, sire, votre descente en Italie (1), quand vous vîntes venger nos affronts; les Génois forcés dans leurs montagnes escarpées, les rebelles dissipés en un moment, Gênes prise, et notre vaillant roi faisant son entrée triomphale à la tête de son armée. Je vous vois encore, sire, affecter dans vos regards une sévérité qui n'étoit pas dans votre cœur. Ce peuple tant de fois coupable, ce peuple qui s'étoit porté contre les Français à des horreurs qui font frémir la nature (2), attendoit son arrêt en tremblant; il n'osoit espérer de grace, il savoit qu'il n'en méritoit point : mais c'étoit Louis qui venoit de le vaincre, Louis alloit pardonner. Gênes fut

(1) Année 1507.

(2) Les Génois révoltés allèrent investir une petite forteresse appelée *le Castellaccio*, où Renaud de Noailles commandoit avec vingt soldats seulement. Il obtint la liberté d'en sortir avec les honneurs de la guerre : mais les Génois, violant la capitulation, fendirent le ventre aux uns, leur arrachèrent le cœur et les entrailles, se lavèrent les mains dans leur sang, taillèrent en morceaux les autres, et firent mourir les femmes *qui là étoient de tant cruelle et étrange mort, que l'horreur du fait défend d'en dire la manière*. Ce sont les termes de la chronique; et voilà le peuple à qui Louis XII pardonna.

sauvée; et ce peuple rebelle et féroce éprouva dans le même jour le courage et la clémence de mon roi.

Des ennemis plus redoutables, les Vénitiens, furent bientôt défaits à leur tour. Agnadel, nom célèbre à jamais par les exploits de mon maître! Agnadel, c'est dans tes plaines que Louis fut à la fois et général et chevalier! C'est là que ses conseils éclairèrent la Trimouille, et que sa valeur effaça tout ce que nous étions de braves dans son armée. En vain, sire, vos ennemis, plus nombreux que nous, maîtres des hauteurs, et retranchés derrière un ravin, avoient pour eux l'avantage du poste, et se voyoient commandés par Petiliane et l'Alviane, les deux plus grands généraux d'Italie : nous, nous avions notre roi, et ce roi étoit un héros. Malgré le feu redoublé de l'artillerie, qui emportoit des rangs entiers de vos Suisses, vous courûtes à ce ravin, vous le franchîtes à la tête de vos Gascons; et vous élançant, l'épée à la main, à travers le carnage et le feu, vous précipitant par-tout où le péril étoit le plus grand, attaquant tout ce qui résistoit, employant à la fois pour vaincre et votre tête et votre bras, vous fîtes fuir les ennemis et fîtes pâlir vos sujets. Oui, sire, rappelez-vous que, tremblant pour vos jours et pouvant à peine vous suivre

au milieu des lances vénitiennes, nous vous suppliâmes de moins exposer votre personne sacrée: *Ce n'est rien*, nous dîtes-vous; *ceux qui ont peur n'ont qu'à se mettre à couvert derrière moi*. O mon maître! ô mon héros! j'aimois la gloire sans doute; mais combien je l'aimai davantage quand je vous en vis couvert! O valeur, que tu es belle, sur-tout dans un roi! Car qu'un soldat comme Bayard, qui n'a de bien que son épée, cherche le trépas ou l'estime, il remplit son devoir et son sort: mais que vous, roi de la France, amant d'une épouse qui vous adore, père d'une fille chérie, maître de passer vos jours dans les tendres soins, dans les douces jouissances d'un époux, d'un père, d'un monarque heureux; que vous, à la fleur de l'âge, vous quittiez vos états, votre palais, tout ce qui vous est cher, pour aller coucher sur la terre, pour aller donner à vos guerriers l'exemple de la tempérance, et pour les devancer tous quand il faut affronter la mort, voilà, voilà le comble de l'héroïsme; et c'est avec respect et justice que Bayard vous cède la palme de la valeur.

En disant ces mots, Bayard met un genou à terre, et baise la main du roi. Bon chevalier, lui dit le monarque, grace au ciel, je fus toujours insensible aux flatteries de mes cour-

tisans; mais quand Bayard loue mon courage, je ne puis me défendre d'un mouvement d'orgueil. Oui, mon brave ami, mon compagnon d'armes, mon cœur éprouve une douce joie, quand tu dis qu'il ressemble au tien. Mais cesse d'exagérer le mérite de cette valeur héréditaire aux princes français; elle leur fut souvent funeste. Le brave Jean perdit la France, l'intrépide saint Louis pensa la perdre; tous deux acquirent de la gloire dans les combats, mais leurs exploits leur valurent des fers. Combien en coûta-t-il pour les briser! Puisse mon successeur, aussi vaillant que ces deux héros, se souvenir de tout le sang qu'ils ont fait verser, et des provinces qu'il fallut donner pour leur rançon! Triste condition des rois, dont les moindres défauts font le malheur de tout un peuple, et dont les vertus mêmes sont quelquefois funestes! J'ai arrosé de mes pleurs les lauriers cueillis à Agnadel: je détruisois moi-même le seul peuple d'Italie qui devoit être mon allié. Quelques légères injures des Vénitiens me firent oublier que mon intérêt et le leur nous prescrivoient de rester unis. Le desir de rabaisser l'orgueil de ces fiers républicains m'empêcha de sentir qu'ils étoient la seule digue que je pouvois opposer à Maximilien, de tout tems mon en-

nemi; au perfide Ferdinand, l'usurpateur de mes états de Naples; et à ce fameux pape Jules, ce guerrier, père des fidèles, qui fit un casque de la tiare, et passa au fil de l'épée les chrétiens qu'il devoit bénir. Combien la colère aveugle les rois! je choisis mes plus cruels ennemis pour me liguer avec eux dans Cambrai, pour accabler de concert le seul peuple qui pouvoit me défendre. Mes plus grands, mes plus heureux exploits furent contre ce peuple: je défis les Vénitiens; et, bientôt trompé par le pape, trahi par Ferdinand, attaqué par les Suisses que mes alliés firent soulever, tout le fruit de cette fameuse ligue de Cambrai fut d'avoir à combattre tous ceux pour qui j'avois combattu. Et toi, dont le souvenir m'arrache encore des larmes, toi, l'honneur de ma maison, le héros, l'espoir des Français, jeune grand homme, qui n'eus besoin que de peu d'années pour acquérir autant de gloire que les plus vieux et les plus illustres généraux, ô Gaston de Foix, que n'ai-je pu payer de tous mes états d'Italie tes jours moissonnés à Ravenne! que n'ai-je pu du moins combattre à tes côtés, et te défendre, ou mourir! Bologne, Bresse, Ravenne, théâtres de tes triomphes, ne se nommeront jamais sans attendrir tous les cœurs français,

et sans arracher de tous les autres des éloges et des respects.

Malgré les victoires de Gaston, malgré tes exploits, Bayard, nous perdîmes sans retour et Naples et le Milanez; je vis enlever la Navarre à un prince de mon sang; les Suisses vinrent assiéger Dijon; et, sans ta valeur, la Trimouille, sans ta sagesse et tes talens, les ennemis pénétroient jusques au cœur de la France: tandis que tu défendois la Bourgogne, l'Espagnol attaquoit mes frontières, et l'Anglais me prenoit mes villes et Bayard. Tout étoit perdu, tout l'étoit par ma faute, pour avoir rompu avec les Vénitiens, pour m'être joint à mes ennemis, pour avoir ménagé le pape, et cédé aux foibles terreurs d'Anne de Bretagne mon épouse, dont la piété mal éclairée voyoit toujours le successeur de Saint Pierre dans un pape allié des Turcs, et me forçoit à des égards envers un pontife qui détruisoit mes armées, qui mettoit mon royaume en interdit. Je ne sentois que trop l'empire de mon épouse, et je sentois qu'elle en abusoit; mais je l'aimois, j'en étois aimé: mon cœur fut toujours la cause de toutes les fautes de mon esprit.

J'étois sur le point de tout réparer; mon hymen avec la sœur de Henri VIII, mon al-

liance avec l'Angleterre, alloient me venger à la fois de Ferdinand, de Maximilien et du pape : la mort arrête mes projets. C'est à vous, mon fils, à les suivre, ou plutôt à en concevoir de meilleurs. Croyez un roi qui vous aime, qui chérit sur-tout votre peuple, et qui va, dans un instant, répondre à Dieu de tous les malheurs qu'il a causés. C'est au lit de la mort que l'on voit mieux le néant des conquêtes; croyez donc ce que vous dit un roi mourant.

Je vous laisse le plus beau royaume de l'Europe; votre peuple, brave, fidèle, industrieux, est doué, par-dessus tous les peuples, d'un amour pour ses rois qui lui rend tout facile. Je n'ai jamais oublié, et tous mes successeurs doivent s'en souvenir, qu'après mes premiers revers en Italie je demandai des secours à mon peuple; il m'offrit plus d'argent que je n'en voulois. Ma victoire sur Gênes rendit cet argent inutile; je priai mon peuple de me le garder (1) : et voilà comment il faut traiter

---

(1) En 1507, Louis XII, ayant calculé que ses revenus et ses épargnes ne lui suffiroient pas pour l'expédition d'Italie, demanda à ses principales villes des secours extraordinaires, et ne se pressa pas de les lever. Il fut vainqueur des Génois plutôt qu'il ne l'avoit espéré, et il écrivit

avec lui. Chez toutes les nations du monde, ce sont les biens qui payent les impôts; en France, ce sont les cœurs. Aimez donc ce peuple sensible, qui souffrira tout sans murmure, s'il est sûr d'être chéri. J'en suis un exemple, mon fils : je leur ai fait passer six fois les Alpes ; ils se sont vus, sous mon règne, battus en Italie, attaqués en Gascogne, en Languedoc, en Picardie, en Bourgogne, en Franche-Comté; mes fautes de politique ont fait verser des flots de leur sang, et ont épuisé leurs trésors : ils m'ont tout pardonné, parce qu'ils savoient bien que je pleurois le premier de leurs maux. O nation aimable et fidèle, dont le premier besoin est d'aimer tes rois ! Eh, quelle seroit leur erreur d'aller chercher ailleurs d'autres sujets ! où en trouveroient-ils qui te valussent.

Mon fils, contentez-vous donc de la France, votre partage est assez beau ; mettez votre gloire à la rendre heureuse, et non pas à l'agrandir : ou, si une noble émulation vous anime, tournez-la du côté des arts. Eux seuls

---

à ses peuples, en leur annonçant ses succès, « qu'ils » n'avoient qu'à garder leur argent, qu'il profiteroit » mieux dans leurs mains que dans ses coffres. » (Histoire de Louis XII.)

vous manquent, et voici le siècle où ils semblent s'élever à leur plus haute perfection.

Les navigateurs du Portugal ont déjà découvert un passage aux Indes ; ceux de l'Espagne sont à la recherche d'un monde nouveau. L'Italie, de tout tems féconde en grands hommes, rassemble dans son sein des chefs-d'œuvre de tous les genres. La cour de Léon X, du successeur de Jules mon ennemi, devient l'asyle des beaux arts : la peinture, la sculpture, la noble et simple architecture des anciens, la poésie et les belles-lettres qui consolent dans l'infortune, qui rendent doux et modéré dans la prospérité, tout fleurit en Italie. Voilà ce qu'il faut aller conquérir, et non pas le Milanez. Oublie de foibles états, plus à charge qu'utiles à un monarque éloigné. Abandonne des sujets perfides, qui détestent le joug français, et qui ont oublié l'art de vaincre pour perfectionner l'art de trahir. Tes terres valent mieux que les leurs, tes sujets sont plus braves et plus fidèles. Il ne manque aux Français que des lumières pour être le premier des peuples. C'est le seul avantage que l'Italie ait sur nous. J'ai vu dans nos guerres du Milanez, quand nous étions vainqueurs de nos ennemis, observateurs religieux des traités, protecteurs des foibles, l'effroi des méchans ; j'ai vu la

cour d'Alexandre VI, où chaque jour étoit marqué par des empoisonnemens, traiter les Français de barbares; et cet orgueil n'étoit fondé que sur les beaux arts qu'elle avoit de plus que nous. Va donc les enlever à l'Italie, transporte-les dans notre France : ton peuple, spirituel autant que sensible, surpassera bientôt ses maîtres. Paris deviendra, je l'espère, l'asyle de tous les arts, le temple de tous les talens, le centre de la politesse, et l'école du monde entier. O heureux tems, dont je jouis en espérance, où, laissant à la foible Italie les états que j'ai tant souhaités, nous aurons conquis ce qui fait sa gloire, et où le siècle d'un roi de mon sang effacera le siècle des Médicis!

Voilà mes vœux, mon cher fils : c'est à toi de les remplir, ou du moins, de tout préparer pour leur entier accomplissement. Mais que l'amour même des arts, si préférable à l'amour des conquêtes, ne te fasse pas oublier ton peuple. Demeure dans l'ignorance, plutôt que d'acheter la lumière en accablant la France d'impôts. Le bonheur du peuple, mon fils, voilà le premier devoir, la plus pressante occupation du roi. Penses-y toujours, Valois, et penses-y d'autant plus que tes courtisans ne t'en parleront jamais.

Louis, en disant ces paroles, tend la main

au jeune François. Celui-ci se jette dans ses bras, en fondant en larmes, en pressant le roi mourant contre son cœur, et demandant à Dieu, avec des sanglots, de prolonger les jours de celui qu'il veut prendre pour modèle. La Trimouille, Poncher, Bayard, tombent à genoux autour du lit, élèvent leurs bras vers le ciel, et joignent leurs prières et leurs larmes à celles du jeune Valois, quand tout-à-coup on entend retentir le palais de cris plaintifs, de gémissemens, de mille voix confondues avec des sanglots. Louis, étonné, prête une oreille attentive; et ce triste bruit vient toujours croissant, jusqu'à ce qu'enfin les portes de son appartement s'ouvrent avec fracas, et un flot de peuple se précipite et tombe à genoux devant lui.

Pardonnez, s'écrient-ils, ô le meilleur des rois! pardonnez si nous avons forcé vos gardes, si nous avons brisé vos portes! Nous n'espérons plus que le ciel vous rende à nos vœux, à nos larmes, et nous voulons vous voir encore, nous voulons contempler notre père, et ne pas perdre un seul des instans que nous allons tant regretter. Ah! laissez-nous, laissez-nous jouir du reste de notre bonheur; laissez-nous regarder et entendre encore le bon roi qui nous aima si bien.

En disant ces mots, tous se pressent autour du lit, tous se prosternent et poussent de longs gémissemens. Quelques-uns relèvent leur tête et essuient les larmes qui remplissent leurs yeux, pour mieux considérer Louis, pour mieux saisir sur son visage la moindre lueur d'espérance. Mais la pâleur de Louis ne leur laisse plus d'espoir; leurs larmes coulent avec plus d'abondance, et leur tête retombe sur leur poitrine. D'autres baisent les meubles qui lui ont servi, les vêtemens qu'il a portés, les voiles qui couvrent son lit. Tous rappellent ses bienfaits : Il m'a rendu mes biens, disoit l'un ; Il a garanti mes champs du pillage, disoit l'autre ; Il m'a sauvé la vie à Agnadel, s'écrioit en sanglotant un vieux soldat; Je suis Génois, interrompoit un archer couvert de blessures, j'étois parmi les révoltés, il me donna ma grace, et nourrit mes enfans. Et moi, disoit un vieillard, je fus plus coupable que vous (1); je suis Standonck, nom trop cé-

(1) Ce Standonck, qui fut recteur de l'université, mourut en 1504; ainsi il ne pouvoit être à la mort de Louis XII, arrivée en 1514 : mais on s'est cru permis de faire cet anachronisme pour pouvoir placer dans l'éloge de Louis XII un des plus beaux traits de clémence de ce bon roi. L'anecdote du peuple forçant les portes de

lèbre par mes fureurs contre Louis. Je fis révolter l'université, j'outrageai Louis dans mes discours, j'écrivis des libelles contre lui; le parlement me bannit à perpétuité, et Louis fit abolir l'arrêt. Il me punit de mes injures en écrivant lui-même mon éloge; il se vengea de mes insultes en me rétablissant dans mes honneurs. Alors tous crioient à la fois: Dieu tout-puissant, prenez nos jours, et conservez à nos enfans notre bon roi!

Ce spectacle, ces larmes, ces cris, achèvent d'épuiser les forces du mourant Louis. Il se soulève avec peine; il veut parler, il ne peut que pleurer. Il regarde ce peuple en souriant à travers ses larmes; son ame, prête à s'échapper, s'arrête pour jouir encore de l'amour de ses sujets. Mais il sent que le moment approche; et, faisant un dernier effort, il saisit la main de François I.er, et lui dit d'une voix

---

son palais, et environnant son lit en pleurant, n'est pas dans l'histoire; mais on n'a qu'à relire quelle fut la désolation de la France lorsque Louis XII fut malade en 1505, on verra qu'on n'a rien exagéré, qu'on a transporté seulement cette époque à celle de la mort du roi, en y ajoutant une situation dramatique : on a pensé qu'aucune invention n'étoit mensonge, quand il falloit exprimer l'amour du plus sensible des peuples pour le plus aimé des rois.

éteinte : Regardez, mon fils, regardez, et jugez s'il est doux d'être roi d'un tel peuple ! Hélas! je ne demande à Dieu, je ne demande à vous qu'une grace ; c'est que vous leur fassiez oublier Louis XII, en les rendant plus heureux qu'ils ne l'ont été sous mon règne. Le moyen en sera facile, mon fils ; aimez-les comme vous voyez qu'ils savent aimer. Tout l'art de régner sur des Français consiste dans un seul mot, aimez-les. En disant ces paroles il expire, et tout le peuple jette un cri lamentable. A ce cri succède un silence morne. Chacun se relève, regarde long-tems le visage pâle du bon roi; et, sortant du palais, les yeux noyés de larmes, ils vont crier dans les rues et dans les places publiques : *Le bon roi Louis XII, le père du peuple, est mort.*

FIN.

DISCOURS

DE M. DE FLORIAN

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

Lorsqu'il y fut reçu à la place de M. le cardinal de Luynes, le mercredi 14 *mai* 1788.

MESSIEURS,

Si l'honneur d'être admis parmi vous pénètre de reconnoissance l'écrivain qui peut vous offrir les plus beaux titres de gloire, quels sentimens ne doit pas éprouver celui qui, jeune encore, se trouve assis au milieu de ses maîtres ! Les illusions de l'amour-propre seroient peut-être pardonnables dans ce jour, mais elles ne m'éblouissent point ; ma sensi-

bilité m'en garantit. Je perdrois trop de mon bonheur en imaginant le devoir à moi-même; et mon cœur jouit mieux d'un bienfait, que ma vanité ne pourroit jouir d'un triomphe.

Non, messieurs, mes foibles essais n'auroient pas suffi pour me concilier vos suffrages, mais ils étoient soutenus par l'intérêt dont m'honore le prince (1) que vous révérez tous; celui que soixante ans d'une vie pure et sans tache ont rendu l'objet de la vénération publique; dont le nom, tant de fois béni par le pauvre, n'a jamais été prononcé que pour rappeler une bonne action; qui, né dans le sein des grandeurs, comblé de tous les dons de la fortune, ignore s'il est d'autres jouissances que celle d'être bienfaisant; celui dont l'aimable modestie souffre en ce moment de m'entendre révéler ses secrets, et qui aura peine à me pardonner la douce émotion que je vous cause : il a daigné solliciter pour moi : son rang n'auroit pas captivé vos ames fières et libres, mais ses vertus avoient tout pouvoir sur vos cœurs vertueux et sensibles.

Au desir de lui complaire en m'adoptant, s'est joint sans doute le motif de donner aux

(1) S. A. S. M.gr le duc de Penthièvre, présent à cette séance.

jeunes

jeunes littérateurs plus d'émulation et de courage. Vous avez voulu que je pusse leur dire : Travaillez, le prix vous attend : consacrez à l'étude ce tems précieux de la jeunesse, perdu trop souvent dans de vaines erreurs ; vous y trouverez des jouissances pures ; vous éviterez des repentirs amers. En méditant sur la vertu, en cherchant toujours à la peindre, votre cœur, épris pour elle, s'enflammera du desir de pratiquer vos propres leçons. Votre talent prendra bientôt une nouvelle énergie (car le talent s'élève avec l'ame) ; vous deviendrez à la fois meilleurs, plus instruits, plus heureux. L'estime publique récompensera vos mœurs ; et vos juges, qui compteront vos efforts et non vos années, s'empresseront de récompenser vos plaisirs.

En effet, si l'amour du travail rend heureux dans tous les âges, il est sur-tout utile dans la jeunesse. C'est lorsque les passions fougueuses luttent sans cesse contre une raison foible ; lorsque le cœur, sans défense, et ouvert, pour ainsi dire, de toutes parts, s'offre de lui-même à toutes les séductions ; que l'ame, avide d'émotions nouvelles, vole au-devant de tout ce qui peut l'affecter ; c'est alors qu'il est nécessaire de donner de l'aliment à cette activité inquiète, de diriger vers un but utile cette ar-

deur dont on doit profiter, et d'arracher sa vie à l'ennui, après lequel marchent souvent les vices.

Vainement, dans le monde, s'occupe-t-on sans cesse d'échapper à cet ennui; la peur qu'il y inspire prouve sa présence. Dans ces assemblées tumultueuses où l'on s'est cherché sans desir, où l'on se quitte sans regret, l'homme capable de penser sent bientôt le vide qui l'environne : il se trouve seul, sans être avec lui-même. Celui sur-tout que sa jeunesse soumet plus qu'un autre à ces vains dehors, à ces frivoles devoirs, la seule règle sur laquelle on le juge, ne peut, sans un danger extrême, déployer un moment son caractère. S'il ose désapprouver ce qu'il blâme, sa franchise paroit de l'orgueil; s'il attend d'être convaincu pour se rendre, son courage est opiniâtreté; s'il garde le silence, on le dédaigne ; et s'il parle, on l'humilie. Ah! qu'il rentre dans l'asyle où il a le droit de penser : l'étude, en le préservant du tourment de dissimuler ou du malheur de déplaire, lui donnera cette paix du cœur, premier et seul bien de la vie, abrégera les longues heures, charmera le moment présent par les plaisirs qu'elle procure, embellira d'avance les jours futurs par les succès qu'elle promet, et fera revivre pour lui le passé par les fruits qu'il en recueille sans cesse.

Instruit de ces vérités dès mon enfance, l'espérance que j'en ai conçue m'a valu plus de bonheur que la fortune n'en peut donner. Qu'il me soit permis de le dire; que le sévère censeur, prêt à me blâmer de ce que j'ose vous entretenir de moi, daigne réfléchir qu'à mon âge on n'a pu étudier l'homme que dans soi-même. Et qui oseroit prétendre ici à dire des choses nouvelles ? Vous avez tout pensé, vous avez tout écrit : les expressions de mon inutile reconnoissance ne satisferoient que mon cœur. Plutôt que de vous fatiguer de ce que je vous dois aujourd'hui, souffrez, messieurs, que je vous rende compte de ce que je vous ai dû dans tous les tems.

Ce goût du travail, cet amour de la gloire, me furent inspirés par vos écrits. Dès mon enfance, ils étoient dans mes mains. Que de charmes cette douce occupation a répandus sur mes jours! Elevé chez le digne prince dont les bontés faisoient tout mon héritage, je contemplois de près la vertu, elle s'offroit à moi dans tous ses charmes; vos ouvrages, en m'éclairant, m'apprenoient à la mieux sentir, à la respecter davantage : je lisois chez vous le précepte, le même jour je voyois l'exemple.

Forcé bientôt, par mon état, d'aller passer mes jeunes années dans ces villes guerrières où

l'homme sensible est si souvent seul, où les amis sont d'autant plus rares que les compagnons sont plus nombreux, où le tems se partage sans cesse entre la fatigue et l'oisiveté, combien de fois j'ai trouvé dans vos écrits le délassement et la paix dont mon esprit avoit besoin! Combien de plaisirs vous m'avez valus! Qu'il étoit doux pour moi, au sortir d'un exercice, d'aller relire sous un arbre les Georgiques ou les Saisons; ou bien, me transportant en idée à ce théâtre dont j'étois si loin, de verser des pleurs délicieux pour Mélanie, ou pour Didon, ou pour l'épouse de Lyncée! Plus souvent, méditant les devoirs de l'homme et cherchant à devenir meilleur, j'écoutois le vieillard Bélisaire, et je sentois mon ame s'élever en même tems que mon esprit s'éclairoit. Je relisois ces Contes charmans où la brillante imagination embellit les préceptes de la morale, les fait pénétrer dans le cœur en flattant sans cesse le goût, et jette sur la vérité un voile riche et transparent qui augmente ses charmes. Ainsi je vivois avec vous, messieurs, et je ne vous connoissois point encore; vous étiez les bienfaiteurs de ma raison, et j'étois ignoré de vous.

Nourri de ces utiles lectures, je sentois déjà le besoin d'imiter ce que j'aimois, lorsqu'appelé par ma famille auprès de ce grand homme que

les siècles auront tant de peine à reproduire, je connus Voltaire : je vis ce vieillard courbé sous les lauriers et sous les années; rassasié de triomphes, et toujours prêt à rentrer dans la lice au seul cri de l'humanité; attirant dans sa retraite, des extrémités du monde, les princes, les voyageurs, et se plaisant davantage à donner un asyle aux infortunés; honoré de l'amitié, des bienfaits de plusieurs souverains, et partageant avec l'indigence les biens que la fortune étonnée avoit laissé conquérir au génie.

Ce beau spectacle m'enflamma; je me livrai sans résistance au charme qui m'entraînoit. Sans examiner si j'avois reçu de la nature une étincelle de ce feu sacré dont vous seuls, messieurs, conservez le dépôt, je pris mon ardeur pour de la force et mon attrait pour du talent. J'écrivis : dès ce moment, toutes mes jouissances furent doublées, toutes les facultés de mon ame s'augmentèrent, toutes mes sensations devinrent plus vives; rien ne fut plus indifférent à mes yeux. L'aspect d'une campagne riante me transporta; le chant des oiseaux, le murmure de l'onde, le tranquille silence des bois, tout me parla, tout me fit éprouver des émotions qui m'étoient inconnues. L'arbre que je n'avois pas daigné regarder, m'arrêta sous son ombrage, me fit rêver délicieusement; la solitaire fontaine que je n'a-

vois cherchée autrefois que pour m'y désaltérer, je la cherchai pour m'y plaire, pour écouter le bruit de ses eaux; les déserts mêmes, les monts escarpés, les lieux incultes et sauvages, eurent des charmes pour moi; tout s'embellit à mes regards : chaque objet, devenu modèle, me fit méditer un nouveau tableau; je sentis enfin la nature, premier bienfait de l'amour des arts.

Animé par les encouragemens que l'indulgence accorde toujours aux premiers efforts, j'osai me présenter dans la lice où vous seuls, messieurs, donnez la couronne. Vous me sûtes gré de mon émulation, vous sourîtes à mon ardeur, et votre bonté la récompensa; bientôt plusieurs d'entre vous, amis, élèves, compagnons de gloire de Voltaire, voulurent s'acquitter envers moi de ce qu'ils pensoient lui devoir. Celui sur-tout que vous pleurez encore, quoique si dignement remplacé, celui qui fit tant d'honneur aux sciences, aux lettres, à l'humanité, dont le nom respecté de tous les savans de l'Europe étoit encore chéri de l'indigent, d'Alembert m'honora de son amitié. Celui que l'élite de la capitale court applaudir avec transport, lorsqu'il révèle dans le Lycée les secrets de cet art sublime qui lui inspira Warwick et l'éloge du grand Racine, l'infaillible interprète du goût daigna me donner des leçons. Le chan-

tre heureux des plaisirs champêtres, l'harmonieux traducteur de Théocrite et de Pindare, le sage historien du roi père des lettres, et le noble guerrier qui, couronné de la main des muses, comblé des honneurs militaires, quitte envers sa patrie et son nom, libre de jouir désormais d'un repos et d'une gloire achetés par des succès, abandonna ce repos, son pays, ses amis, ses goûts, pour aller s'associer aux dangers des Wasington et des La Fayette; tous ceux pour qui Voltaire vivoit encore me tendirent la main, soutinrent mes pas chancelans; et, m'entraînant malgré ma foiblesse, ils m'ont conduit à leur suite jusques dans ce sanctuaire. Ainsi quelquefois de vaillans capitaines élèvent aux honneurs un jeune soldat, parce qu'ils l'ont vu servir enfant sous les tentes de leur général.

Quels devoirs vous m'avez imposés, messieurs! quelles obligations je contracte! Ce n'est point ma vaine reconnoissance qui peut justifier votre adoption; ce n'est point cet amour du beau que j'ai puisé dans vos ouvrages, ni ce stérile desir d'approcher de ce que j'admire: il faut d'autres titres sans doute pour oser s'asseoir sans effroi à cette place que tant de grands hommes ont occupée, pour oser porter mes regards sur ces murs sacrés où les ombres illustres de l'immortel Richelieu, du vertueux

Séguier, du plus magnanime de nos rois, semblent, toujours attentives, juger sévèrement chacun de vos choix. Que dis-je? Ai-je besoin de porter si loin ma vue? Cette place vide, ce triste deuil qui doit si long-tems obscurcir vos fêtes, votre douleur muette et profonde, tout me dit assez que vos pertes sont irréparables. Il vient de vous être ravi, ce génie vaste et profond qui, embrassant l'immensité de la nature, trouva dans son imagination autant de trésors que dans son modèle, s'élança d'un vol hardi par-delà les bornes de notre univers, et, non content d'avoir pénétré tous les secrets du présent, voulut encore arracher le voile qui couvre l'avenir et le passé, à qui toutes les nations éclairées venoient soumettre leurs doutes et apporter en tribut leurs découvertes nouvelles, comme au seul homme qui pût interpréter le silence du créateur; Buffon n'est plus; vous avez perdu l'immortel écrivain dont la vie sera comptée au nombre des époques de la nature.

Votre présence, messieurs, peut seule adoucir nos regrets; redoutable pour moi seul, elle est rassurante pour la nation. Comme Français, je m'enorgueillis en regardant ceux qui nous restent; comme votre confrère, je tremble en contemplant ceux qui m'adoptent. Là c'est le rival de Shakespear; ici l'émule de Tacite; ici l'élo-

quent défenseur de l'humanité souffrante, à qui les sciences doivent des lumières, à qui le pauvre devra des asyles; là ce confident de la nature, qui sut nous tracer de la même main les amours naïfs de la jeune Rose et l'adorable caractère du Philosophe sans le savoir : partout je vois des titres de gloire, et chacun de vous me fait mesurer avec effroi l'intervalle qui me sépare de lui.

Mais c'est au milieu de ces frayeurs mêmes que j'éprouve de nouveaux bienfaits de mon amour pour le travail. Oui, je redoublerai d'efforts; oui, je prends ici l'engagement de consacrer ma vie entière à mériter ce beau jour, de tout employer, de tout tenter pour me rendre digne du titre dont vous m'avez honoré. En sortant de ce triomphe, je rentre dans la carrière; et, la couronne sur le front, je vais combattre avec plus d'ardeur que s'il falloit encore l'obtenir.

Guidé par vous, messieurs, je le trouverai peut-être ce naturel aimable, cette simplicité touchante, cette délicatesse de sentimens que j'ai toujours, non pas cherchée, mais desiré de rencontrer. Vous remplacerez le maître qui devoit m'apprendre ces heureux secrets, celui qui daigna sourire aux foibles sons de ma flûte pastorale, et diriger mes premiers pas dans la

carrière qu'il avoit parcourue avec tant de gloire. Par quelle fatalité m'a-t-il fallu déplorer sa perte, au moment même où votre bienfait répandoit la joie dans mon ame! Le bonheur n'est jamais sans mélange : j'ai perdu Gessner quand vous m'adoptiez. Les félicitations de mes amis ont été troublées par les plaintes dont retentissent les monts helvétiques, par les regrets de tous les cœurs sensibles qui redemandent Gessner à ces plaines, à ces vallons qu'il a dépeints tant de fois, à ce printems qui renaît sans lui et qu'il ne chantera plus. Ah! quoiqu'il ne fût pas Français, quoiqu'il ne tînt à cette académie que par ses talens et par ses vertus, qu'il me soit permis, au milieu de vous, de lui offrir mon tribut de respect, d'admiration; que mes nouveaux bienfaiteurs me pardonnent la reconnoissance, et me laissent jeter de loin quelques fleurs sur le tombeau de mon ami, sur ce tombeau où la piété filiale, la tendresse paternelle, la discrète amitié, l'amour pur et timide, pleurent ensemble leur poëte. Le chantre d'Abel, de Daphnis, le peintre aimable des mœurs antiques, celui dont les idylles touchantes laissent toujours au fond de l'ame ou une tendre mélancolie ou le desir de faire une bonne action, ne peut être étranger pour vous. En quelques lieux que le hasard les ait placés,

tous les grands talens, tous les cœurs vertueux sont frères : ils ressemblent à ces fleurs brillantes qui, dispersées dans tout l'univers, ne forment pourtant qu'une seule famille.

Mais un devoir plus sacré que cette dette de reconnoissance m'appelle vers un autre objet. Il est tems que je rende hommage à la mémoire du digne prélat, du vertueux confrère que vous regrettez. Heureusement pour moi, messieurs, l'éloquence n'est pas nécessaire pour louer M. le cardinal de Luynes ; et des discours arrangés avec art ne peindroient pas le caractère de l'homme le meilleur et le plus simple qui ait jamais existé, de l'homme qui, né à la cour, destiné par sa naissance aux premières dignités de l'église, appelé par son devoir dans la ville la plus politique du monde, à Rome, a toujours agi d'après ses paroles, a toujours parlé d'après son cœur. C'étoit son guide et son conseil. Son intérêt n'étoit rien, sa conscience étoit tout. Soumis à ce juge sévère dont les arrêts sont toujours sûrs, l'écouter, le croire et le suivre, n'étoient en lui qu'un seul mouvement. La bonne action qu'il pensoit étoit déjà commencée; le sentiment qu'il éprouvoit étoit déjà sur ses lèvres. Son ame étoit son unique maître : elle commandoit, il obéissoit; elle l'inspiroit, il parloit; elle étoit attendrie, il donnoit.

Cette simplicité si aimable, ce caractère constant de modestie et de bonté, pouvoient faire penser à tous ceux qui ont connu M. le cardinal de Luynes qu'il avoit puisé ses vertus à l'école de Fénélon ; car il est peut-être une école pour la vertu, comme il en est une pour le talent. En étudiant l'élève on reconnoissoit le maître ; et l'on ne se trompoit point. En effet, le jeune Luynes avoit passé ses premières années auprès de cet homme divin, dont le nom seul fait du bien au cœur. Fénélon l'attiroit à Cambray : Fénélon, sans doute, avoit aperçu dans lui le germe des vertus touchantes qu'il devoit si bien reconnoître ; il se plaisoit à les cultiver. Le souvenir qu'en conserva toujours son disciple, étoit la plus douce jouissance de sa vie. Il en parloit avec transport ; et le nom de Fénélon doit rendre intéressant tout ce qu'il en disoit. *J'étois trop enfant*, répétoit-il souvent, *pour avoir retenu les discours de ce grand homme ; mais j'ai bien présens le plaisir, l'admiration, l'espèce d'extase que nous éprouvions tous lorsqu'il parloit. Elle se communiquoit*, ajoutoit-il naïvement, *jusqu'à nos domestiques ; et, quand nous étions à table avec lui, transportés comme nous de l'entendre, ils ne pouvoient plus nous servir.*

Le doux spectacle des vertus de Fénélon, du bien qu'il faisoit dans son diocèse, de l'amour qu'on lui portoit, devoit remplir d'émulation un disciple digne du maître. A l'âge où la plupart de ses égaux, à peine échappés de la gêne d'une éducation finie sans être achevée, consacrent les prémices de leur liberté aux passions et aux plaisirs, l'abbé de Luynes vint s'enfermer dans le plus austère des séminaires, et méditer les grands exemples dont il avoit été témoin. Là il recommença ses études, il développa et nourrit ce goût pour les beaux arts qu'il n'a cessé de cultiver. La langue latine, l'italienne, lui devinrent familières; la poésie, l'éloquence, l'astronomie, la peinture, le délassèrent de ses travaux. Rien ne lui coûtoit: la nature, sans lui accorder ces grands talens qu'elle fait souvent payer si cher, lui avoit donné la facilité de tout apprendre, le goût nécessaire pour jouir de tout, et cette modération si desirable qui empêche de se tourmenter de rien.

Ces talens, qu'il avoit acquis sans efforts, suffisoient pour remplir ses loisirs, mais ne pouvoient remplir son ame. Pressé du besoin d'être utile, il alla exercer son saint ministère dans le diocèse de Bayeux. Là, sa piété, son zèle, son aimable douceur, son attirante bonté, lui gagnèrent tellement les cœurs, que

le peuple entier, à la mort de son évêque, proclama hautement pour son successeur l'abbé de Luynes, alors âgé de vingt-six ans. Cette nomination si nouvelle, si flatteuse, fut respectée par la cour, confirmée par le cardinal de Fleury; et le jeune prélat, qui arrivoit aux dignités comme les premiers pasteurs de l'église, voulut encore leur ressembler par ses vertus, quoiqu'il eût à combattre de plus qu'eux: un grand nom, une grande fortune et son âge.

Ce n'est pas dans cette assemblée, où le clergé français compte ses membres les plus illustres, que je craindrai d'entrer dans des détails importuns en vous représentant M. le cardinal de Luynes sans cesse occupé de ses grands devoirs : tout ce que peut inspirer la charité la plus ardente, l'amour le plus tendre de la religion, de l'humanité, et cette piété véritable qui, selon Massillon, n'est autre chose que la perfection de l'ordre, étoit pratiqué par lui à chaque heure de ses journées. Tantôt, visitant les colléges, ou l'université de Caen que lui seul avoit rétablie, il alloit, par des discours pleins de sagesse et d'éloquence, faire naître dans la jeunesse l'amour des mœurs et des beaux arts. Tantôt, exhortant les ministres qui devoient l'aider dans ses travaux, il les animoit au bien par les promesses, par les bienfaits, par tout

ce qui peut aiguillonner le zèle ou réveiller l'indolence : jaloux de ne pouvoir se faire craindre, il vouloit obtenir les mêmes effets à force de se faire aimer. Tantôt, parcourant seul les villages de son diocèse, il alloit voir les laboureurs, se pressoit de gagner leur confiance, écoutoit leurs longues plaintes, les consoloit, ne se lassoit point de les entendre encore; entroit avec eux dans le détail de leurs besoins, de leur famille, de leurs querelles particulières; leur parloit avec cette douceur, cette onction, cette paternité qui lui étoient si naturelles; partageoit avec eux ce qu'il avoit; leur donnoit des délégations sur ses fermiers, lorsque sa bourse étoit épuisée; et, après les avoir consolés, secourus, réconciliés, il montoit dans la chaire du pasteur du lieu; et là, sans méditation, sans chercher ni les mots ni les choses, son éloquence facile se proportionnoit à ceux qui devoient l'entendre, se rabaissoit sans se dégrader. Les images les plus touchantes, les expressions simples et justes, les préceptes les plus utiles, sortoient en foule de sa bouche. Son cœur en étoit si rempli, qu'il n'avoit pas besoin de travail pour les trouver : l'espèce de désordre qui régnoit dans ses pensées sembloit ajouter à la vérité de ce qu'il prouvoit; il persuadoit, parce qu'il étoit persuadé lui-même,

et prêchoit avec fruit les vertus dont il venoit de donner l'exemple.

Son active charité ne voulut pas, lorsqu'il changea de siége, que son troupeau perdît à la fois et les bienfaits et le bienfaiteur. Non, leur dit-il, je suis votre père, j'emporterai ce nom si doux dans le tombeau; je saurai chérir mes nouveaux enfans sans déshériter les premiers. Fidèle à cette promesse, trente-cinq ans se sont écoulés, et Bayeux n'a perdu qu'à sa mort les secours qu'il y répandoit. Ceux qu'il donnoit à Sens n'en étoient pas moins nombreux; il n'en avoit pas moins bâti des collèges, doté des séminaires, soutenu de pauvres familles. Son amour pour le bien savoit multiplier ses ressources. Il n'avoit jamais assez de richesses pour augmenter son luxe, il s'en trouvoit toujours assez pour augmenter ses dons; et lorsqu'on lui demandoit avec surprise comment il pouvoit suffire à ces immenses charités: *Ah!* répondoit-il en souriant, *vous ne savez pas combien l'on est riche quand on ne dépense que pour donner.*

Tant de bonté, tant de bienfaisance, fut payé du prix le plus doux, fut acquitté peut-être par une seule marque de l'amour des peuples que vous me sauriez mauvais gré de ne pas vous rapporter.

Vingt-cinq

Vingt-cinq ans après qu'il eut quitté Bayeux, un de ses grands vicaires (1), son ami, et digne de l'être, passe, en voyageant, dans un village de ce diocèse. Il s'y arrête pour remplir un devoir de piété. Tandis qu'il est à l'église, on apprend dans le village que cet étranger est attaché au cardinal de Luynes. A ce nom, tout le monde quitte l'ouvrage; hommes, femmes, enfans, courent à la porte du temple attendre le grand vicaire. Dès qu'il paroît, on l'environne, on le presse : tous lui demandent avec des sanglots des nouvelles de leur bon évêque. On multiplie les questions sur sa santé, sur son bonheur. Les vieillards s'interrompent les uns les autres pour se vanter de l'avoir vu, de l'avoir possédé dans leurs chaumières, d'avoir reçu ses bienfaits; les enfans se pressent de prouver qu'ils ont appris de leurs mères à bénir son nom chéri : tous chargent cet homme heureux qui vit avec lui, qui le voit tous les jours, de lui parler de ses anciens amis, de son premier troupeau, qui pleure toujours son pasteur. Le grand vicaire, attendri, ne peut répondre aux questions, aux bénédictions redoublées; il part les larmes aux yeux, il va raconter ce qu'il a vu au digne objet de tant

(1) M. l'abbé de Montbourg.

de regrets; et les pleurs que le cardinal verse lui-même sont la plus digne récompense de quatre-vingts ans de vertus.

Ces traits si touchans, ces bienfaits si nombreux, ont fait peu de bruit sans doute, parce que l'homme simple et bon craint la louange et cache ses plaisirs. La bonne action qu'il vient de faire est un secret entre Dieu et son cœur : l'un la sait; l'autre en a joui, il en est plus que payé. Il s'occupe de chercher de nouveaux infortunés : mais il n'a pas besoin de gens heureux; de tous les humains ce sont les seuls qui lui soient indifférens.

Forcé de venir à la cour et d'aller trois fois au conclave, M. le cardinal de Luynes y porta cette candeur qui étoit le grand caractère de son ame. Paisible au milieu des orages, estimé de tous les partis sans se laisser asservir par aucun, honoré d'une faveur qu'il n'avoit pas recherchée, appelé par plusieurs voix au trône pontifical, il regarda toujours les honneurs sans dédain comme sans envie; et, réservant pour ses seuls devoirs toute l'énergie dont il étoit capable, l'homme qui n'auroit pu faire un pas pour des dignités ou des richesses nouvelles, étoit levé dès l'aurore, et sortoit du Vatican, comme du palais de nos rois, pour aller lire l'évangile au peuple.

Telle fut sa vie à Bayeux, à Sens, à la cour, dans la capitale du monde chrétien, pendant cinquante-neuf ans d'épiscopat. Je l'ai racontée, son éloge est fait.

Sur-tout gardez-vous de penser, messieurs, que l'espérance de vous plaire m'ait fait embellir ce tableau. J'en atteste sa famille en pleurs, qui, déjà glorieuse de tant d'aïeux illustres, le sera davantage de tant de vertus, et ses amis affligés, qui se rappellent avec attendrissement ces entretiens si aimables qu'il savoit toujours animer sans jamais s'en emparer seul, qu'il égayoit sans qu'ils devinssent moins purs, et qu'il rendoit instructifs sans qu'ils parussent plus graves. J'en atteste surtout ceux qui ont habité dans les lieux où on le pleure, qui ont été les témoins des larmes dont le pauvre a baigné sa tombe, du désespoir de tant de familles dont il était le soutien, et ceux qui, lui représentant qu'il étoit convenable d'exiger plus de ses fermiers, puisque les abbayes qu'il possédoit depuis près d'un demi-siècle avoient triplé de valeur, n'en reçurent que cette réponse : *Tant mieux pour eux et pour moi ; leurs filles en seront mieux mariées ; et le compte que je dois à Dieu en sera plus facile à rendre.*

Il est encore un garant plus sûr des vertus

que j'ai tâché de vous peindre; c'est la bonté, l'amitié constante (j'ose me servir de ce mot en parlant de ce prince qui sut aimer) dont l'honora le dauphin, père de notre auguste monarque. Il choisit le cardinal de Luynes pour l'attacher à sa digne épouse; il lui procura la pourpre romaine, et ordonna que ses cendres reposassent dans l'église du pasteur qu'il avoit aimé. Combien pur devoit être le cœur qui convenoit au cœur du dauphin; de ce prince qui, moissonné à la fleur de l'âge et sur les degrés du trône, a laissé une mémoire plus glorieuse, plus chérie que celle de plusieurs grands rois; de ce prince qui nous annonçoit la piété de saint Louis avec la sagesse de Charles V, et que nous pleurerions encore, si l'auguste fils qu'il nous a laissé n'avoit hérité de ses vertus, sur-tout de cette bonté, de cette droiture du cœur que la France, l'Espagne et l'Italie adorent dans nos Bourbons! Fidèle imitateur d'un père adoré, ses seules passions sont l'amour du bien et le soulagement des peuples. Il les consulte eux-mêmes sur leurs besoins, leur expose ceux de l'état, et, demandant la vérité, la desirant avec plus d'ardeur que tant d'autres rois n'ont appelé la flatterie, il s'impose les sacrifices les plus pénibles, dans l'espoir de les épargner à ses

sujets. Aidé par le sage ministre qu'il a choisi dans votre sein, et dont la noble famille est destinée dès long-tems à être utile à la France, il parviendra bientôt sans doute à faire naître cette paix, cette félicité publique que son auguste compagne desire aussi vivement que lui, et qui seules peuvent ajouter aux charmes de l'union des graces et de la vertu.

Mais ce n'est point à ma foible voix à prévenir la postérité; j'aurois à peine osé louer devant vous celui à qui j'ai l'honneur de succéder, s'il eût fallu pour cet éloge d'autre talent que la simplicité d'un récit. Je n'ai pas craint de vous rapporter une longue suite de bonnes actions, parce qu'après le plaisir de les faire, il n'en est point de plus doux que celui de les entendre. D'ailleurs elles ont dû acquérir un nouveau degré d'intérêt et de vraisemblance par la présence de deux princesses, dont l'une, appelée par son rang et par des devoirs chéris de son cœur auprès d'une reine bienfaisante, ne veut de crédit que pour être utile, et de faveur que pour être aimée; dont l'autre, modèle adoré des filles, des épouses, des mères, en vivant toujours pour les autres, rend impossible à tout ce qui l'entoure de vivre autrement que pour elle; n'a jamais cherché que sa propre estime, et s'est attiré

un culte public; s'étonne qu'on lui sache gré de devoirs qui sont ses plaisirs; et que nous voyons placée entre l'exemple et la récompense de ses vertus, son père, qu'on auroit cru inimitable sans elle, et ses enfans, qui déjà ressemblent à leur aïeul (1).

---

(1) LL. AA. SS. madame la duchesse d'Orléans, les princes ses fils, madame la princesse de Lamballe, présens à cette assemblée.

FIN.

POÉSIES

DIVERSES.

FABLES.

FABLE PREMIÈRE.

L'ENFANT ET LE DATTIER.

Non loin des rochers de l'Atlas,
Au milieu des déserts, où cent tribus errantes
Promènent au hasard leurs chameaux et leurs tentes,
Un jour, certain enfant précipitoit ses pas;
C'étoit le jeune fils de quelque Musulmane
Qui s'en alloit en caravane.
Quand sa mère dormoit, il couroit le pays.
Dans un ravin profond, loin de l'aride plaine,
Notre enfant trouve une fontaine;
Auprès, un beau dattier tout couvert de ses fruits.
O quel bonheur! dit-il, ces dattes, cette eau claire,
M'appartiennent; sans moi, dans ce lieu solitaire,
Ces trésors cachés, inconnus,
Demeuroient à jamais perdus.
Je les ai découverts, ils sont ma récompense.
Parlant ainsi, l'enfant vers le dattier s'élance,
Et jusqu'à son sommet tâche de se hisser.
L'entreprise étoit périlleuse;
L'écorce, tantôt nue, et tantôt raboteuse,
Lui déchiroit les mains ou les faisoit glisser.
Deux fois il retomba; mais, d'une ardeur nouvelle,
Il recommence de plus belle,

Et parvient enfin, haletant,
A ces fruits qu'il desiroit tant.
Il se jette alors sur les dattes,
Se tenant d'une main, de l'autre fourrageant,
Et mangeant
Sans choisir les plus délicates.
Tout-à-coup voilà notre enfant
Qui réfléchit et qui descend.
Il court chercher sa bonne-mère,
Prend avec lui son jeune frère,
Les conduit au dattier. Le cadet incliné,
S'appuyant au tronc qu'il embrasse,
Présente son dos à l'aîné;
L'autre y monte, et de cette place,
Libre de ses deux bras, sans efforts, sans danger,
Cueille et jette les fruits; la mère les ramasse,
Puis sur un linge blanc prend soin de les ranger.
La récolte achevée, et la nappe étant mise,
Les deux frères tranquillement,
Souriant à leur mère au milieu d'eux assise,
Viennent au bord de l'eau faire un repas charmant.

De la société ceci nous peint l'image:
Je ne connois de biens que ceux que l'on partage.
Cœurs dignes de sentir le prix de l'amitié,
Retenez cet ancien adage:
Le tout ne vaut pas la moitié.

FABLE II.

LE CHAT ET LE MOINEAU.

LA prudence est bonne de soi;
Mais la pousser trop loin est une duperie.
L'exemple suivant en fait foi:
Des moineaux habitoient dans une métairie.
Un beau champ de millet, voisin de la maison,
Leur donnoit du grain à foison.
Ces moineaux, dans le champ, passoient toute leur vie
Occupés de gruger les épis de millet.
Le vieux chat du logis les guettoit d'ordinaire,
Tournoit et retournoit; mais il avoit beau faire;
Sitôt qu'il paroissoit, la bande s'envoloit.
Comment les attraper? Notre vieux chat y songe,
Médite, fouille en son cerveau,
Et trouve un tour tout neuf. Il va tremper dans l'eau
Sa pate, dont il fait éponge.
Dans du millet en grain aussitôt il la plonge;
Le grain s'attache tout autour.
Alors à cloche-pied, sans bruit, par un détour,
Il va gagner le champ, s'y couche
La pate en l'air et sur le dos,
Ne bougeant non plus qu'une souche.
Sa pate ressembloit à l'épi le plus gros;
L'oiseau s'y méprenoit, il approchoit sans crainte,
Venoit pour becqueter; de l'autre pate: Crac!

Voilà mon oiseau dans le sac.
Il en prit vingt par cette feinte.
Un moineau s'aperçoit du piége scélérat,
Et prudemment fuit la machine;
Mais, dès ce jour, il s'imagine
Que chaque épi de grain étoit pate de chat.
Au fond de son trou solitaire
Il se retire, et plus n'en sort,
Supporte la faim, la misère,
Et meurt pour éviter la mort.

FABLE III.

LE ROI DE PERSE.

Un roi de Perse, certain jour,
Chassoit avec toute sa cour;
Il eut soif, et dans cette plaine
On ne trouvoit point de fontaine.
Près de là seulement étoit un grand jardin
Rempli de beaux cédras, d'oranges, de raisin:
A Dieu ne plaise que j'en mange!
Dit le roi, ce jardin courroit trop de danger;
Si je me permettois d'y cueillir une orange,
Mes visirs aussitôt mangeroient le verger.

FABLE IV.

LE LINOT.

Une linotte avoit un fils
Qu'elle adoroit selon l'usage;
C'étoit l'unique fruit du plus doux mariage,
Et le plus beau linot qui fût dans le pays.
Sa mère en étoit folle, et tous les témoignages
Que peuvent inventer la tendresse et l'amour,
Étoient pour cet enfant épuisés chaque jour.
Notre jeune linot, fier de ces avantages,
Se croyoit un phénix, prenoit l'air suffisant,
Tranchoit du petit important
Avec les oiseaux de son âge;
Persifloit la mésange ou bien le roitelet,
Donnoit à chacun son paquet,
Et se faisoit haïr de tout le voisinage.
Sa mère lui disoit: Mon cher fils, sois plus sage,
Plus modeste sur-tout. Hélas! je conçois bien
Les dons, les qualités, qui furent ton partage;
Mais feignons de n'en savoir rien,
Pour qu'on les aime davantage.
A tout cela notre linot
Répondoit par quelque bon mot;
La mère en gémissoit dans le fond de son ame.
Un vieux merle, ami de la dame,
Lui dit: Laissez aller votre fils au grand bois,
Je vous réponds qu'avant un mois

Il sera sans défauts. Vous jugez des alarmes
De la mère, qui pleure et frémit du danger;
Mais le jeune linot brûloit de voyager :
Il partit donc malgré ses larmes.
A peine est-il dans la forêt,
Que notre petit personnage
Du pivert entend le ramage,
Et se moque de son fausset.
Le pivert, qui prit mal cette plaisanterie,
Vient à bons coups de bec plumer le persifleur;
Et, deux jours après, une pie
Le dégoûte à jamais du métier de railleur.
Il lui restoit encor la vanité secrète.
De se croire excellent chanteur;
Le rossignol et la fauvette
Le guérirent de son erreur.
Bref, il retourna chez sa mère
Doux, poli, modeste et charmant.

Ainsi l'adversité fit, dans un seul moment,
Ce que tant de leçons n'avoient jamais pu faire.

FABLE V.

LE PERROQUET CONFIANT.

CELA *ne sera rien*, disent certaines gens,
Lorsque la tempête est prochaine;
Pourquoi nous affliger avant que le mal vienne?
Pourquoi? Pour l'éviter, s'il en est encor tems.

Un capitaine de navire,
Fort brave homme, mais peu prudent,
Se mit en mer malgré le vent.
Le pilote avoit beau lui dire
Qu'il risquoit sa vie et son bien,
Notre homme ne faisoit qu'en rire,
Et répétoit toujours: *Cela ne sera rien.*
Un perroquet de l'équipage,
A force d'entendre ces mots,
Les retint, et les dit pendant tout le voyage.
Le navire égaré voguoit au gré des flots,
Quand un calme plat vous l'arrête.
Les vivres tiroient à leur fin;
Point de terre voisine, et bientôt plus de pain.
Chacun des passagers s'attriste, s'inquiète;
Notre capitaine se tait.
Cela ne sera rien, crioit le perroquet.
Le calme continue; on vit vaille que vaille,
Il ne reste plus de volaille:
On mange les oiseaux, triste et dernier moyen!
Perruches, cardinaux, catakois, tout y passe;
Le perroquet, la tête basse,
Disoit plus doucement: *Cela ne sera rien.*
Il pouvoit encore fuir, sa cage étoit trouée;
Il attendit, il fut étranglé bel et bien,
Et, mourant, il crioit d'une voix enrouée:
Cela... Cela ne sera rien.

FABLE VI.

A MADAME DE MONTESSON.

L'AIGLE ET LA COLOMBE.

O vous qui, sans esprit, plairiez par vos attraits,
Et de qui l'esprit seul suffiroit pour séduire,
Vous qui du blond Phébus savez toucher la lyre,
Et de l'amour lancer les traits,
Toute louable que vous êtes,
Je ne vous louerai point ; allez, rassurez-vous :
Ce seroit vous mettre en courroux,
Je le sais ; cependant les belles, les poètes,
Aiment assez l'encens ; vous êtes tout cela,
Et vous ne l'aimez point : j'en resterai donc là ;
Mais ne vous fâchez pas si j'ose
Parler toujours de vous en parlant d'autre chose.

Un aigle, fils des rois de l'empire de l'air,
Sur le soleil fixant sa vue,
Ne vivoit, ne planoit qu'au-delà de la nue,
Et ne se reposoit qu'aux pieds de Jupiter.
Cet aigle s'ennuyoit ; le soleil et l'olympe,
Lorsque sans cesse l'on y grimpe,
Finissent par être ennuyeux.
Notre aigle donc, lassé des cieux,
Descend sur un rocher ; près de lui vient se rendre
Une blanche colombe, aux yeux doux, à l'air tendre,
Et

Et dont le seul aspect faisoit passer au cœur
Ce calme qui toujours annonce le bonheur.
L'aigle s'approche d'elle, et, plein de confiance,
Lui raconte son déplaisir.
La colombe répond : Petite est ma science,
Mais je crois cependant que je peux vous guérir ;
Daignez me suivre dans la plaine.
Elle dit, l'aigle part. La colombe le mène
Dans les vallons fleuris, au bord des clairs ruisseaux,
Lui montre mille objets nouveaux,
Le fait reposer sous l'ombrage,
Ensuite le conduit sur de rians coteaux,
Et puis le ramène au bocage,
Où du rossignol le ramage
Faisoit retentir les échos :
Ce n'est tout, elle sait encore
Doubler chaque plaisir de son royal amant
Par le charme du sentiment :
De plus en plus l'aigle l'adore ;
Bientôt ils s'unissent tous deux ;
Leur félicité s'en augmente ;
Et, lorsque notre aigle amoureux
Vouloit remercier son épouse charmante
D'avoir enfin trouvé l'art de le rendre heureux,
Il lui disoit, d'une voix attendrie :
Le bonheur n'est pas dans les cieux ;
Il est près d'une bonne amie.

FABLE VII.

LE LION ET LE LÉOPARD.

Un valeureux lion, roi d'une immense plaine,
Desiroit de la terre une plus grande part,
Et vouloit conquérir une forêt prochaine,
Héritage d'un léopard.
L'attaquer n'étoit pas chose bien difficile;
Mais le lion craignoit les panthères, les ours,
Qui se trouvoient placés juste entre les deux cours.
Voici comment s'y prit notre monarque habile:
Au jeune léopard, sous prétexte d'honneur,
Il député un ambassadeur;
C'étoit un vieux renard. Admis à l'audience,
Du jeune roi d'abord il vante la prudence,
Son amour pour la paix, sa bonté, sa douceur,
Sa justice et sa bienfaisance;
Puis, au nom du lion, propose une alliance
Pour exterminer tout voisin
Qui méconnoîtra leur puissance.
Le léopard accepte; et, dès le lendemain,
Nos deux héros, sur leurs frontières,
Mangent, à qui mieux mieux, les ours et les panthères.
Cela fut bientôt fait; mais, quand les rois amis,
Partageant le pays conquis,
Fixèrent leurs bornes nouvelles,
Il s'éleva quelques querelles:
Le léopard lésé se plaignit du lion;

Celui-ci montra sa denture
Pour prouver qu'il avoit la raison :
Bref, on en vint aux coups. La fin de l'aventure
Fut le trépas du léopard :
Il apprit alors, un peu tard,
Que, contre les lions, les meilleures barrières
Sont les petits états des ours et des panthères.

FABLE VIII.

LE COQ FANFARON.

Il fait bon battre un glorieux,
Des revers qu'il éprouve il est toujours joyeux,
Toujours sa vanité trouve dans sa défaite
Un moyen d'être satisfaite.

Un coq, sans force et sans talent,
Jouissoit, on ne sait comment,
D'une certaine renommée.
Cela se voit, dit-on, chez la gent emplumée
Et chez d'autres encor. Insolent comme un sot,
Notre coq traita mal un poulet de mérite.
La jeunesse aisément s'irrite;
Le poulet offensé le provoque aussitôt,
Et, le cou tout gonflé, sur lui se précipite.
Dans l'instant le coq orgueilleux
Est battu, déplumé, reçoit mainte blessure;
Et, si l'on n'eût fini ce combat dangereux,
Sa mort terminoit l'aventure.

Quand le poulet fut loin, le coq, en s'épluchant,
Disoit : Cet enfant-là m'a montré du courage ;
J'ai beaucoup ménagé son âge,
Mais de lui je suis fort content.
Un coq, vieux et cassé, témoin de cette histoire,
La répandit et s'en moqua.
Notre fanfaron l'attaqua,
Croyant facilement remporter la victoire.
Le brave vétéran, de lui trop mal connu,
En quatre coups de bec lui partage la crête,
Le dépouille en entier des pieds jusqu'à la tête,
Et le laisse là presque nu.
Alors notre coq, sans se plaindre,
Dit : C'est un bon vieillard ; j'en ai bien peu souffert :
Mais je le trouve encore vert ;
Et, dans son jeune tems, il devoit être à craindre.

FABLE IX.

A DUCIS.

L'AIGLE ET LE HIBOU.

L'OISEAU qui porte le tonnerre,
Disgracié, banni du céleste séjour,
Par une cabale de cour,
S'en vint habiter sur la terre ;
Il erroit dans les bois, songeant à son malheur,
Triste, dégoûté de la vie,
Malade de la maladie

Que laisse après soi la grandeur.
Un vieux hibou, du creux d'un hêtre,
L'entend gémir, se met à sa fenêtre,
Et lui prouve bientôt que la félicité
Consiste dans trois points : Travail, paix et santé.
L'aigle est touché de ce langage :
Mon frère, répond-il, (les aigles sont polis
Lorsqu'ils sont malheureux) que je vous trouve sage!
Combien votre raison, vos excellens avis,
M'inspirent le desir de vous voir davantage,
De vous imiter, si je puis!
Minerve, en vous plaçant sur sa tête divine,
Connoissoit bien tout votre prix;
C'est avec elle, j'imagine,
Que vous en avez tant appris.
Non, répond le hibou, j'ai bien peu de science;
Mais je sais me suffire, et j'aime le silence,
L'obscurité sur-tout. Quand je vois des oiseaux
Se disputer entr'eux la force, le courage,
Ou la beauté du chant, ou celle du courage,
Je ne me mêle point parmi tant de rivaux,
Et me tiens dans mon hermitage.
Si malheureusement, le matin, dans le bois,
Quelqu'étourneau bavard, quelque méchante pie
M'aperçoit, aussitôt leurs glapissantes voix
Appellent de par-tout une troupe étourdie,
Qui me poursuit et m'injurie:
Je souffre, je me tais; et, dans ce chamaillis,
Seul, de sang froid et sans colère,
M'esquivant doucement de taillis en taillis,

Je regagne à la fin ma retraite si chère.
Là, solitaire et libre, oubliant tous mes maux,
Je laisse les soucis, les craintes à la porte;
Voilà tout mon savoir : *Je m'abstiens, je supporte*;
La sagesse est dans ces deux mots.

Tu me l'as dit cent fois, cher Ducis, tes ouvrages
Tes beaux vers, tes nombreux succès,
Ne sont rien à tes yeux auprès de cette paix
Que l'innocence donne aux sages.
Quand, de l'Eschyle anglais heureux imitateur,
Je te vois, d'une main hardie,
Porter sur la scène agrandie
Les crimes de Machbeth, de Léar le malheur,
La gloire est un besoin pour ton ame attendrie;
Mais elle est un fardeau pour ton sensible cœur.
Seul, au fond d'un désert, au bord d'une onde pure,
Tu ne veux que ta lyre, un saule et la nature :
Le vain desir d'être oublié
T'occupe et te charme sans cesse;
Ah! souffre au moins que l'amitié
Trompe en ce seul point ta sagesse.

FABLE X.

LE POISSON VOLANT.

Certain poisson volant, mécontent de son sort,
Disoit à sa vieille grand'mère :
Je ne sais comment je dois faire
Pour me préserver de la mort.

De nos aigles marins je redoute la serre
Quand je m'élève dans les airs ;
Et les requins me font la guerre
Quand je me plonge au fond des mers.
La vieille lui répond : Mon enfant, dans ce monde,
Lorsqu'on n'est pas aigle ou requin,
Il faut tout doucement suivre un petit chemin,
En nageant près de l'air, et volant près de l'onde.

A UN AMANDIER.

TRADUIT DE L'ESPAGNOL.

Le triste hiver duroit encore,
A peine un timide zéphyr
Des beaux jours si lents à venir
Nous annonçoit de loin l'aurore ;

Quand je t'ai vu, pâle amandier,
Déployant ta douce verdure,
Solliciter de la nature
L'honneur de fleurir le premier.

Tu fleuris ; rien n'osoit éclore ;
Levant seul un front couronné,
Tu te crus le plus fortuné
Des fils de Pomone et de Flore.

Pauvre amandier, ta vaine erreur
Ne fut pas de longue durée ;
Hélas ! un souffle de Borée
Emporta tes fruits et ta fleur.

Comme toi, ma folle imprudence
A trahi mes plus tendres vœux :
Trop tôt je voulus être heureux,
Et perdis pour toujours Hortense.

TRADUCTION

DE L'ODE XXXIII D'ANACRÉON.

QUAND le printems se renouvelle,
Je te vois, aimable hirondelle,
Au nid qu'avec art tu bâtis,
Revenir faire tes petits,
Et t'en retourner quand il gèle.
Dans mon cœur l'amour, en tout tems,
Etablit son nid, sa demeure ;
Ses petits naissent à toute heure,
Et l'heure d'après ils sont grands.
L'un n'a point de duvet encore,
Déjà son frère est près d'éclore,
Celui-ci demande à couver,
Celui-là sort de la coquille,
Ses aînés viennent l'élever,
Les plus forts ont déjà famille ;
Tous ont besoin d'être nourris :
Pour peu que je les fasse attendre,
Ce sont des pleurs, ce sont des cris...
Je ne sais plus auquel entendre.

A L'IMAGINATION.

IMITÉ DE L'ANGLAIS.

O TOI, qui, souvent insensée,
Fais chérir jusqu'à tes erreurs,
Toi dont la robe nuancée
Brille de toutes les couleurs;

Fille charmante du génie,
Divine mère des desirs,
De l'espoir qui soutient la vie,
Des chagrins mêlés de plaisir;

Soit que, de la mélancolie
Empruntant les pensifs attraits,
Tu livres mon ame attendrie
Aux souvenirs, aux doux regrets;

Soit que, rallumant sous la cendre
Un feu qui s'éteint chaque jour,
Tu ranimes mon cœur trop tendre,
En lui parlant encor d'amour:

Ne me quitte point dans mes songes,
Sois ma seule divinité;
Préserve-moi, par tes mensonges,
De la cruelle vérité.

A UN LIS.

TRADUIT DE L'ANGLAIS.

O LIS, combien j'aime ta fleur!
Simple et modeste avec noblesse,
Elle convient à la jeunesse,
Elle couronne la pudeur.

Quand le zéphyr vient avec l'ombre
Ranimer l'arbrisseau mourant,
Je vois ton calice odorant
Se fermer devant la nuit sombre.

Jusqu'au matin n'osant s'ouvrir,
Ta chaste fleur ainsi resserre
Les larmes, les sucs de la terre,
Qui doucement vont te nourrir.

Dès que l'orient se colore,
Brillans de leurs attraits nouveaux,
Tes boutons, plus frais et plus beaux,
S'épanouissent à l'aurore.

Comme toi, baigné dans les pleurs,
La nuit je languis solitaire;
Mais, hélas! jamais la lumière
Ne vient suspendre mes douleurs.

A L'ÊTRE SUPRÊME

ET

A LA NATURE.

Qui déploya des cieux la tenture étoilée?
Aux astres éclatans dont leur voûte est peuplée,
Qui donne la vie et la loi?
Qui suspendit la terre à la chaîne des mondes?
Qui resserra la mer dans ses digues profondes?
Ame de l'univers! c'est toi.

L'ombrage renaissant, la moisson nourricière,
La fraîcheur du ruisseau, la paix de la chaumière,
Et le faste de la cité,
Etalent tour-à-tour ta splendeur bienfaisante.
L'auteur de la nature en tous lieux se présente,
Il occupe l'immensité.

Trop long-tems des mortels les aveugles hommages
De leurs vices grossiers ont chargé tes images.
Grand Dieu! pourquoi les souffres-tu?
L'erreur te méconnoît, l'imposture t'insulte.
L'homme, que tu créas, te doit sans doute un culte,
Et ce culte, c'est la vertu.

VERS

Gravés sur un rocher, à l'endroit du jardin d'Etupes où madame la duchesse de Wirtemberg, mère de madame la grande duchesse de Russie, a rassemblé tous ses enfans.

Ici, dans la même journée,
Onze enfans, fruits chéris du plus tendre hyménée,
Dispersés par l'Amour sur des trônes divers,
Vinrent tous, au sein de leurs modèles,
Reprendre des vertus nouvelles
Pour le bonheur de l'univers.

EXPLICATION

D'UNE MÉDAILLE GRECQUE.

Quand la belle Vénus, sortant du sein des mers,
Promena ses regards sur la plaine profonde,
Elle se crut d'abord seule dans l'univers;
Mais, près d'elle, aussitôt l'Amour naquit de l'onde.
Vénus lui fit un signe, il embrassa Vénus;
Et, se reconnoissant sans s'être jamais vus,
Tous deux sur un dauphin voguèrent vers la plage.
Voyez-les s'approcher ensemble du rivage:
L'Amour impatient s'échappe de ses bras,
Et lance plusieurs traits, en criant: Terre! terre!
Que faites-vous? lui dit sa mère.
Maman, lui répond-il, j'entre dans mes états.

LE VOYAGE.

PARTIR avant le jour, à tâtons, sans voir goutte,
Sans songer seulement à demander sa route;
Aller de chute en chute, et, se traînant ainsi,
Faire un tiers du chemin jusqu'à près de midi;
Voir sur sa tête alors amasser les nuages,
Dans un sable mouvant précipiter ses pas;
Courir, en essuyant orages sur orages,
Vers un but incertain où l'on n'arrive pas;
Détrompé vers le soir, chercher une retraite,
Arriver haletant, se coucher, s'endormir :
On appelle cela naître, vivre, mourir.
La volonté de Dieu soit faite!

RÉPONSE A DES VERS DE M. DIDOT FILS AINÉ SUR GALATÉE (1).

DIDOT, je sais pourquoi vous chérissez ma fille;
C'est que les mœurs de mes bergers
Sont les mœurs de votre famille.
Mais je devois trembler, en songeant aux dangers

(1) Ces vers se trouvent à la page 88 d'un ouvrage intitulé, ESSAI DE FABLES NOUVELLES dédiées au roi, suivies de POÉSIES DIVERSES, et d'une ÉPÎTRE SUR LES PROGRÈS DE L'IMPRIMERIE, par DIDOT fils ainé. Paris, 1786.

Qu'alloit courir ma Galatée :
Heureusement votre nom l'a dotée.
Si le sien peut aller à la postérité,
Ce sera par vos soins et par votre suffrage.
Je compte plus pour l'immortalité
Sur Didot que sur mon ouvrage.

RÉPONSE

DE GALATÉE

A DES VERS

DE M. DE FONTANES.

Le curé de notre village
Nous répète souvent qu'une bergère sage
Ne doit point écouter les propos enchanteurs
De ces beaux messieurs de la ville.
Ce langage leur est facile,
Dit-il; gardez-vous bien de tous ces séducteurs :
Le doux parler, l'esprit, les manières gentilles,
Ils ont tout ce qu'il faut pour attraper les filles.
Notre curé dit vrai, vous me le prouvez bien.
Vos vers seront toujours gravés dans ma mémoire;
Mais jamais je ne croirai rien
De ce qu'ils disent à ma gloire.
J'aimerois à vous voir habitant de nos bois;
Mais je craindrois que ma musette
Ne pût accompagner votre brillante voix.

Mon père dit que la trompette
Célèbre dans vos mains les héros et les rois,
Et que votre muse savante,
Expliquant en beaux vers d'utiles vérités,
Embellit la raison, et, toujours triomphante,
Prouve que tout est bien(1), du moins quand vous chantez.
En myrtes seulement notre vallon fertile
Produit peu de lauriers; vous devez vivre ailleurs.
Nous vous applaudirons de notre obscur asyle;
Et, quand nous irons à la ville,
Je vous apporterai des couronnes de fleurs.

A MADAME G***,

Après lui avoir vu jouer LA MÈRE CONFIDENTE.

Que j'aime à t'écouter, quand d'un accent si tendre
Tu dis que la vertu fait seule le bonheur!
Ton secret pour te faire entendre,
C'est de laisser parler ton cœur.
Mais, en blâmant l'amour, ta voix trop séduisante
Vers l'amour, malgré moi, m'entraîne à chaque instant;
Et, depuis que j'ai vu LA MÈRE CONFIDENTE,
J'ai grand besoin d'un confident.

---

(1) Tout le monde connoît la traduction que M. de Fontanes a faite, en très-beaux vers français, de L'ESSAI SUR L'HOMME de Pope.

RÉPONSE

A UNE LETTRE ANONYME

D'UNE DEMOISELLE DE DIX-HUIT ANS.

Vous daignez lire mes romans,
Vous desirez de me connoître;
Mais à vos yeux de dix-huit ans
Je risquerois trop à paroître.

Moins fortuné que mes héros,
Je n'en aurois que la constance;
Et je souffrirois tous leurs maux,
Sans espérer leur récompense.

En m'écrivant, du nom d'ami
Votre aimable bonté m'honore;
En vous lisant, j'ai pressenti
Qu'il me faudroit un titre encore.

Pour punir ma témérité,
Vous fuiriez l'auteur et l'ouvrage;
Mes vers perdroient votre suffrage,
Mon cœur perdroit sa liberté.

ÉPITAPHE

DE MA BONNE CHIENNE.

Ci gît Diane. O vous que le sort a fait naître
Pour aimer et servir! prenez ses sentimens.
Fidelle à ses devoirs jusqu'aux derniers momens,
Elle est morte à la chasse en regardant son maître.

COUPLETS

COUPLETS

A MADAME

LA DUCHESSE D'ORLÉANS

ET A MONSEIGNEUR LE PRINCE

HENRI DE PRUSSE,

Assistant ensemble à un spectacle de société.

Sur l'air du vaudeville de la Rosière.

QUE de ce beau jour à jamais
La mémoire soit honorée !
Il offre à nos yeux satisfaits
Le dieu Mars assis près d'Astrée.
Couronnons-les des mêmes fleurs,
La gloire et la vertu sont sœurs.

L'un fait admirer ses exploits,
Et rien ne résiste à ses armes :
L'autre nous fait chérir ses lois,
Et rien ne résiste à ses charmes.
Couronnez-les des mêmes fleurs,
La gloire et la vertu sont sœurs.

L'esprit de l'un sait tout charmer,
Au Parnasse il vaincroit encore ;
Le cœur de l'autre sait aimer,
C'est son secret pour qu'on l'adore.
Couronnons-les des mêmes fleurs,
La gloire et la vertu sont sœurs.

Leur front modeste s'est baissé
Quand on a joint leurs noms ensemble ;
L'un se croit par l'autre effacé,
Dès qu'un même lieu les rassemble.
Couronnez-les des mêmes fleurs,
La gloire et la vertu sont sœurs.

HYMNE
A L'AMITIÉ.

Fille du ciel, source sacrée
Des plaisirs les plus doux, des devoirs les plus saints,
C'est aux premiers malheurs qu'ont soufferts les humains
Que tu volas vers eux de la voûte éthérée.
Consumé de douleurs, accablé de travaux,
L'homme alloit accuser la céleste sagesse ;
Tu vins secourir sa foiblesse,
Ses biens surpassèrent ses maux.

L'orphelin qui pleure sa mère,
Le jeune époux qui voit, à peine en ses beaux jours,
Mourir le chaste objet de ses pures amours,
Auprès de ce cercueil va finir sa carrière.
Il lui reste un ami : cet ami dans son cœur
Fait lentement couler un baume salutaire ;
Il vient partager sa misère,
Il en est le consolateur.

Le mortel à qui la fortune
Vendit si chèrement ses trompeuses faveurs,

Solitaire au milieu de ses nombreux flatteurs,
Prodigue ses trésors à leur foule importune.
Il cherche l'amitié : c'est vers son doux lien
Qu'il tourne ses desirs, et non son espérance;
Il en achète l'apparence;
Pour lui ton nom seul est un bien.

Au sein même de la victoire,
Tu charmes le guerrier, qui, dans les champs de Mars,
D'un peuple de héros guidant les étendards,
Cueille à la liberté les palmes de la gloire.
Par ses frères vainqueurs lorsqu'il se sent presser,
Des larmes qu'il répand son courage s'honore;
Mais ses pleurs sont plus doux encore,
Quand son ami vient l'embrasser.

Le sage, dans la solitude,
Libre des passions, dégagé de tout soin,
S'applaudit de sentir l'impérieux besoin
De mêler tes plaisirs aux douceurs de l'étude.
Par toi contre la mort ses sens plus affermis
Des horreurs du trépas soutiennent mieux la vue;
Socrate, buvant la ciguë,
Sourit à ses jeunes amis.

Le saint amour de la patrie
Par tes divines lois est encore épuré;
Contemplez des amis le bataillon sacré,
De l'oppresseur des Grecs affrontant la furie :
Accablés, non vaincus, après un long effort,
Ils meurent.... Voyez-les couchés sur la poussière :

Chacun tient la main de son frère,
Aucun d'eux n'a senti la mort.

Ainsi ta douce et vive flamme
Ajoute à la sagesse, augmente la valeur;
L'innocence et la paix, la force et le bonheur
Accourent à ta voix s'emparer de notre ame.
Relevant les humains par le vice abattus,
Jusqu'au plus haut du ciel avec eux tu t'élances;
Tes devoirs sont des récompenses,
Et tes plaisirs sont des vertus.

LETTRE

A M. L. C. D. S. E.

Du château d'Anet, le 3 mai 1779.

Je suis chargé, mon cher pasteur, au nom de tous les habitans d'Anet, de vous adresser des plaintes sur votre départ précipité. Nous sommes tous fâchés contre vous. Le peu de jours que vous avez passés ici va rendre moins agréables ceux que nous devons y passer encore; et, à présent que vous n'y êtes plus, nous aimerions mieux que vous n'y fussiez pas venu: car le plaisir ressemble à ce livre de l'Apocalypse qui étoit si doux dans la bouche, et si amer quand il étoit mangé.

Depuis votre départ, les bergers de nos bois
Aux sons du chalumeau n'accordent plus leur voix;
On n'entend plus chanter la tendre Philomèle :
Le printems est fini; déjà la fleur nouvelle,
Qui de l'amant de Flore annonçoit le retour,
Se fane et va mourir sans avoir vu le jour.

Si j'osois vous parler de notre prince, je vous dirois qu'il n'est pas le moins chagrin de votre absence; et cela seul vous rend inexcusable.

Quoi! vous quittez sans murmure
D'Anet le charmant séjour,
Ce vallon où la nature
Épuisa ses trésors pour contenter l'amour!
Vous fuyez sans regret un prince qui vous aime,
Qui sait fixer ici le volage bonheur,
Et veut déposer sa grandeur
Pour être chéri pour lui-même;
Qui se plaît à marquer chaque jour d'un bienfait,
Et dont l'esprit toujours aimable
Égaie avec douceur le propos de la table,
Et sait parler de tout, hors du bien qu'il a fait!

Heureusement pour vous, mon cher pasteur, nous savons votre secret; et, quoique nous y perdions, il faut vous en aimer davantage :

La voix des malheureux vous appelle à Paris,
Vous y courez leur tendre une main secourable;

Et, quittant pour eux vos amis,
Vous aimez encor mieux être utile qu'aimable.

Je finis ma lettre, car je l'avois commencée avec le projet de vous faire des reproches, et je ne sais comment il arrive que je ne puis vous parler que de mon respectueux et très-tendre attachement.

LETTRE
A M. GESSNER,

EN LUI ENVOYANT GALATÉE.

MONSIEUR,

Vos ouvrages font le bonheur de ma vie; et, comme il est impossible que celui qui les a faits ne soit pas le meilleur des hommes, j'espère qu'il me pardonnera de l'importuner d'une lettre. Depuis mon enfance, LA MORT D'ABEL, DAPHNIS, LES IDYLLES, LE PREMIER NAVIGATEUR, sont toujours dans mes mains. Je dois à ces lectures tout ce que j'estime de mon cœur.

Mon admiration pour vos écrits m'a inspiré le desir de faire une pastorale. Je me suis aidé

d'un fameux auteur espagnol qui avoit votre génie, sans avoir votre douceur. J'ai tâché d'habiller la GALATÉE de Michel de Cervantes comme vous habillez vos Chloé; je lui ai fait chanter les chansons que vous m'avez apprises, et j'ai orné son chapeau de fleurs volées à vos bergères.

Cette passion de vous ressembler m'a valu l'indulgence du public français. J'ose vous envoyer GALATÉE. Allez, ma fille, lui ai-je dit, allez trouver le maître de tous les bergers : vous poserez doucement votre guirlande sur sa tête, vous vous mettrez à genoux devant lui; et, quand il vous regardera en souriant, comme le bon Amyntas regardoit la belle Philis (1), vous lui direz : Je viens mettre à vos pieds le tribut de respect et d'admiration que vous doivent tous les cœurs sensibles, et que mon père a plus de plaisir à vous payer que personne.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec ces sentimens qui dureront autant que ma vie,

Votre très-humble, etc.

---

(1) Dans le charmant poëme de DAPHNIS.

RÉPONSE
DE M. GESSNER.

Monsieur,

Oui, j'ai reçu votre lettre si obligeante, et la Galatée. Tout ce que je pourrois dire pour excuser le retard de ma réponse et de mes remercîmens ne m'excuseroit pas : mais il est pourtant vrai qu'une indisposition, qui m'a tourmenté presque tout l'hiver, m'avoit mis dans une inaction entière. Le printems vient me guérir : mon premier soin est de vous écrire.

Galatée est arrivée, et m'a remis la guirlande que son père m'avoit destinée. Ah! qu'elle m'a fait passer des heures délicieuses pendant l'hiver ! Depuis le commencement des beaux jours, elle m'accompagne dans mes promenades solitaires; et les beautés de la nature me donnent la disposition de sentir doublement son prix. Quelle naïveté! quelle grace! quelle sensibilité dans tout ce qu'elle dit! Espagnole d'origine, cela lui donne un air romanesque qui la

rend encore plus intéressante. Si vous lui donnez des sœurs aussi aimables qu'elle, elle me sera toujours la plus chère, puisqu'elle a été la première par laquelle vous m'avez assuré de votre amitié.

J'ai l'honneur d'être, avec l'estime et l'attachement le plus tendre,

Monsieur,

Votre très-humble, etc.

La douceur, la grace de cette lettre, et le nom du chantre d'Abel, doivent faire pardonner d'avoir imprimé ces éloges, qui ne sont que des encouragemens dictés par la politesse et par l'indulgence naturelles à tous les grands hommes.

LÉOCADIE,

ANECDOTE ESPAGNOLE

IMITÉE

DE CERVANTES.

LÉOCADIE,

ANECDOTE ESPAGNOLE.

UNE nuit d'été, par un beau clair de lune, vers les onze heures à-peu-près, un pauvre gentilhomme revenoit de se promener hors de la ville de Tolède avec sa femme dont il tenoit le bras, sa fille âgée de seize ans, et une servante qui composoit tout son domestique. Ce vieux gentilhomme, indigent et vertueux, s'appeloit don Louis; sa femme, dona Maria; sa fille, dont la figure étoit céleste, et dont l'ame étoit encore plus belle, se nommoit Léocadie.

Dans le même instant sortoit de la ville, pour aller à la promenade, un cavalier de dix-huit ans appelé Rodolphe, qui se croyoit dispensé d'avoir des mœurs, parce qu'il avoit de la noblesse et de la fortune. Il venoit de quitter la table; il étoit environné de ses compagnons de débauche, échauffés comme lui par le vin. Bientôt cette troupe bruyante se trouva vis-à-vis du vieux don Louis et de sa famille: c'étoit la rencontre des loups et des brebis.

Ces jeunes gens s'arrêtèrent en regardant d'une manière insolente la bonne mère et sa

fille. L'un d'eux embrasse la servante; le vieux gentilhomme veut dire un mot, il est insulté : sa main tremblante tire son épée; Rodolphe en riant le désarme, saisit la jeune Léocadie, l'enlève dans ses bras, et fuit avec elle vers la ville, escorté de ses coupables amis.

Tandis que le vieux don Louis faisoit des imprécations contre sa foiblesse, que dona Maria jetoit des cris, et que la servante s'arrachoit les cheveux, la malheureuse Léocadie étoit évanouie dans les bras de Rodolphe, qui, parvenu jusqu'à son hôtel, ouvre une porte secrète, congédie ses amis, et gagne son appartement avec sa victime. Il entre sans lumière, sans être vu de ses valets : il s'enferme dans sa chambre; et, avant que Léocadie ait repris ses sens, il consomme le plus grand crime que puissent faire commettre l'ivresse et la brutalité.

Rodolphe, après avoir satisfait ses desirs infâmes, demeura un moment indécis sur le parti qu'il avoit à prendre : il éprouvoit sans doute un sentiment de remords, lorsque Léocadie revint à elle. La plus profonde obscurité régnoit dans l'appartement. Elle soupire, elle tremble, et s'écrie d'une voix foible : Ma mère! ma mère! où êtes-vous? Mon père! répondez-moi.... où suis-je? quel est ce lit?.... O Dieu!

ô mon Dieu! m'avez-vous abandonnée? Quelqu'un m'entend-il?.... Suis-je dans mon tombeau?.... Ah! malheureuse! plût au ciel!

Dans ce moment, Rodolphe saisit sa main; l'infortunée jette un cri perçant, s'échappe avec précipitation, et va tomber à quelques pas. Rodolphe la suit. Alors, à genoux, avec des sanglots, avec un accent lamentable: O vous, lui dit-elle, qui que vous soyez, vous qui avez causé tous mes maux, vous qui venez de me rendre la plus malheureuse et la plus méprisable des créatures, s'il reste dans votre ame le moindre sentiment d'honneur, si vous êtes capable de la moindre pitié, je vous supplie, je vous conjure de m'ôter la vie: vous n'avez que ce seul moyen de réparer le mal que vous m'avez fait. Au nom du ciel, au nom de tout ce que vous aimez, si vous aimez quelque chose, égorgez-moi. Vous le pouvez sans courir le moindre péril: nous sommes sans témoins, personne ne saura votre crime; il sera moins grand que celui que vous avez commis; et je crois, oui, je crois que je vous pardonnerai tout, si vous m'accordez cette mort, devenue ma seule ressource.

En disant ces mots, elle se traînoit sur le carreau pour embrasser les genoux de Rodolphe.

Rodolphe, sans lui répondre, sortit de la chambre, ferma la porte sur lui, et courut sans doute s'assurer que personne dans sa maison ou dans la rue ne pourroit s'opposer au dessein qu'il méditoit.

Aussitôt qu'il est sorti, Léocadie se lève, s'approche des murailles, cherche avec ses mains, et trouve une fenêtre qu'elle ouvre pour se précipiter. Une forte jalousie l'en empêche; mais la lune dans son plein pénètre par la jalousie, et vient éclairer l'appartement. Léocadie demeure immobile, en proie à ses réflexions, et, regardant autour d'elle, examine avec soin cette chambre, observe les meubles, regarde les tableaux, la tapisserie, découvre sur un oratoire un petit crucifix d'or, s'en empare, et le cache dans son sein. Ensuite, refermant la fenêtre, elle attend dans l'obscurité le barbare qui doit décider de son sort.

Rodolphe ne tarde pas à revenir : il étoit seul, et toujours sans lumière. Il s'approche de Léocadie, lui bande les yeux avec un mouchoir, la prend par la main sans lui dire une seule parole, sans qu'elle ose prononcer un mot, la fait sortir de la chambre, descend avec elle dans la rue, fait plusieurs tours et détours, arrive près de la grande église, quitte

le

le bras de l'infortunée, et s'enfuit précipitamment.

Léocadie fut quelque tems sans oser ôter le mouchoir qui lui couvroit les yeux. Enfin, n'entendant plus le moindre bruit, elle le détache, et porte ses regards autour d'elle. Se voyant seule près de la grande église qu'elle reconnut, son premier mouvement fut de tomber à genoux, et d'adresser à Dieu une prière fervente. Sa prière achevée, elle se lève, et gagne en tremblant la maison de don Louis.

Ce malheureux père, avec son épouse désolée, pleuroit sa fille dans ce moment. Il entend frapper, il court à la porte, ouvre, voit Léocadie, et s'élance à son cou en poussant un cri de joie.

La mère accourt à ce cri, elle se précipite dans les bras de sa fille ; tous deux l'embrassent et lui parlent à-la-fois, tous deux l'appellent leur enfant chéri, leur unique joie, le seul soutien de leurs vieux jours ; tous deux, en la baignant de pleurs, multiplient les questions, et ne lui donnent pas le tems d'y répondre.

La triste Léocadie, après s'être livrée à de si tendres transports, se jette aux genoux de son père, et, les yeux baissés, la rougeur sur

le front, raconte tout ce qui étoit arrivé. Elle put à peine achever ce récit.

Le vieux don Louis la relève et la presse contre son sein : Ma chère fille, lui dit-il, le déshonneur n'est que dans le crime, et tu n'en as point commis. Interroge ta conscience; peut-elle te reprocher la moindre parole, la moindre action, la moindre pensée? Non, ma fille, tu es toujours la même, tu es toujours ma sage Léocadie; et mon cœur paternel t'estime, te respecte, te vénère peut-être plus qu'avant ton malheur.

Léocadie, soulagée par ces paroles, ose lever les yeux vers son père; elle lui montre le crucifix qu'elle avoit emporté, dans l'espoir qu'il pourroit un jour lui servir à reconnoître son ravisseur. Le vieillard regarde long-tems ce crucifix, sur lequel tombent ses larmes : O mon dieu! lui disoit-il, que votre justice éternelle daigne me faire connoître le barbare qui m'a outragé dans la moitié la plus chère de moi-même, qu'elle daigne l'offrir à mes yeux, et, malgré mes cheveux blancs, malgré ma foiblesse, je suis sûr de laver mon outrage dans son coupable sang.

Les transports de don Louis redoublent la douleur de Léocadie; sa bonne mère l'appaise, arrache le crucifix au vieillard, et celui-ci ou-

blie sa colère pour aller de nouveau consoler sa fille.

Après quelque tems donné aux larmes, la malheureuse Léocadie sembloit goûter un peu de calme : elle ne sortoit jamais de sa maison ; il lui sembloit que tout le monde auroit lu son outrage sur son front. Hélas ! elle eut bientôt des motifs plus cruels de se cacher.

Léocadie s'aperçut qu'elle étoit enceinte ; et son père et sa mère purent à peine obtenir d'elle qu'elle ne se laissât pas mourir. Elle fut plusieurs jours sans vouloir prendre de nourriture : enfin, pour l'amour de ses parens et par respect pour son état de mère, elle consentit à supporter ses maux.

Dès que le terme approcha, don Louis et sa femme louèrent une petite maison de campagne, où ils se rendirent sans domestiques : ils ne voulurent pas même appeler de sage-femme ; ce fut dona Maria qui en tint lieu. Avec son unique secours, Léocadie mit au monde un garçon plus beau que le jour. Don Louis le porta sur les fonts de baptême, où il lui donna son nom. Bientôt la mère fut rétablie ; et sa tendresse pour son fils fut si vive, la vue de cet enfant devint si nécessaire à son existence, qu'on résolut de garder dans la

maison le petit Louis, en le faisant passer pour un neveu du vieillard.

Ils revinrent tous à Tolède, où personne ne s'étoit douté du motif de leur absence. L'aventure de Rodolphe n'avoit fait aucun éclat ; il étoit parti peu de tems après pour Naples ; et Léocadie, respectée, aimée de tout le monde, jouissoit du bonheur de l'état maternel et de tous les honneurs de l'état de fille.

Cependant le petit Louis croissoit et devenoit tous les jours plus aimable et plus charmant. Son esprit, ses graces devançoient son âge, qui n'étoit encore que de sept ans, lorsqu'un jour où il devoit y avoir un grand combat de taureaux, cet enfant se mit à la porte de la maison de sa mère, pour voir passer les jeunes cavaliers qui alloient combattre. Il étoit seul ; il voulut traverser la rue pour voir une troupe de jeunes gens qui venoit de l'autre côté : dans le moment un de ces étourdis, emporté par son cheval, vient au grand galop, et passe sur le corps du petit Louis. Le pauvre enfant reste étendu sur le pavé, jetant des cris, perdant beaucoup de sang d'une plaie que le fer du cheval lui avoit faite à la tête. Le peuple s'amasse et s'écrie. Tout-à-coup un cavalier vénérable, suivi de beaucoup de valets, qui passoit pour aller aux courses, voit cet enfant,

court à lui, le prend dans ses bras, le baise, le caresse, essuie le sang qui couvroit son visage, envoie un de ses gens chercher le meilleur chirurgien de la ville, et, perçant la foule qui l'environnoit, il emporte l'enfant chez lui.

Pendant ce tems, don Louis, sa femme et sa fille avoient appris l'accident. Léocadie, comme une insensée, couroit déjà dans la rue en criant, en demandant son fils. Son père la suivoit à peine, et lui recommandoit en vain de ne pas l'appeler son fils. Tout le monde les plaignoit, et leur indiquoit le chemin qu'avoit pris le vieux cavalier. Ils courent, ils volent à sa maison; ils montent, en jetant des cris, jusqu'à la chambre où l'enfant étoit déjà entre les mains du chirurgien. Léocadie arrive la première, se précipite vers lui, le presse, le serre contre son cœur, le baigne de douces larmes, et demande à voir sa blessure. L'aimable enfant, qui pleuroit encore, se met à sourire en voyant sa mère; il la caresse, il l'assure qu'il n'a point de mal. Le chirurgien visite la plaie et ne la trouve pas dangereuse: Léocadie se le fait répéter cent fois, tandis que don Louis et sa femme rendent grace au vieux cavalier, lui disent que cet enfant est leur petit neveu, et cherchent à excuser l'amour extrême que leur fille montre pour lui.

Enfin, lorsque Léocadie a bien embrassé le petit Louis, lorsqu'elle est bien certaine qu'il n'y a aucun danger pour sa vie, elle s'assied au chevet du lit, et jette les yeux sur cette chambre.

Quelle est sa surprise en reconnoissant les mêmes meubles, les mêmes tableaux qu'elle avoit observés au clair de la lune! Elle revoit le même oratoire sur lequel elle avoit pris le crucifix; la tapisserie est la même, rien n'est changé dans l'appartement: Léocadie ne peut douter qu'elle ne soit dans la maison, dans la chambre où la conduisit son ravisseur.

A cette vue, elle demeure interdite, la pâleur couvre son visage; une vive rougeur lui succède; elle tombe sans connoissance. On s'empresse, on la secourt, on la ramène chez elle: on veut y rapporter l'enfant; mais le vieux cavalier s'y oppose; il demande, il supplie qu'on le lui laisse jusqu'à ce qu'il soit rétabli. Don Louis, occupé de sa fille, cède aux instances du vieux cavalier, et retourne dans sa maison avec sa femme et Léocadie.

A peine furent-ils seuls, que Léocadie leur déclara ce qu'elle avoit vu, et les assura que cette maison étoit celle de son ravisseur. Don Louis court sur-le-champ prendre des informations sur celui qu'il a tant d'intérêt de con-

nostre : il savoit déjà que le vieux cavalier s'appeloit don Diègue de Lara ; il apprend bientôt qu'il a un fils unique nommé Rodolphe, que ce fils est à Naples depuis près de sept ans, et que son séjour en Italie l'a, disoit-on, rendu aussi sage, aussi retenu, que jusqu'à son départ il avoit été fougueux et déréglé. On ajoute que ce jeune homme est le plus beau, le plus aimable de la ville et le meilleur parti de Castille.

Don Louis vient rapporter ces nouvelles à sa femme et à sa fille. On ne pouvoit douter que ce Rodolphe ne fût celui qui avoit déshonoré Léocadie ; mais pouvoit-on se flatter qu'il répareroit cet outrage en donnant la main à une personne noble, il est vrai, mais la plus pauvre de Tolède? Don Louis ne l'espéroit pas, et méditoit déjà la vengeance. Léocadie le supplia de lui laisser conduire toute cette affaire, et de ne s'en mêler que lorsqu'elle viendroit recourir à lui. Le vieillard eut de la peine à faire cette promesse ; mais enfin il se rendit, et Léocadie fut plus tranquille.

Elle réfléchit mûrement sur le parti qu'elle avoit à prendre. Son enfant étoit toujours chez don Diègue, où ce bon vieillard lui prodiguoit les soins les plus tendres. Sa blessure se guérissoit ; et sa mère, don Louis et sa femme,

passoient les journées près du convalescent.

Un jour que Léocadie étoit seule avec don Diègue, et que ce bon vieillard tenoit dans ses bras le petit Louis, le baisoit, le caressoit, et parloit avec complaisance du sentiment si vif et si tendre qui l'attachoit à cet enfant, Léocadie ne put retenir ses larmes, et voulut en vain les cacher. Don Diègue lui en demanda le sujet avec tant d'intérêt et d'amitié, qu'enfin Léocadie, les yeux baissés et avec des sanglots, lui raconta tout ce qui s'étoit passé dans sa maison; lui montra le crucifix, que don Diègue reconnut; et finissant par tomber aux pieds du vieillard : Votre fils m'a déshonorée, lui dit-elle, et j'embrasse vos genoux; votre fils m'a condamnée à l'opprobre et au malheur, et je ne puis m'empêcher de vous aimer comme le père le plus tendre.

Le petit Louis, qui voit pleurer Léocadie, tombe lui-même aux genoux de don Diègue, lui tend les bras, et lui demande de ne pas affliger sa bonne amie : c'est ainsi qu'il appeloit sa mère.

Don Diègue ne put résister à ce touchant spectacle : il relève en sanglotant Léocadie et son fils, il les serre dans ses bras, et leur jure que jamais Rodolphe n'aura d'autre épouse que Léocadie.

Dès le jour même il écrit à son fils de revenir à Tolède, où il lui avoit trouvé un mariage convenable. Rodolphe part, arrive chez son père. Il étoit convenu que Léocadie, don Louis et sa femme, ne se trouveroient pas chez don Diègue à l'instant où Rodolphe arriveroit.

Après les premiers momens donnés au plaisir de se revoir, don Diègue parle à Rodolphe du mariage qu'il avoit, disoit-il, arrêté pour lui. Il s'étend sur les richesses de la future épouse, et finit par lui montrer un portrait épouvantable qu'il avoit fait faire à ce dessein. Rodolphe recula d'horreur, et voulut représenter à son père qu'il lui seroit impossible d'aimer une pareille femme. Mais don Diègue, d'un ton sévère, lui répondit que la fortune étoit le seul point qu'il falloit envisager dans le mariage. Alors Rodolphe, avec beaucoup d'éloquence, déclama contre ce principe, rappela tous les malheurs qu'il avoit causés, ajoutant qu'il n'avoit jamais demandé au ciel que de trouver une épouse sage et belle dont il pût faire la fortune, et près de laquelle il trouvât le bonheur.

Don Diègue, dissimulant sa joie, feignoit de combattre l'avis de son fils, quand on annonça Léocadie, sa mère et le petit Louis, qui venoient souper chez don Diègue.

Jamais Léocadie n'avoit été si belle : il sembloit que, par une permission divine, sa grace et sa beauté fussent dans tout leur éclat. Elle éblouit les yeux de Rodolphe, qui demande avec empressement quelle est cette charmante personne. Son père ne fait pas semblant de l'entendre, court aux deux dames, et s'aperçoit avec douleur que le visage de Léocadie se couvroit d'une pâleur mortelle, que ses mains trembloient dans les siennes, et que la vue de Rodolphe alloit lui ôter l'usage de ses sens. Malgré ses efforts, malgré son courage, la sensible Léocadie tombe bientôt sans mouvement, et Rodolphe court à son secours avec une ardeur, avec un intérêt qui charment le bon vieillard.

Enfin elle revient à elle : on se met à table; et, pendant tout le souper, les yeux de Rodolphe ne quittent point Léocadie. Elle le voit, et baisse les siens : elle parle peu; mais tout ce qu'elle dit a une grace touchante et une empreinte de mélancolie qui ajoutent encore au charme que Rodolphe trouve à l'entendre. Le petit Louis, placé près de son père, le regardoit sans cesse involontairement, lui parloit, le caressoit; et, s'attirant son attention et son amitié, il faisoit dire à Rodolphe que le père d'un tel enfant devoit s'estimer bien heureux.

On sort de table. Rodolphe, épris des charmes de Léocadie, tire son père en particulier, et lui dit, d'un ton respectueux, mais décidé, que rien ne pourra le forcer à épouser celle dont il a vu l'horrible portrait. Il le faudra pourtant, répond le vieillard, à moins que tu ne préfères cette jeune et noble personne avec qui tu viens de souper. Ah dieu! s'écria Rodolphe, je serois le plus heureux des hommes si elle daignoit accepter ma main!... —Et moi le plus heureux des pères, si mon fils, par cet hyménée, réparoit le crime dont il s'est souillé!

Alors il raconte à Rodolphe tout ce qu'il sait; et tirant de son sein le crucifix d'or: Voilà, mon fils, lui dit-il, voilà le témoin et le juge de l'horrible attentat que vous avez commis; voilà celui qui ne vous le pardonnera que lorsque Léocadie vous l'aura pardonné.

Rodolphe écoute, rougit, et court se jeter aux pieds de Léocadie. J'ai mérité votre haine et votre mépris, s'écrie-t-il; mais si l'amour le plus respectueux, si le repentir le plus vrai, sont dignes de quelque grace, ne me refusez pas la mienne. Songez qu'un mot de votre bouche va me rendre pour jamais le plus vil, le plus malheureux des hommes, ou le plus tendre et le plus heureux des époux.

Léocadie le regarde en silence un moment avec des yeux remplis de larmes; puis se tournant vers le petit Louis, elle le prend dans ses bras, et le porte dans ceux de son père : Voilà ma réponse, dit-elle avec une voix entrecoupée : puisse cet enfant vous donner autant de bonheur que vous avez causé de peine à sa mère !

Aussitôt on envoie chercher un prêtre, un alcade et deux témoins : cet heureux hymen est terminé le soir même; et Rodolphe, rendu pour toujours à la vertu, éprouva qu'il n'est de bonheur que dans un amour légitime.

FIN.

ROSALBA,

NOUVELLE SICILIENNE.

ROSALBA,

NOUVELLE SICILIENNE.

Depuis que, dans notre France, on s'est mis à philosopher, à mêler par-tout du raisonnement, à ne vouloir croire que le vrai, la magie et bien d'autres choses ont infiniment perdu de leur prix. Les sortiléges, les philtres, les enchantemens, si célèbres autrefois, si redoutés de nos aïeux, n'ont presque plus aucun crédit. On se moque des bohémiens qui disent la bonne aventure, des bergers qui donnent des sorts; on ne va guère plus chez les tireuses de cartes; on rit même de celles qui, plus habiles, lisent l'avenir dans un blanc d'œuf ou dans du marc de café : on en rit; moi je n'en ris pas. Sans vouloir rapporter ici une foule d'histoires attestées par mille témoins, je vois arriver tous les jours des événemens qui me démontrent la vérité de la magie. Par exemple, lorsque deux amans, que l'absence, les persécutions, les obstacles de toute espèce, n'avoient rendus que plus passionnés, sont enfin parvenus, par une longue constance, à serrer les nœuds de l'hymen, ils deviennent

infidèles, aussitôt que la fidélité leur est ordonnée; dira-t-on qu'il n'y a point là de magie? Lorsqu'une veuve désolée, prête à mourir de sa douleur sur la tombe de son époux, et qui fait craindre à tous ses amis que son désespoir ne finisse par aliéner sa raison, retrouve en un moment cette raison perdue, à l'aspect d'un beau jeune homme, et qu'essuyant les pleurs dont elle est noyée, elle remet dans les mains du consolateur sa cassette dont il a grand soin, son bonheur dont il ne se soucie guère; n'est-il pas évident que c'est l'effet de quelque philtre? Oui, sans doute; cent traits pareils viendroient à l'appui de mon assertion. Aussi l'Espagne, l'Italie, la Sicile, conservent-elles un tribunal chargé de sévir contre les sorcières et les magiciens; preuve nouvelle que leur art n'est pas aussi chimérique qu'on le dit. On en pourra juger par cette anecdote très-véritable, que je tiens de témoins oculaires.

. . . .

Rosalba naquit à Palerme, d'une famille illustre et puissante. La fortune fit beaucoup pour elle, la nature fit encore plus. Dès son enfance, sa bonté naissante, sa grace, sa douceur, son esprit, la rendoient l'idole d'un père dont elle étoit l'unique enfant. L'éducation la plus soignée, les maîtres les plus habiles, développèrent

veloppèrent les heureux talens que Rosalba reçut du ciel. A quatorze ans, elle effaçoit déjà toutes les beautés siciliennes; elle entendoit et parloit la langue de Racine, celle de Pope, celle de Cervantes, et même un peu celle de Gessner; elle faisoit des vers qu'elle ne montroit qu'à son père, et d'autres que son père en eussent été contens; elle chantoit les airs de Léo avec une voix plus touchante que celle de la fameuse Faustine; et, lorsqu'elle s'accompagnoit de la harpe, les cardinaux, les prélats, qui se connoissoient le mieux en musique, convenoient que les anges du ciel ne pouvoient surpasser Rosalba.

A tant d'attraits, à tant de talens, la jeune Rosalba joignoit cent mille ducats de rente. On juge qu'elle fut recherchée par les premiers seigneurs de Sicile. Le vieux comte de Scanzano, son père, assez sage pour imaginer qu'un mariage brillant n'est pas toujours un mariage heureux, se garda bien de calculer les titres ou les richesses de ceux qui lui demandoient sa fille. Il ne voulut en protéger aucun; et, se contentant de les admettre chez lui, dans les concerts, dans les bals qu'il donnoit souvent, ce bon père laissa Rosalba maîtresse absolue de son choix.

Rosalba fut long-tems incertaine. Elle étoit

née tendre, vive, passionnée comme une Sicilienne; mais elle avoit à peine seize ans, et son cœur, qui lui parloit déjà, ne s'expliquoit encore pour personne. Cependant ses yeux avoient distingué le jeune duc de Castellamare. Une taille haute, svelte, une belle figure, de l'esprit, de la valeur, un grand nom et dix-neuf ans, donnoient au duc de l'avantage sur des rivaux plus sages que lui. Privé de ses parens au berceau, la liberté dont il avoit joui de trop bonne heure pouvoit excuser les écarts d'une jeunesse impétueuse. D'ailleurs, ces écarts étoient ignorés; et le comte de Scanzano, qui l'avoit vu d'abord avec répugnance briguer la main de Rosalba, s'aperçut à peine qu'il étoit préféré, qu'il le préféra lui-même. Il parla le premier du duc; il en fit un pompeux éloge, et suivit dans cette occasion l'usage, où il étoit dès long-tems, de conseiller toujours à sa fille ce qu'il avoit deviné qui lui plaisoit davantage.

Le mariage fut bientôt conclu. Le comte de Scanzano le célébra par des fêtes magnifiques. La jeune duchesse parut à la cour du vice-roi, dont elle devint le plus bel ornement. On ne parloit que de ses charmes; on envioit le destin du duc. L'heureuse Rosalba se livroit aux plaisirs de toute espèce, qui remplissoient et varioient ses instans. Jeune, belle, riche,

adorée, elle voyoit devant elle une longue carrière de félicité. Son époux n'étoit occupé que de l'aimer; tout ce qui l'entouroit ne songeoit qu'à lui plaire ; et son vieux père, transporté de joie, remercioit tout haut le ciel, embrassoit son gendre, contemploit sa fille, et s'applaudissoit d'être sûr de mourir avant qu'aucun événement pût venir troubler son bonheur.

Six mois après cet hyménée, ce bonheur n'étoit déjà plus. Le duc, entraîné par les dangereux amis corrupteurs de sa jeunesse, reprit le goût des tristes plaisirs qu'il avoit quittés sans y renoncer. Il abandonna son épouse, pour lui donner d'indignes rivales. D'abord il prit soin de cacher les outrages faits à l'amour; mais bientôt, perdant toute retenue, il prodigua ses trésors aux vils objets de ses feux passagers; il publia lui-même ses désordres, et sembla tirer vanité du prix qu'il mettoit à son abjection.

La malheureuse Rosalba n'eut pas besoin d'être instruite par ces personnes officieuses qui se plaisent à déchirer le cœur des épouses délaissées. Elle aimoit le duc, elle s'aperçut aussitôt que lui de son changement. Dévorant en secret ses larmes, cachant sa douleur à tous les regards, elle s'occupa sur-tout de tromper les yeux de son père, d'épargner au

tendre vieillard un chagrin qui l'eût mis au tombeau. Feignant devant lui d'être heureuse, souriant quand les pleurs l'étouffoient, elle excusoit les fréquentes absences du duc, lorsque le vieux comte s'en plaignoit; elle leur trouvoit des motifs; elle inventoit des prétextes à sa solitude profonde, à sa santé qui dépérissoit. Ce bon père ne la croyoit point, mais il faisoit semblant de la croire; il lui déroboit à son tour ses alarmes, ses inquiétudes; et tous deux craignant de se dire ce qui se passoit dans leurs ames, se trompoient par délicatesse.

Rosalba n'avoit qu'une amie, confidente de tous ses secrets. Cette amie, qui s'appeloit Laure, étoit sa plus fidelle domestique. Mieux instruite que sa maîtresse des désordres du jeune duc, désespérant de le voir jamais revenir à son épouse, Laure avoit tenté plusieurs fois d'éteindre, ou du moins d'affoiblir la passion de la duchesse. Elle l'avoit exhortée à vivre enfin pour elle-même, pour son père, pour l'amitié. Rosalba ne pouvoit suivre ce conseil : le besoin d'aimer, le plaisir si doux d'accorder son devoir et son penchant, cette reconnoissance involontaire qu'une jeune fille innocente éprouve pour le premier homme qui lui fit connoître l'amour, tout venoit

enflammer le cœur de Rosalba, tout lui rendoit cher un époux coupable. Elle s'attribua la cause de son malheur; elle se reprocha d'avoir cru qu'il suffisoit de toujours aimer pour être toujours aimable, d'avoir négligé, depuis son hymen, ces talens qu'elle estimoit peu, mais qui séduisent, qui flattent, et retiennent, souvent plus que la constance, l'amant qu'ils rendent orgueilleux. Rosalba se para davantage; elle trouva le secret de s'embellir; elle reprit sa harpe, ses chants, et fit verser des pleurs à son père en chantant les beaux vers du Tasse, où Armide rappelle Renaud. Ses efforts furent inutiles : sa douceur, sa patience, ses tendres soins ne touchèrent point son époux. Livré à ses honteux égaremens, passant les jours et les nuits loin de sa maison, loin de la duchesse, à peine il la voyoit quelques instans, à peine apprenoit-il par les autres jusqu'à quel point de perfection elle portoit ces talens enchanteurs qu'elle ne cultivoit que pour lui.

Enfin, réduite au désespoir, Rosalba desiroit la mort, et Laure commençoit à craindre que la douleur ne terminât sa vie. Ma chère maîtresse, lui dit-elle un jour, puisqu'il n'est pas en votre pouvoir de vous guérir d'une passion funeste qui vous conduit au cercueil,

puisque vous avez épuisé, pour ramener un ingrat, tout ce que l'amour et la vertu ont de plus fort, de plus touchant, il faut, plutôt que de mourir, avoir recours à d'autres moyens. Je connois une vieille Juive, établie à Palerme depuis deux ans, et célèbre par des sortiléges, sur-tout par les philtres qu'elle compose; nos prétendus esprits forts se moquent des prodiges qu'elle opère, et ne veulent pas y croire; mais, moi, grace au ciel, je crois tout, et je ne puis douter de ce que j'ai vu. Vous vous rappelez cette jeune Lisbette qui venoit vous vendre des gazes l'hiver dernier, et qui sembloit vous intéresser. Elle étoit sage autant que belle; elle demeuroit chez ma sœur, qui m'a répété mille fois qu'elle étoit l'exemple de tout le quartier. Un jeune seigneur la vit à l'église, il osa lui parler d'amour. Lisbette ne l'écouta point, lui renvoya ses lettres cachetées, évita par-tout sa rencontre. L'amant rebuté courut implorer les secours de la vieille Juive, lui raconta ses chagrins, lui fit un fort beau présent. La sorcière remit dans ses mains une petite bougie verte, qu'elle lui dit d'allumer toutes les fois qu'il desireroit de voir l'objet de son amour. J'ignore si cette nuit même il alluma la bougie verte; mais je sais que, depuis ce tems, Lisbette, toutes les nuits,

s'en va seule chez son amant, d'où elle ne revient qu'à l'aube du jour. Ma sœur, après s'en être assurée, a voulu faire quelques reproches; mais la pauvre Lisbette l'a désarmée, en lui contant ingénument qu'aussitôt qu'elle est endormie, elle se relève, s'habille par une force surnaturelle, sort de la maison sans le vouloir, et s'en va trouver malgré elle le jeune seigneur qu'elle n'aime point du tout. Là, dit-elle, est une bougie verte qui brûle sans se consumer, et qui s'éteint avec bruit aussitôt que le jour paroît. Alors je reprends ma raison, je crois sortir d'un rêve terrible, et je reviens chez moi, baignée de larmes.

Vous devez juger, ma chère maîtresse, par ce récit qui n'est que trop vrai, de la force des enchantemens de cette Juive. Pourquoi ne pas la consulter? Si vous desirez n'être point connue, déguisez-vous, prenez mes habits; si vous craignez d'aller chez elle, je me charge de vous l'amener.

La duchesse écouta Laure avec un triste souris: elle rejeta son offre, et ne voulut point d'un remède que son esprit, sa raison, lui présentoient comme insensé. Mais, quand on aime, l'esprit, la raison, ne servent pas à grand'chose, et rien ne paroît insensé lorsqu'il s'agit de parvenir à plaire. Rosalba rêvoit

à la Juive. Son imagination, naturellement ardente, s'enflammoit encore par l'amour. Crédule, puisqu'elle étoit tendre, elle payoit aux mœurs de son pays le tribut de superstition que toute Sicilienne leur doit; elle n'avoit plus d'espoir; Laure lui contoit chaque jour un nouveau miracle de la sorcière : Rosalba, décidée enfin, dit à Laure de l'aller chercher.

La vieille ne vint qu'à la nuit. Elle fut introduite avec mystère dans un appartement secret, éclairé de peu de bougies. La duchesse s'y rend aussitôt, accompagnée de la seule Laure. Elle pensa reculer d'effroi, à l'aspect d'une petite figure, courbée sur un bâton d'épine noire, et vêtue d'une robe garance, que nouoit une ceinture jaune. Sur sa tête, qui trembloit toujours, une vieille cape avancée cachoit à peine quelques cheveux gris. Un os pointu, couvert de peau sèche, qui jadis avoit été son nez, venoit joindre un autre os semblable qui servoit encore de menton. Ses yeux ardens, quoique éraillés, étoient surmontés de quelques cils blancs, et deux cavités ridées marquoient la place où furent ses joues.

La duchesse, après s'être remise de sa frayeur, fit asseoir la pythonisse; et, sans chercher à lui rien déguiser : J'adore mon époux, dit-elle en répandant quelques larmes; il m'a aimée; oui,

je suis sûre qu'il m'a aimée; il m'abandonne à présent pour de vils objets indignes de lui : si vous pouvez le ramener à moi, si vous pouvez me le rendre comme il étoit aux jours de mon bonheur, mon or, mes diamans, tout ce que je possède vous appartient.

La sorcière baissa la tête, fronça ses sourcils blancs, et se frotta le front avec une main desséchée. Après un moment de silence : Madame, dit-elle d'une voix enrouée, j'ai des philtres dont l'effet est sûr pour ramener les amans; mais je n'en connois guère d'assez forts pour les maris. Cependant, l'hiver dernier, je fus appelée par une jeune princesse qui se trouvoit dans votre position. Son époux étoit amoureux d'une cantatrice romaine, assez laide, et sur le retour. J'essayai deux philtres en vain. Surprise de les voir sans succès, je me doutai que la cantatrice se mêloit aussi de magie, et qu'elle employoit de son côté des sortiléges qui détruisoient l'effet des miens. Piquée alors de cet amour-propre, qui seul anime les talens, je m'introduisis chez la cantatrice. Je montai jusqu'à son grenier; il étoit fermé par trois portes : vous jugez que je n'avois pas besoin des clefs pour les ouvrir. Parvenue dans ce grenier, j'aperçus bientôt ce qui s'opposoit à mes philtres. Je vis un beau

saisissant avec force la main de la vieille Juive, elle lui répondit : J'irai.

Onze heures sonnoient : Rosalba veut sur-le-champ tenter l'entreprise ; elle demande sa mante : Laure tremble en la lui donnant. Elle prend une lanterne sourde, s'arme de ciseaux, d'un poignard, ordonne à la sorcière de l'attendre, défend à Laure de la suivre ; et, s'échappant par une porte du jardin, elle sort aussitôt de la ville, prend le chemin de Corlione, et la voilà dans la campagne, seule, au milieu des ténèbres, marchant d'un pas rapide et ferme, en éloignant toute autre idée que celle de son époux.

Elle arrive, voit la chapelle.... Un tremblement la saisit : sans s'arrêter cependant, elle cherche avec sa lanterne l'entrée du pont de bois. Elle le traverse, s'élance ; et, parvenue au cordon de pierre, elle s'arrête pour le regarder à la lueur de son foible flambeau. Ce cordon avoit à peine un demi-pied de largeur ; il étoit fait en talus, incliné vers le fossé. La duchesse dirige sa lumière, et jette les yeux sur ce précipice : des ossemens blanchis se distinguent à vingt toises au-dessous d'elle.

Rosalba, prête à défaillir, se ranime, fait un effort, pose un pied sur l'étroit cordon ; au second pas, elle chancelle : son premier mou-

vement est de porter la main pour s'attacher à la muraille..... Sa main rencontre la jambe d'un des cadavres suspendus; elle la saisit, elle s'y soutient, passe sa lanterne de sa main gauche dans celle qui serroit cette jambe, prend ses ciseaux; et, s'élevant sur la pointe de ses pieds mal assurés, elle s'efforce d'arriver à la tête du cadavre pour couper les cheveux dont elle a besoin.

Au milieu de cette horrible occupation, une calèche à six chevaux passe sur la grande route. Dans cette calèche étoit un jeune homme qui conduisoit deux cantatrices à sa maison de campagne : il aperçoit du chemin l'éclat de la pâle lumière, et distingue bientôt une femme qui sembloit vouloir détacher le corps d'un de ces malheureux. Saisi d'horreur et d'effroi, le jeune homme prend cette femme pour une sorcière qui médite quelque maléfice. Il fait arrêter ses chevaux, sort de la voiture, s'avance; et superstitieux, même dans la débauche, il crie, d'une voix de tonnerre : Infâme pythonisse, laisse en paix les morts, ou redoute les vivans; tremble que je n'aille sur l'heure t'arracher ton affreuse proie, et te livrer ensuite au saint office!

Que devint la duchesse à ces paroles! c'étoit la voix de son époux. Dans sa surprise, dans

sa terreur, elle laisse échapper sa lanterne, qui tombe, roule, s'éteint; et l'infortunée, dans l'obscurité, reste suspendue au cadavre, tremblante, respirant à peine, sentant que ses forces vont l'abandonner.

Le duc redouble ses menaces; il traverse déjà le pont. Obligée enfin de parler, Rosalba, presque mourante, lui dit : Arrêtez, arrêtez, je ne médite point de crime; Dieu et mon cœur m'en sont témoins. N'outragez pas une infortunée qui ne mérite que de la pitié; surtout n'avancez pas vers moi, si vous ne voulez qu'à l'instant je me jette dans ce précipice.

A ces mots, à cette voix, le duc reconnoît son épouse; il jette un cri, s'élance vers elle en la nommant, en la suppliant de l'attendre, de se rassurer; il employa même des expressions d'amour que le danger de Rosalba lui arrachoit. Il parvient enfin jusqu'à elle, la saisit, la prend dans ses bras, l'emporte évanouie à sa voiture, dont il fait sortir celles qui l'occupoient; et, revolant vers la ville, glacé de surprise et d'horreur, il arrive à son palais avant que la duchesse ait repris ses sens.

Laure, en revoyant sa maîtresse privée de sentiment, entre les bras de son époux, remplit l'air de cris douloureux. Elle la secourt, la rend à la vie, tandis que le duc, hors de lui,

ne peut croire à ce qu'il a vu, cherche en vain à le comprendre, et demande qu'on le lui explique. La vieille alors lui dit ces paroles avec une imposante gravité :

Homme insensible et cruel! tombez à genoux devant votre épouse; adorez le divin modèle des cœurs passionnés et constans. Jamais amant, jamais époux ne reçut de marque d'amour plus vive, plus grande, plus forte que celle qu'on vous donne aujourd'hui. Apprenez, ingrat, apprenez ce qu'a fait pour vous Rosalba; rougissez de l'y avoir réduite, et employez votre vie entière à lui payer ce qu'un seul moment vous impose d'obligations.

La Juive alors raconte en détail sa conversation avec la duchesse, et la terrible épreuve qu'elle exigea d'elle. Le duc ne laisse pas finir la vieille; il s'élance aux pieds de sa femme; il verse des pleurs d'admiration, de tendresse, de repentir; il jure de réparer, par une constance éternelle, des égaremens qu'il abhorre : il en demande le pardon, et s'en reconnoît indigne. La tendre Rosalba le relève avec un douloureux sourire; elle le presse contre son sein, baigne son visage de larmes de joie; et tous deux, parlant à la fois de reconnoissance, se rendent grace mutuellement du bonheur qu'ils vont se devoir.

Depuis ce moment, le jeune Castellamare, abandonnant les faux amis qui n'avoient pu tout-à-fait le corrompre, heureux d'une félicité qu'il n'avoit pas encore connue, de celle que donnent la vertu, l'amour épuré, la paix avec son cœur; Castellamare, toujours plus aimé de Rosalba, coula des jours sans nuage entre sa fidelle épouse, les enfans qu'elle lui donna, et le bon vieillard Scanzano. La Juive, riche des dons que lui prodigua la duchesse, renonça, par ses conseils, à son dangereux métier; elle avoua même depuis, qu'en proposant à Rosalba d'aller à cette chapelle, elle savoit que tous les soirs le duc y passoit vers minuit. Elle avoit peut-être compté sur l'effet de cette rencontre, ce qui ne diminue point la gloire de son succès, et ne peut altérer la foi que nous devons tous aux sorcières.

FIN.

GUILLAUME TELL,

OU

LA SUISSE LIBRE.

GUILLAUME TELL,

OU

LA SUISSE LIBRE.

LIVRE PREMIER.

Amis de la liberté, cœurs magnanimes, ames tendres, vous qui savez mourir pour votre indépendance, et qui ne voulez vivre que pour vos frères, prêtez l'oreille à mes accens. Venez entendre comment un seul homme, né dans un pays sauvage, au milieu d'un peuple courbé sous la verge d'un oppresseur, parvint, par son seul courage, à relever ce peuple abattu, à lui donner un nouvel être, à l'instruire enfin de ses droits; droits sacrés, inaliénables, que la nature avoit révélés, mais dont l'ignorance et le despotisme firent si long-tems un secret. Cet homme, fils de la nature, proclama les lois de sa mère, s'arma pour les soutenir, réveilla ses compatriotes endormis sous le poids des fers, mit dans leurs mains le soc des charrues changé par lui en glaive des héros, vainquit, dispersa les cohortes que lui opposoient les tyrans, et,

dans un siècle barbare, dans des rochers presque inhabitables, sut fonder une retraite à ces deux filles du ciel, consolatrices de la terre, à la raison, à la vertu.

Je ne t'invoque point aujourd'hui, ô divine poésie, toi que j'adorai dès l'enfance, toi dont les mensonges brillans firent ma félicité. Garde tes pinceaux enchanteurs pour les héros dont les images ont besoin d'être embellies. Tes ornemens dépareroient celui que je veux célébrer; tes guirlandes ne conviendroient point à son visage sévère; son regard serein, mais terrible, s'adouciroit trop devant toi. Crains de toucher à sa pompe agreste; laisse-lui son habit de bure, laisse-lui son arc de cormier; qu'il marche seul à travers les rocs, sur le bord des torrens bleuâtres. Suis-le de loin en le regrettant, et jette d'une main timide, dans les sentiers qu'il a parcourus, les fleurs sauvages de l'églantier.

Au milieu de l'antique Helvétie, dans ce pays si renommé par la valeur de ses habitans, trois cantons, dont l'enceinte étroite et fermée de toutes parts de rochers inaccessibles, avoient conservé ces mœurs simples que le créateur du monde donna d'abord à tous les humains pour les défendre contre le vice. Le travail, la fru-

galité, la bonne foi, la pudeur, toutes les vertus poursuivies par les conquérans, les rois de la terre, vinrent se cacher derrière ces montagnes. Elles y furent long-tems inconnues, et ne se plaignirent point de leur heureuse obscurité. La liberté vint à son tour s'asseoir sur le haut de ces roches; et depuis ce jour fortuné, le vrai sage, le vrai héros ne prononce qu'avec respect les noms d'Uri, de Schwitz, d'Underwald.

Les habitans de ces trois contrées, sans cesse occupés des travaux champêtres, échappèrent pendant plusieurs siècles aux crimes, aux malheurs produits par l'ambition, par les querelles, par le coupable délire de ces nombreux chefs de barbares, qui, sur les ruines de l'empire romain, fondèrent une foule d'états, usurpèrent les droits des hommes, gouvernèrent par un code horrible, rédigé par l'ignorance en faveur de la tyrannie et de la superstition. Oubliés, méprisés peut-être par ces dévastateurs du monde, les laboureurs, les pâtres d'Uri, foiblement soumis aux nouveaux Césars, portèrent du moins encore le nom consolant de libres; ils gardèrent leurs anciennes lois, leurs coutumes, leurs austères moeurs. Tranquilles, maîtres souverains dans leurs paisibles chaumières, les pères de famille vieillissoient en paix, en-

vironnés d'amour, de respect. Leurs enfans, ignorans du mal, craignant Dieu, redoutant leur père, ne connoissoient d'autre bonheur, d'autre desir, d'autre espérance que de ressembler à l'homme de bien dont ils avoient reçu le jour : lui obéir et l'imiter, formoient le cercle de leur vie. Ce peuple simple et vertueux, presque ignoré de l'univers, resté seul avec la nature, protégé par sa pauvreté, continuoit d'être bon, et pourtant n'étoit point puni.

Non loin d'Altorf, leur capitale, sur le rivage du lac qui donne à la ville son nom, s'élève une haute montagne, d'où le voyageur, fatigué d'une longue et pénible marche, découvre une foule de vallées ceintes inégalement par des monts, par des rochers. Des ruisseaux, des torrens rapides, tantôt tombant en cascades et bondissant à travers les rocs, tantôt serpentant dans un lit de mousse, descendent ou se précipitent, arrivent dans les vallons, se mêlent, confondent leurs eaux, arrosent de longues prairies couvertes de troupeaux immenses, et vont se jeter dans des lacs limpides où les taureaux viennent se laver.

Sur la cime de cette montagne étoit une pauvre chaumière, environnée d'un modique champ, d'un plant de vignes, d'un verger. Un laboureur, un héros, qui s'ignoroit encore

lui-même, qui ne connoissoit de son cœur que son amour pour son pays, Guillaume Tell, à peine à vingt ans, reçut de son père cet héritage. Mon fils, lui dit le vieillard mourant, j'ai travaillé, j'ai vécu. Soixante hivers se sont écoulés dans cet asyle paisible sans que le vice ait osé franchir le seuil de ma porte, sans qu'une seule de mes nuits ait été troublée par le remords. Travaille comme moi, mon fils; comme moi, choisis une femme sage, de qui l'amour, la confiance, la douce et patiente amitié double tes plaisirs innocens, prenne la moitié de tes peines... Marie-toi, ô mon cher Guillaume! l'homme vertueux sans épouse, n'est vertueux qu'à demi. Adieu; modère ta douleur; la mort est facile pour l'homme de bien. Quand je t'envoyois porter à nos frères les fruits, le pain dont ils manquoient, n'avois-tu pas du plaisir à venir me rendre compte des bonnes actions dont je t'avois chargé? Eh bien, mon ami, je vais à mon père rendre compte des bonnes actions dont il me chargea si long-tems; il me recevra, mon fils, comme je te recevois; je t'attendrai près de lui. Sois bien aux lieux où je te laisse; sois-y bien tant que tu seras libre; mais si jamais un tyran osoit porter la moindre atteinte à notre antique liberté, Guillaume, meurs pour ton

pays; tu verras que la mort est douce.

Ces paroles restèrent gravées dans l'ame sensible de Tell. Après avoir rendu les derniers devoirs au vénérable vieillard, après avoir creusé sa tombe au pied d'un sapin, près de sa maison, il se fit serment à lui-même, et jamais il ne viola ce serment, de se rendre seul, chaque soir, sur cette tombe sacrée, de se rappeler toutes ses actions, toutes ses pensées du jour, et de demander à son père s'il étoit content de son fils.

Oh! combien il dut de vertus à cette obligation pieuse! Combien la crainte de rougir, en interrogeant l'ombre paternelle, accoutuma son ame de feu à vaincre, à dompter ses passions! Maître de ses plus vifs desirs, faisant tourner jusqu'à leur violence au profit de la sagesse, Tell, héritier des biens de son père, s'imposa des travaux plus forts, obtint de la terre une moisson double, que les pauvres venoient partager. Levé dès l'aube matinale, soutenant d'un bras vigoureux l'extrémité d'une charrue, que deux taureaux traînoient avec peine, il enfonçoit son fer luisant dans un sol semé de cailloux, hâtoit ses animaux tardifs de l'aiguillon qu'il tenoit à la main, et le front ruisselant de sueur, ne se reposoit, à la fin du jour, que pour plaindre les infortunés qui n'avoient point

de charrue. Cette idée l'accompagnoit en ramenant ses taureaux; elle ne le quittoit point durant son sommeil; et, le lendemain, dès l'aurore, Tell s'en alloit labourer le champ de ses indigens amis; il l'ensemençoit pendant leur absence; il se cachoit d'eux, non pour leur ôter le plaisir d'être reconnoissans, mais pour s'épargner à lui-même la pudeur de la bienfaisance exercée envers ses égaux. C'étoient là ses soins, ses délassemens : travailler et faire du bien l'occupoit et le reposoit.

La nature, en douant Guillaume d'une ame si sensible et si belle, avoit voulu lui donner l'adresse, la force du corps. Il surpassoit de toute la tête les plus grands de ses compagnons; il gravissoit les rocs escarpés, franchissoit les larges torrens, s'élançoit sur les cimes glacées, prenoit les chamois à la course. Ses bras plioient, rompoient le chêne à peine entamé par la hache; ses épaules le portoient entier avec son immense branchage. Les jours de fêtes, au milieu des jeux que célébroient les jeunes archers, Tell, qui n'avoit point d'égal dans l'art de lancer les flèches, se voyoit forcé de rester oisif, afin que les prix fussent disputés. On le plaçoit, malgré son âge, parmi les vieillards assis pour juger. Là, frémissant de cet honneur, immobile, respirant à peine,

il suivoit les flèches rapides, applaudissoit avec transport l'archer dont les coups approchoient du but, et ses bras élevés sans cesse sembloient attendre, pour l'embrasser, un rival digne de lui. Mais quand les carquois étoient épuisés sans qu'on eût atteint la colombe; lorsque l'oiseau, fatigué de se débattre inutilement, se reposoit sur le haut du mât, et regardoit d'un œil tranquille ses impuissans ennemis, Guillaume seul se levoit, Guillaume prenoit son grand arc, ramassoit à terre trois flèches : la première frappant le mât, faisoit revoler la colombe; la seconde coupoit le cordon qui retenoit son pénible vol; la troisième alloit la chercher jusqu'au milieu de la nue, et la rapportoit palpitante au pied des juges étonnés.

Sans s'enorgueillir de tant d'avantages, préférant aux plus éclatans succès la plus obscure des bonnes actions, Tell se reprochoit sa lenteur à obéir aux ordres de son père. Tell voulut devenir époux, et la jeune Edmée attira ses vœux. Edmée étoit la plus chaste, la plus belle des filles d'Uri. L'air qui vient avant la lumière agiter les feuilles des arbrisseaux, la source qui filtre du roc, et dont chaque goutte brillante réfléchit les premiers rayons, étoient moins purs que le cœur d'Edmée. La paix, la douceur, la raison, l'avoient choisi pour leur

sanctuaire. La vertu qu'elle possédoit, sans en connoître même le nom, étoit pour elle l'existence. Son ame n'auroit pas compris que l'on pût cesser d'être sage autrement qu'en cessant de vivre.

Orpheline et sans fortune, élevée depuis son enfance chez un vieillard, dernier parent de son indigente famille, Edmée gardoit les troupeaux de ce vieillard vertueux. Avant que l'aurore vînt éclairer la cime des sombres sapins, Edmée étoit sur les montagnes, environnée de ses brebis, et faisant tourner le fuseau qui filoit l'habit de son bienfaiteur. Elle revenoit, avec l'ombre, ranger, disposer la maison, préparer le repos du soir et celui du lendemain, épargner au foible vieillard le souci de rien desirer tandis qu'elle seroit absente. Elle se livroit ensuite au sommeil, satisfaite de sa journée, heureuse d'avoir acquitté la douce dette de la reconnoissance, et sûre que le lendemain lui donneroit le même plaisir.

Tell la connut; il l'aima. Tell n'employa point auprès d'elle ces soins attentifs, cette complaisance, cet art, inconnu de son cœur, qui profane souvent l'amour en le mêlant à la finesse, qui sait presser ou retarder l'aveu d'un tendre sentiment. Étranger à cette étude, ignorant que le don de plaire pût être distinct

du plaisir d'aimer, Tell ne chercha point l'occasion de voir plus souvent Edmée; il ne la suivit point aux montagnes; il ne l'attendit point le soir lorsqu'elle ramenoit son troupeau. Guillaume, au contraire, pendant son absence, alloit visiter son vieux bienfaiteur. Là, dans de longs entretiens, où présidoient la franchise, l'épanchement, la vérité, Guillaume écoutoit le vieillard, qui se plaisoit à parler d'Edmée, rapportoit ses moindres actions, répétoit toutes ses paroles, rendoit compte, les larmes aux yeux, de la patience, de la douceur, de l'inépuisable bonté qui lui rendoient chaque jour cette orpheline plus chère. Ces louanges, qui retentissoient au fond de l'ame de Tell, augmentoient plus son amour que la vue de son amante. Elle arrivoit pendant ces récits; et Tell lisoit sur son front, dans ses regards, dans son air modeste, tout ce qu'il venoit d'entendre. Il osoit à peine, en tremblant, lui adresser quelques paroles, la quittoit bientôt en baissant les yeux, la saluoit avec respect, et se retiroit à pas lents dans son asyle solitaire, pour s'occuper d'elle mieux qu'en sa présence.

Enfin, après six mois passés, Guillaume, sûr que son amour étoit une vertu de plus, résolut de le découvrir à celle qui l'avoit fait

naître. Seul devant elle, il n'eût osé; mais plus hardi devant tout le peuple, un jour de fête, au sortir du temple, il attendit la jeune Edmée. Edmée, lui dit-il, je t'aime, je t'honore encore plus; j'étois bon, tu m'as fait sensible; si tu crois être heureuse avec moi, reçois mon cœur et ma main; viens habiter dans ma maison, viens sur la tombe de mon père m'enseigner les vertus qu'il m'auroit apprises. Edmée baissa les yeux, rougit pour la première fois. Bientôt, rassurée et tranquille, certaine que ce qu'elle pensoit pouvoit et devoit être dit : Guillaume, répondit-elle, je te rends grace de m'avoir choisie; satisfaite jusqu'à ce jour de ma paisible félicité, je sens qu'elle doit s'augmenter par le droit si doux de te dire que c'est toi que j'aurois choisi. A ces mots, elle lui tend la main, que le jeune Tell presse dans la sienne; ils se regardent; et, sans se parler, tous leurs sermens furent prononcés.

Cet hymen fixa le bonheur dans la chaumière de Tell. Le travail eut pour lui plus de charmes, parce qu'Edmée en recueilloit le fruit; le bien qu'il faisoit lui sembla plus doux, parce qu'Edmée en étoit instruite. Toujours ensemble, ou ne se quittant que pour se retrouver bientôt, ils tempéroient, par leur caractère ami de la paix, de la réflexion, cette dange-

reuse ivresse de l'amour satisfait sans cesse; ils modéroient ses transports par les plaisirs plus durables de l'amitié, de la confiance; par ce respect mutuel, cette crainte tendre et modeste de ne devenir jamais assez dignes l'un de l'autre, cette certitude de rendre leurs ames plus vertueuses, plus belles, en échangeant toutes leurs pensées, en confondant tous leurs sentimens.

Un fils vint bientôt serrer leurs liens, et ces noms si chers de père et de mère furent une source nouvelle de délices encore inconnues. Le jeune, le charmant Gemmi fut confié d'abord à Edmée : elle voulut être seule chargée des soins de sa première enfance; mais aussitôt qu'il eut atteint sa sixième année, Guillaume ne le quitta plus. Il le conduisoit avec lui dans les champs, dans les pâturages, lui montroit la terre couverte d'épis, les montagnes, les eaux, les forêts; et, ramenant ses yeux vers le ciel, il lui faisoit prononcer avec crainte le nom sublime de Dieu; il lui disoit que ce Dieu, juge et témoin de toutes nos pensées, ne demandoit à l'homme que d'être bon pour le rendre à jamais heureux. Chaque matin et chaque soir il lui répétoit ce précepte, lui expliquoit, par son exemple, ce que c'est que d'être bon; mais, sans égard pour la foi-

blesse, pour l'âge du timide enfant, il le conduisoit dans les neiges, le faisoit gravir sur les glaces, exerçoit ses jeunes mains à soulever le joug des taureaux, à caresser sans effroi ces animaux redoutables, à les lier à la charrue et à la conduire avec lui.

Ce même enfant, grave, réfléchi lorsqu'il travaille ou qu'il s'entretient avec Guillaume, n'est plus qu'un fils doux et timide, dès qu'en rentrant à la maison il court se jeter entre les bras de sa mère. Tendre, attentif, caressant, il cherche dans les yeux d'Edmée le moindre desir qu'elle va former. Il le pressent, le pénètre; Edmée ne l'a pas exprimé, il est accompli par Gemmi. Oh! combien cet enfant si cher rendoit heureuse sa bonne mère! Combien de fois, en l'absence de Tell, dont le visage sévère désapprouvoit tout excès d'un sentiment même légitime, Edmée, pressant sur son cœur le jeune, l'aimable Gemmi, lui répétoit, avec le délire, l'ivresse de l'amour maternel: Mon fils, mon unique fils, c'est dans tes jours que j'ai mis ma vie, c'est dans ton ame que mon ame existe. Sache-le bien, mon cher fils, sois-en sûr, et devant ton père feins de l'ignorer.

Tell joignoit à tant de biens le bien le plus nécessaire dans le bonheur et dans le malheur;

Tell possédoit un ami. Cet ami, presque de son âge, habitoit parmi les rochers qui séparent Uri d'Underwald. La ressemblance de leurs cœurs, et non de leur caractère, les avoit unis dès l'enfance. Melctal, aussi pur, aussi brave, aussi généreux que Tell, aimoit autant que lui la vertu, la liberté, la patrie; mais son amour moins réfléchi, moins concentré dans un foyer brûlant, étoit capable de grandes actions, sans l'être de longues souffrances. Melctal, vif, bouillant, emporté, ne pouvoit cacher un seul sentiment, exhaloit dans ses paroles, épuisoit, dans un premier transport, la passion ardente qui l'enflammoit. Tell la réprimoit au contraire, la nourrissoit, l'augmentoit, ne permettoit pas à sa bouche, aux moindres traits de son visage de l'exprimer, de la découvrir. Tous deux abhorroient l'injustice; mais l'un se bornoit à tonner contre elle, à donner sa vie pour la punir; l'autre la suivoit en silence afin de la réparer. L'un, semblable au torrent fougueux qui renverse les premiers obstacles, ne savoit rien ménager dans son impétueux élan; l'autre, commandant toujours à son indignation profonde, amassoit avec patience ses ressentimens contre les pervers, semblable aux neiges de plusieurs hivers, accumulées sur les montagnes, et qui descendent

descendent toutes à la fois lorsque le soleil vient les détacher.

Melctal et Guillaume traversoient souvent le court espace qui les séparoit pour réunir leurs familles, pour passer ensemble les jours de repos. Ces jours attendus par les deux amis se partageoient entre eux également. Tantôt c'étoit la bonne Edmée, avec son époux et son fils, qui se mettoient en chemin, et s'en alloient porter à Melctal des fruits, du lait, des prémices de leur vigne ou de leur verger; tantôt Melctal arrivoit, donnant le bras à son vieux père, et conduisant par la main sa fille, unique gage qui lui fût resté d'une épouse qu'il pleuroit encore. Tell les attendoit à sa porte. Un siége étoit déjà tout prêt pour y faire asseoir le vieillard; une coupe pleine de vin étoit pour lui dans les mains d'Edmée; et Gemmi, dont les yeux inquiets regardoient toujours le chemin, tenoit un bouquet de fleurs qu'il devoit offrir à l'aimable Claire.

Oh! qu'ils étoient purs et touchans, les plaisirs qu'ils goûtoient ensemble! Que de délices ils trouvoient autour de la table rustique où leur frugal repas se prolongeoit! Dès qu'il étoit achevé, le vieux Melctal, malgré le poids de ses quatre-vingts-années, sans autre appui que son bâton, alloit gagner le sommet le plus

élevé de la montagne, y prenoit place au milieu de ses amis, de ses enfans, découvroit son front vénérable pour recevoir sur ses cheveux blancs la douce chaleur du soleil; et lorsque ses yeux satisfaits s'étoient rassasiés quelques instans du spectacle de la nature, de ce spectacle qui l'enchantoit, le transportoit aussi vivement que dans ses beaux jours, il commençoit à parler de ses premières années, de ses peines, de ses plaisirs, des chagrins attachés à la vie, des consolations qu'on trouve toujours dans sa conscience et dans sa vertu. Tell, Melctal, Edmée, écoutoient avec un respect attentif: Claire et Gemmi, assis tous deux entre les genoux du vieillard, se regardoient par intervalles, quelquefois se pressoient la main. Un seul coup d'œil de Guillaume faisoit monter sur leur front une naïve rougeur; et le vieillard, qui s'en apercevoit, les excusoit auprès de Guillaume.

Claire et Gemmi grandissoient tous deux, et leurs innocentes amours suivoient les progrès de leur âge. Déjà les jours heureux qu'ils passoient ensemble revenoient trop tard au gré de leurs vœux. Gemmi, pendant les longues semaines qui s'écouloient sans qu'il vît son amie, cherchoit, inventoit des prétextes pour s'échapper de sa maison, pour voler à celle de

Claire. Tantôt il venoit dire à Melctal qu'un ours avoit paru dans la montagne, que les troupeaux étoient menacés; tantôt il venoit lui apprendre que, dans la précédente nuit, le vent du nord avoit fané les jeunes bourgeons de la vigne. Melctal l'écoutoit avec un sourire, le remercioit de ses soins, de son attentive amitié. Claire s'empressoit de lui présenter un vase rempli d'un lait écumant. Gemmi, en saisissant le vase, touchoit de ses mains les deux mains de Claire, qui demeuroient jointes aux siennes jusqu'à ce qu'il ne restât plus de la bienfaisante liqueur. Gemmi la buvoit lentement; ses yeux ne se détachoient point des yeux de celle qu'il aimoit, et, satisfait de ce regard, content de sa course et de sa journée, il revenoit chez son père en s'occupant d'une occasion nouvelle de refaire le même chemin.

Ainsi vivoient ces deux familles, ainsi vivoit un peuple de frères, dont les vieillards, les enfans, les mères et les époux ne connoissoient d'autre richesse, d'autre bonheur, d'autre plaisir que le travail, l'innocence, l'amour et l'égalité. Tout-à-coup la mort de Rodolphe vint leur arracher tous ces biens. Rodolphe, élevé par la fortune sur le trône des Césars, avoit toujours respecté la liberté de la Suisse. Son successeur, le superbe Albert, enorgueilli

de ses vains titres, de ses héritages immenses, de la réunion de toutes les forces et de l'Empire et de l'Autriche, s'indigna que, dans ses états, quelques pâtres, quelques laboureurs fussent exempts du nom de sujets. Il acheta, il crut payer la propriété d'un peuple. Il pensa que de vils trésors le rendoient souverain des hommes. Un gouverneur fut nommé par lui pour aller opprimer les cantons; et ce gouverneur fut Gesler, le plus barbare, le plus lâche des courtisans du jeune empereur.

Gesler, suivi d'esclaves armés, dont il faisoit à son choix des bourreaux, vint s'établir dans Altorf. Ardent, impétueux, inquiet, dévoré d'une activité que le mal seul pouvoit satisfaire, Gesler se tourmenta lui-même, pour se perfectionner dans l'art de tourmenter les humains. Frémissant au nom de la liberté, comme le loup, poursuivi des chasseurs, frémit au sifflement des flèches, il se promit, il se jura d'anéantir jusqu'à ce nom. Tout fut permis par Gesler à ses infâmes satellites; il leur donna lui-même l'exemple de la rapine, du meurtre, des attentats contre la pudeur. Le peuple se plaignit en vain, ses plaintes furent punies. La vertu timide alla se cacher dans l'intérieur des chaumières. La jeune vierge trembla derrière sa mère effrayée. Le

laboureur maudit la terre qui lui payoit ses sueurs par une moisson abondante qu'il n'espéroit plus recueillir. Les vieillards, heureux de leur âge, qui leur présentoit la mort comme une libératrice, se joignirent aux vœux de leurs fils pour les voir mourir avec eux; partout enfin, dans les trois contrées, le voile épais du malheur fut étendu comme un crêpe funèbre par la main du cruel Gesler.

Dès l'arrivée de Gesler, Tell avoit pressenti les maux dont sa patrie alloit être accablée. Sans le dire même à Melctal, sans alarmer sa famille, sa grande ame se prépara, non à souffrir, mais à délivrer son pays. Les crimes se multiplièrent; les trois cantons, frappés d'épouvante, tremblèrent aux pieds de Gesler; Guillaume ne trembla pas, Guillaume ne fut point surpris. Il vit les forfaits d'un tyran, comme il voyoit sur l'aride roc la ronce se couvrir d'épines. Bientôt l'impétueux Melctal exhala près de lui sa fureur; Guillaume l'écoutoit sans répondre. Ses yeux ne versoient point de larmes; son front, son visage, impassibles, ne déceloient point ses projets. Pénétré d'estime pour son ami, certain de lui, mais se défiant de sa fougue, il lui cachoit sa douleur pour ne pas irriter la sienne; il lui déroboit son secret jusqu'au moment de l'exécution. Sa pré-

voyance lui montroit ce moment encore éloigné. Tranquille, sombre, farouche, il passoit les longues journées sans embrasser son enfant, sans tourner les yeux vers sa femme ; avant l'heure accoutumée, il se levoit, atteloit ses taureaux, les conduisoit dans son champ qu'il labouroït d'une main distraite ; son aiguillon échappoit de sa main ; il s'arrêtoit tout-à-coup au milieu d'un sillon mal tracé, sa tête tomboit sur sa poitrine, ses regards se fixoient sur la terre ; immobile, morne, respirant à peine, il mesuroit, il calculoit la puissance du tyran, les moyens de la détruire, mettoit dans la balance de sa raison, d'un côté le cruel Gesler entouré de ses satellites, armé d'un pouvoir sans bornes, appuyé par toutes les forces de l'Empire, et de l'autre, un laboureur avec la pensée de la liberté.

Un soir que Guillaume et sa femme, assis tous deux devant leur chaumière, regardoient à quelque distance le jeune Gemmi essayant ses forces contre le belier chef de leur troupeau, la vue de cet enfant s'abandonnant à sa joie naïve, l'idée des malheurs affreux que l'esclavage lui préparoit, firent tomber le sensible Tell dans une profonde rêverie, et, pour la première fois de sa vie, ses yeux laissèrent échapper des larmes. Edmée le considéroit ;

elle hésita long-tems à lui parler; cédant enfin au plus vif desir de l'amour, au besoin de partager les peines de l'objet aimé, elle s'approche, saisit sa main, et le regardant fixement: Ami, dit-elle, que t'ai-je fait pour mériter ce cruel abandon? que t'ai-je fait pour avoir perdu cette confiance dont j'étois si fière? Tu souffres des maux que ta femme ignore: tu veux donc qu'ils soient pour elle plus douloureux que pour toi? Depuis quinze ans ne sais-tu pas que ma pensée attend la tienne, que je n'ose croire au bonheur, le goûter, le ressentir, qu'après la douce certitude que ce bonheur vient de mon époux? Hélas! je m'examine en vain, mon cœur est toujours le même; pourquoi le tien ne l'est-il plus? Rien n'a changé dans notre asyle; mon époux seroit-il changé? Regarde notre chaumière, c'étoit là que nous nous aimions; regarde ce champ labouré par toi, dont la récolte nous assure de quoi vivre, de quoi donner, pendant le cours de cette année. Regarde la lune brillante se lever derrière ces monts pour nous annoncer un jour aussi beau que celui qui va finir. Contemple enfin notre fils dont la joie, les ris innocens semblent provoquer nos ris, et nous commander d'être heureux autant qu'il est heureux lui-même. Que te faut-il? ô Guil-

laume ! parle, mon ame impatiente souhaite déjà ce que tu desires.

Edmée, lui répond Tell, ne prononce point le nom de bonheur; tu rendrois plus affreux le poids qui m'oppresse à toutes les heures. Que je te plains, infortunée, si tu peux croire à la félicité, si tu comptes pour quelque chose cet humiliant repos dont notre obscurité nous fait jouir, lorsque la Suisse est asservie, lorsque le barbare Gesler, cet émissaire insolent d'un despote plus superbe encore, nous commande, frappe nos fronts avec une verge de fer ! Tu me montres cette moisson que mes travaux ont fait naître; Gesler d'un mot peut me la ravir. Tu me montres cette chaumière, où mes pères depuis trois cents ans ont pratiqué la vertu ; Gesler peut m'en arracher; et cet enfant que j'adore, cette portion de toi-même, qui, en s'emparant de tout mon amour, le redouble cependant pour toi, cet enfant dépend de Gesler. Ma terre, ma femme, mon fils, jusqu'au tombeau de mon père, rien n'est à moi, tout est au tyran. L'air que nous respirons à son insu est un vol fait à sa puissance. O comble de l'ignominie! un peuple entier, une nation est soumise aux caprices d'un homme.... qu'ai-je dit? d'un homme.... ô mon Dieu ! pardonne-moi d'avoir profané le nom de

ton plus bel ouvrage ! L'humanité ne peut avoir rien de commun avec les tyrans. Elle doit être leur victime jusqu'au moment où, reprenant ses droits, elle venge dans un seul jour les outrages de mille siècles. Ce desir, cet espoir m'animent. Toute mon ame ne peut suffire à la grandeur de mes desseins. Garde-toi de m'en distraire; garde-toi de vouloir m'attendrir en m'occupant de toi, de mon fils : un esclave n'a point d'enfant, un esclave n'a point de femme. Je le suis, toute la nature a cessé d'exister pour moi. Tes yeux aveuglés par l'amour se promènent avec complaisance sur cette chaumière, sur ce beau pays, où jadis nous fûmes heureux; les miens ouverts par la vertu ne peuvent rien voir que ce fort terrible bâti sur le haut de ce roc, pour tenir Uri dans les fers.

As-tu pensé, lui dit Edmée, que mon cœur indigne du tien n'étoit pas flétri dès long-tems par le seul nom de la servitude !. As-tu pensé que je pouvois aimer Tell sans détester les tyrans ? Ah ! garde-toi de mépriser ces ames douces et naïves, qui semblent ne se nourrir que de tendres sentimens. Va, la sensibilité, quelquefois mère des foiblesses, l'est plus souvent des grandes vertus. Celui qui pleure à l'aspect du malheur, au récit d'une belle action, prouve qu'il veut soulager l'un, et qu'il

est capable de l'autre. Juge ta femme par toi-même : est-il deux êtres en nous ? Tu adores ta patrie ; juge si je dois la chérir, puisqu'elle est à la fois ta patrie et la mienne ! Toutes les qualités de ton ame ont à mes yeux, par-dessus leur beauté, celle de t'appartenir. Sans toi j'eusse été vertueuse ; en t'aimant, je le suis deux fois. Parle donc avec confiance ; dévoile-moi tes desseins. Mon sexe m'ôte l'espoir de t'offrir un secours utile ; mais mon sexe ne m'empêche point de mourir pour te seconder.

Tell, à ces mots, embrasse Edmée, et se prépare à lui ouvrir son ame, lorsque des cris mêlés de sanglots se font entendre du côté de sa chaumière. Les deux époux se lèvent précipitamment ; ils aperçoivent leur fils, pâle, tout couvert de larmes, les bras élevés au ciel, courant vers eux avec effroi : O mon père, disoit-il d'une voix entrecoupée, venez, venez à son secours..... Melctal, le vieillard Melctal..... les barbares ! ils ont osé.... Comme il parloit, Claire paroît, soutenant la marche tremblante de l'infortuné vieillard. Celui-ci, de sa main droite, appuyé sur un bâton, tenoit de la gauche le bras de l'inconsolable Claire. Il s'écrioit à chaque pas : Tell, mon cher Tell, où es-tu ? et ses mains s'avançoient pour rencontrer Tell ; et ses pieds, heurtant

contre les cailloux, le forçoient de reprendre l'appui qu'il venoit de quitter un instant.

Guillaume accourt, saisit le vieillard, le presse contre sa poitrine, le considère, jette un cri terrible ; ses cheveux se dressent, en ne retrouvant sur ce visage vénérable que la trace sanglante des yeux que le fer vient de lui ravir. Saisi d'épouvante et d'horreur, Tell recule en chancelant ; il ne s'arrête qu'à un roc où il demeure à demi renversé. Edmée est évanouie ; Gemmi s'empresse de la secourir ; et Claire, rappelant Guillaume, lui montre le vieillard aveugle, et regarde le ciel en pleurant.

Tu t'éloignes, mon seul ami! s'écrie Melctal d'une voix défaillante ; tu trembles d'être souillé du sang qui coule de mes plaies. Ah! reviens, reviens sur mon sein. Mon cœur, mon cœur me reste encore ; que je le sente du moins palpiter contre le tien ; que je puisse du moins m'assurer, en t'embrassant, en te touchant, que les barbares qui m'ont privé des yeux, ne m'ont pas ôté mon ami!

Pardonne, lui répond Tell en se précipitant dans ses bras, pardonne au premier mouvement de ma pitié, de mon horreur. O le plus vertueux des hommes! ton malheur ne peut augmenter le respect que j'avois pour toi ; mais il augmente ma tendresse, il rend plus fort,

plus sacré, le doux lien qui nous unit. Eh! pourquoi, comment, dans quel lieu ces méchans, altérés de crimes, ont-ils osé porter leur main sur la vieillesse, sur la vertu? Que leur as-tu fait, Melctal? Ton fils est donc mort en te défendant? S'il voyoit encore le jour, t'auroit-il abandonné? t'auroit-il laissé sous la garde d'une foible et malheureuse fille, qui ne peut, hélas! que pleurer? Mais c'est moi qui remplace ton fils, c'est moi qui hérite aujourd'hui et de sa tendresse et de sa vengeance.

N'accuse point mon fils, répond le vieillard; ne juge point ton ami sans l'entendre. Asseyez-moi au milieu de vous; que je te sente à mes côtés, Guillaume; que ma Claire ne me quitte pas, et que ton Edmée et Gemmi me prêtent une oreille attentive.

On conduit alors le vieillard sur un tertre couvert de mousse. Il s'assied auprès de Tell; Edmée, assise derrière lui, renverse, soutient sur son sein la tête vénérable de Melctal; Claire et Gemmi, à ses genoux, baisent sa main qu'ils ont saisie, et la baignent de leurs pleurs.

Écoutez-moi, leur dit Melctal; retenez les transports de votre tendresse, retenez ceux de votre colère. Ce matin, dans le moment même où le dernier soleil que mes yeux devoient

voir est venu dorer nos montagnes, mon fils, Claire et moi nous étions aux champs. Claire m'aidoit à lier les gerbes de notre moisson; mon fils les entassoit dans le char, où deux génisses attelées devoient les traîner à notre chaumière. Tout-à-coup paroît un soldat, un satellite du cruel Gesler. Il vient droit à nous, foulant nos épis, arrive au char, l'examine, et d'une insolente main détache le joug des génisses. De quel droit, lui dit mon fils, m'enlèves-tu ces animaux, mon unique bien, ma seule richesse, ceux qui nourrissent ma famille, et donnent à ton gouverneur le salaire que tu reçois? Obéis, répond le soldat, et n'interroge pas tes maîtres. A ces mots, j'ai vu la fureur enflammer les yeux de mon fils. Il saisit le joug des génisses détaché par le satellite, l'arrache de ses mains, le lève, et, retenu par mes cris: Barbare, dit-il, rends grace à mon père; sa voix, plus puissante sur le cœur d'un fils que la colère de la justice, m'empêche de purger la terre d'un ennemi de l'humanité: fuis, lâche, hâte-toi de fuir; tremble que ce champ ne soit le tombeau d'un vil agent de la tyrannie! Le soldat étoit déjà loin. Je tenois Melctal dans mes bras: Mon fils, lui dis-je, au nom du ciel, au nom de ton père et de ton enfant, dérobe-toi, à l'heure même, à la

vengeance de Gesler; je le connois, il est implacable; il se baignera dans ton sang, il le fera rejaillir sur les cheveux blancs de ton père : épargne-moi, mon fils, mon cher fils! sauve-moi la vie en sauvant la tienne.

Non, mon père, répondit-il avec l'accent de la piété, de la colère, du désespoir; non, je ne vous quitte point; j'aime mieux mourir en vous défendant, que de trembler un instant pour vous. Gesler et toute sa puissance ne peuvent m'arracher des bras de celui qui me donna la vie. Je veux, je dois.... M'obéir, interrompis-je d'un ton sévère; rien n'est à craindre pour mes jours; laisse-moi veiller à la garde de ta chaumière et de ta fille, laisse-moi le soin de lui conserver et son père et son héritage. Va te cacher pendant quelques jours dans les montagnes d'Underwald; Claire et moi nous irons t'y joindre quand l'orage sera calmé. Va, cours dès ce moment même : je t'en ai prié; je te le commande, je te l'ordonne comme ton père.

A ce mot, le fougueux Melctal baisse tristement la tête, se met à genoux, me fait ses adieux, et demande ma bénédiction. Je le pressai contre mon cœur, je le baignai de mes larmes. Claire se jeta dans son sein, Claire essuya de ses baisers les pleurs que son malheu-

reux père s'efforçoit en vain de cacher. Bientôt s'arrachant des bras de sa fille, il la remit dans les miens, me serra la main, et partit sans oser retourner la tête.

Claire et moi, demeurés seuls, nous retournâmes à notre chaumière. Mon dessein étoit d'aller sur-le-champ trouver le tyran dans Altorff, voir, m'assurer par mes yeux si tout sentiment de justice étoit étranger à son ame. Seul, je voulois m'exposer à sa redoutable vue, obtenir le retour de mon fils, ou mourir en le demandant. Mais, tout-à-coup, je vois ma chaumière environnée de nombreux soldats. Tous appellent Melctal à grands cris, tous m'interrogent, me pressent, me chargent bientôt de chaînes, me traînent devant Gesler.

Où est ton fils? me dit-il d'une voix sombre et farouche. Il faut expier son crime à sa place, ou le livrer à ma fureur. Frappe, lui dis-je, je rendrai grace à Dieu si je dois à ta barbarie de donner deux fois la vie à mon fils. Gesler me regarde d'un œil fixe, où se peignoient à la fois, et la tranquille soif du sang et l'embarras d'inventer un supplice que ma vieillesse n'abrégeât pas. Enfin, après un long silence, il fait un signe à ses bourreaux, et ces barbares, devant lui, sans qu'il détournât la vue, sans que l'affreux sourire du crime

certain de l'impunité quittât son visage féroce, me saisissent, me renversent, et leur main armée d'un fer acéré l'enfonce dans mes foibles yeux.

C'en est assez, leur dit Gesler, laissez vivre ce débile aveugle ; que ses liens soient brisés, qu'il aille rejoindre son fils. On m'entraîne, on me rejette à la porte du palais. Je marche, les bras étendus, je tombe dans ceux de Claire, de Claire qui m'avoit suivi, et que les cruels satellites retenoient à la première enceinte. Je me sens presser dans son sein, je suis inondé de ses larmes; j'entends, à travers ses cris de douleur, ce mot, ce nom si doux à mon ame : Mon père ! mon père ! c'est moi. Je m'efforce d'arrêter ses cris, je la console, je la calme, je lui dérobe mes douleurs, et lui demande de me conduire chez mon ami, l'ami de mon fils. Nous sommes en chemin, répond-elle, mon cœur me l'a dit avant vous. Nous arrivons, ô mon cher Guillaume! hélas! je ne puis plus te voir, mais je te sens auprès de moi, mais je tiens ta main dans la mienne ; elle palpite au récit de mes maux : mon fils est sauvé, mon ami me reste; ah! je n'ai pas tout perdu.

FIN DU LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

Ainsi parla le vieillard. Aussitôt qu'il eut achevé son récit, Edmée, Claire et Gemmi, se précipitant à son cou, firent éclater leurs sanglots, et le baignèrent de leurs larmes. Tell, demeurant immobile, le front appuyé sur une de ses mains, regardoit fixement la terre; de grosses larmes tomboient goutte à goutte de ses yeux à demi-fermés; sa poitrine, oppressée d'un poids terrible, ne respiroit qu'avec peine, et la main qui soutenoit sa tête trembloit d'un mouvement convulsif. Après un long et sombre silence, il se lève tout-à-coup, embrasse le vieux aveugle, le serre deux fois avec étreinte contre son sein palpitant, fait des efforts pour parler, et ne peut prononcer que ces paroles dites d'une voix étouffée : Mon père, tu seras vengé.

Après ces mots, Guillaume retombe dans sa profonde rêverie. Debout, morne, silencieux, il examine, il médite encore ce qu'il a déjà médité; bientôt reprenant ses esprits, il demande au vieillard, d'un air calme, s'il est informé de l'asyle où s'est allé cacher Melctal. Oui, répond le malheureux père, mon fils a dû se retirer dans les cavernes profondes de

la montagne de Faigel. Ces rocs déserts, inabordables, sont inconnus aux émissaires, aux satellites du tyran. Melctal m'a promis, m'a juré de n'en sortir que par mon ordre. Rends-lui sa parole, répond Guillaume, je te la demande pour lui; et toi, mon fils, prépare-toi, tu vas partir à l'heure même. Tu marcheras toute la nuit; au point du jour tu dois arriver à la montagne de Faigel. Cherche Melctal, ne t'arrête pas que tu ne l'aies découvert; tu lui diras en l'abordant: Ton ami m'envoie vers toi pour t'apprendre les crimes nouveaux de l'exécrable Gesler. Il vient d'arracher les yeux à ton père. Guillaume t'envoie ce poignard.

Tell alors tire de sa ceinture un fer qu'il ne quittoit jamais. Gemmi s'approche avec respect, prend le glaive, le met dans son sein. Edmée et Claire, tremblantes, n'osent interroger Guillaume, regardent Gemmi, se regardent, et craignent de montrer leur inquiétude pour les périls qu'il va courir. Le vieux Melctal, étonné de l'ordre qu'il vient d'entendre, demande à Tell quels sont ses projets. Ton fils les connoît, lui répond Guillaume, et la seule vue de ce poignard lui dira tout ce qu'il doit faire. Le tems est cher; ne le perdons pas : je n'ai qu'un mot à te dire : Mon père, tu seras vengé.

Il prend aussitôt Gemmi par la main et le conduit, sans rien dire, sur le tombeau de son père; là, après avoir reçu son serment, il lui confie une partie de ses projets, lui développe ses ressources et l'instruit, dans le plus grand détail, de ce qu'il doit dire à Melctal.

Ils reviennent l'un et l'autre animés d'un généreux espoir. Gemmi est prêt à se mettre en marche; Claire demande à l'accompagner. Elle veut aller embrasser son père, elle veut lui porter des fruits, du pain et d'autres alimens dont il manque dans les montagnes. Le vieux Henri permet ce voyage. Edmée remplit de ses provisions une corbeille d'osier, elle y joint du lait et du vin, remet la corbeille à son fils, le presse contre son sein, lui dit adieu, l'embrasse encore, et recommande à Claire, d'une voix basse, de veiller sur cet enfant si cher. Gemmi, armé d'un bâton ferré, dont son père lui montra l'usage, place sur sa tête la corbeille, présente le bras à la jeune Claire; et tous deux, se tenant ainsi, partent comme deux jeunes faons qui vont dans l'obscurité chercher de nouveaux pâturages.

Guillaume les a vus partir; Guillaume lui-même s'est revêtu d'une peau de loup qu'il portoit toujours dans ses chasses lointaines. Cette peau, serrée contre son corps par une

large ceinture, vient envelopper sa tête, où les dents de l'animal tombent et luisent sur son front; ses jambes sont à demi couvertes par des brodequins d'ourson. Un carquois de cuir, plein de flèches brillantes, est attaché sur son épaule; et dans ses mains est cet arc terrible, qui jamais ne se tendit en vain. Appuyé sur ce grand arc, regardant Edmée d'un œil tranquille:

Ma femme, dit-il, je vous quitte, je vais partir à l'instant; je laisse en vos mains notre hôte, le père de mon ami, le vieillard que je respecte, que je chéris comme mon père; ne vous occupez que de lui seul. Veillez près de lui pendant son sommeil. Soyez attentive, la nuit et le jour, à secourir, à soulager, à prévoir ses moindres douleurs. Acquittez à tous les instans ce que nous devons au malheur, à la vieillesse, à l'amitié. Bientôt vous me reverrez; deux jours suffisent à ma course. N'informez personne de mon absence; et que la porte de ma maison soit fermée jusqu'à mon retour.

Il dit, sort de la chaumière, prend un sentier différent de celui qu'a suivi Gemmi, et précipite ses pas.

Cependant Claire et Gemmi descendoient ensemble la montagne pour aller gagner les

étroits sentiers qui mènent en Underwald. Ils font un circuit au-dessus d'Altorff, vont frapper à la chaumière d'un pêcheur ami de Tell, et lui demandent de les passer de l'autre côté du lac. Le bon pêcheur, empressé d'être utile à des enfans, court détacher son bateau, leur tend la main, les reçoit, et saisissant les deux rames, il frappe l'onde transparente à coups égaux et rapides. Descendus à la rive opposée, les deux enfans rendent grace au pêcheur, et montent les roches arides qui de toutes parts enferment le lac. Claire veut porter à son tour le fardeau que porte Gemmi. Elle lui dispute cette douce charge que Gemmi ne veut point céder. Enfin, ils se la partagent; et, tous deux réunissant leurs mains sur l'anse de la corbeille, ils gravissent ainsi les sentiers, en se parlant, en se regardant avec douleur, avec tendresse, en s'arrêtant quelquefois, sous prétexte de reprendre haleine, mais en effet pour se parler, pour se regarder de plus près.

La lune a déjà disparu. Déjà l'aurore si tardive dans cette froide saison, vient dorer la cime des neiges, lorsque les jeunes voyageurs arrivent au pied du Faigel. Ils montent, ils cherchent des yeux s'ils ne découvriront point quelque chevrier, quelque pâtre qui puisse leur indiquer la solitaire caverne où Melctal

s'est allé cacher. Rien ne paroît dans ces rocs déserts. C'est en vain que les deux enfans promènent au loin leur vue, ils ne découvrent que des glaces, ils n'aperçoivent que des chamois suspendus sur les précipices, et fuyant avec la rapidité de l'oiseau des airs, aussitôt qu'ils sont regardés.

Enfin, vers la huitième heure, une légère fumée, sortant du milieu des rocs, fixe les yeux de Gemmi, qui la fait remarquer à Claire; tous deux volent vers cette fumée, franchissent des torrens glacés, traversent un bois de sapins, et parviennent à une caverne, où, dès l'entrée, ils aperçoivent au fond une flamme pétillante. Un homme étoit assis devant ce foyer, qu'il ranimoit par des branches sèches. Au premier bruit qu'il entend, cet homme retourne la tête, se lève, saisit sa hache, et vient, en la tenant levée, au-devant des jeunes voyageurs. Que demandez-vous? leur dit-il avec un accent de colère. Nous sommes vos enfans, mon père, répond Claire en courant à lui; c'est Gemmi, c'est votre fille, qui viennent vous porter des vivres et vous serrer dans leurs bras.

Elle dit, s'élance au cou de Melctal, qui, jetant loin de lui sa hache, pousse un cri de joie, reçoit sa fille, la presse contre son cœur,

la couvre de ses baisers. Aussitôt, courant à Gemmi, qui le regardoit en silence, il l'embrasse, le baigne de larmes, le confond avec Claire dans ses bras, prononce le nom de son père, celui de Tell, son ami, précipite ses questions, et les interrompt par les tendres caresses qu'il partage aux deux enfans. Enfin, les ramenant près du foyer, il les fait asseoir à ses deux côtés, et les écoute en essuyant ses larmes.

Claire l'instruit avec précaution du motif qui les amène, des ordres sacrés qu'elle vient porter de la part du vieillard Henri; bientôt la voix de Claire s'éteint, elle veut, elle ne peut dire le malheur affreux qu'elle pleure, le crime horrible de Gesler; trois fois elle commence ce récit, trois fois elle est forcée de l'interrompre. Gemmi vient à son secours. O Melctal, dit-il, vois nos larmes; elles t'annoncent de nouveaux malheurs. Mon père m'a chargé de te les apprendre; mon père m'a dit que son ami les entendroit avec constance, qu'il auroit pitié de sa fille Claire, et qu'il contiendroit sa douleur. Alors le jeune enfant raconte comment Gesler, l'exécrable Gesler s'est vengé du triste vieillard. A ce récit, le fougueux Melctal se lève, court à sa hache, veut s'élancer hors de la caverne, veut sur-le-champ

courir se baigner dans le sang du cruel Gesler. Claire se jette à ses genoux ; Gemmi se place devant lui : Pense à mon père, lui dit-il ; tu ne te souviens donc plus de mon père ? il n'est donc pas ton ami ? écoute au moins ce qu'il te fait dire : Guillaume s'occupe de te venger ; Guillaume est à présent chez Verner, et ce seul mot doit t'en apprendre assez. Voici les ordres de mon père ; il me les a répétés deux fois : Va, mon fils, instruire Melctal du nouveau crime du tyran ; ce n'est pas la fureur qui peut nous venger, c'est le courage et la prudence ; je pars pour Schwitz, je vais trouver Verner, et faire armer son canton. Que Melctal se rende dans Stantz ; c'est là que sont ses amis, et les principaux d'Underwald : qu'il les rassemble, les invite à préparer leurs armes, et qu'il aille ensuite m'attendre dans la caverne de Grutty, où Verner et moi ne tarderons pas à le joindre.

Melctal écoute Gemmi, et la joie douloureuse de la vengeance se peint dans ses yeux et sur son visage. Je vais obéir à Tell ! s'écrie-t-il avec transport ; je cours rassembler mes amis. Dès demain, Gemmi, tu peux en répondre à ton père, deux cents hommes, braves, fidèles, animés de l'amour de la liberté, prêts à mourir pour la reprendre, et certains,

avant de mourir, d'immoler des milliers d'esclaves, éleveront sur la place de Stantz le drapeau de la liberté. Voici l'instant qu'attendoit mon courage; il n'étoit enchaîné que par Tell, que par les ordres sacrés de mon vénérable père. Mon père, mon ami me rendent à moi; courons, volons à la victoire : elle est à nous, elle est certaine. Je brûle de me voir aux mains avec le perfide Gesler. Qu'il vienne, qu'il vienne contre nous avec ses nombreux satellites, avec toute sa puissance; je suis plus fort, je marche à lui au nom de la liberté, de la piété filiale, de l'humanité outragée.

Il dit, et veut, à l'instant même, prendre la route de Stantz. La jeune Claire le retient; elle le force de donner du moins quelques momens à la nature, d'accorder à sa fille une heure pour jouir de ses tendres caresses, pour fortifier son corps affoibli par les alimens qu'elle vient d'apporter. L'impétueux, le sensible Melctal embrasse en pleurant sa fille chérie, serre dans ses bras le jeune Gemmi, consent à s'asseoir près de son foyer, place les deux enfans à ses côtés, et fait avec eux un frugal repas, qu'il précipite et qu'il abrége. Bientôt, armé de sa hache, il dit adieu à ses enfans, presse sa fille sur son cœur, et prenant la main de Gemmi : Écoute, lui dit-il,

mon fils; je peux mourir dans cette entreprise, cette mort même auroit des délices, les cœurs généreux envieroient mon sort; mais je veux du moins disposer du seul trésor que je possède, du trésor le plus cher à mon cœur, après la liberté de mon pays. Ce trésor, mon fils, c'est ma Claire; je te la donne dès ce moment. Voilà ton épouse, Gemmi; serrez tous deux vos mains dans les miennes. Jurez sur mon cœur qui palpite pour mon pays, pour vous, pour mon père, jurez de vous aimer toujours, de vivre, de mourir l'un pour l'autre, de confondre tous vos sentimens dans votre amour ardent et pur. Vous êtes époux, mes enfans, je vous bénis au nom de mon père, au nom de mon digne ami.

Claire et Gemmi tombent à genoux, baissent la tête en se tenant la main, et reçoivent avec respect la bénédiction paternelle. Les pleurs couloient sur leurs joues; Melctal lui-même étoit baigné de larmes, et ses yeux, animés de tous les transports qui remplissoient son ame ardente, brilloient de feux à travers ses larmes. Il relève ses enfans, il les embrasse de nouveau, leur dit adieu, leur répète encore ce qu'ils doivent rapporter à Guillaume, et, saisissant sa hache, il sort de la caverne à pas précipités, et prend le chemin de Stantz.

Les deux enfans, demeurés seuls, n'osent d'abord lever la vue l'un sur l'autre. Immobiles, la tête baissée, et se tenant encore la main, ils éprouvent un frémissement mêlé de joie, de bonheur, de crainte. Leurs ames agitées d'une foule de sentimens divers, ontpeine à se remettre de tant de secousses ; leur pudeur naïve, enfantine, leur fait craindre, pour la première fois, de se trouver ainsi solitaires. Gemmi, rassuré le premier, dit enfin d'une voix tremblante: Claire, vous êtes à moi; depuis long-tems vous êtes instruite que Gemmi n'appartient qu'à vous; mais le moment où nous sommes, les dangers que vont courir nos pères, nous défendent de nous occuper de nous-mêmes ; c'est à eux seuls que nous devons toute notre ame et tous nos momens. Partons, Claire; rejoignons ma mère, rendons-lui compte de notre voyage, et lorsque mon père et votre vénérable aïeul auront confirmé la bénédiction que vient de nous donner Melctal, alors j'oserai peut-être vous dire combien je suis heureux.

Claire, sans répondre, lui serre la main, sort aussitôt de la caverne, et tous deux reprennent la route qu'ils avoient déjà parcourue.

Mais le soleil, quoiqu'à peine à la moitié de

son cours, ne jetoit plus qu'une lueur pâle à travers des nuages sombres. Un voile grisâtre déroboit par-tout l'azur du ciel, et des flocons de neige voltigeans dans l'air, semblables à la toison des agneaux que leur ont arrachée les ronces, venoient en s'augmentant du côté du nord. Bientôt un vent froid s'élève, et amène plus forte et plus rapide cette neige éblouissante. Elle tombe comme la pluie d'un violent orage. Elle remplit les sentiers, comble, dérobe les précipices, et fait baisser la paupière des malheureux voyageurs qui ne peuvent soutenir son impétuosité. Claire et Gemmi, forcés de s'arrêter, cherchent un abri sous des roches. La neige les atteint par-tout, la neige tombe sur leurs têtes. Gemmi s'alarme pour Claire; celle-ci, pour le rassurer, sourit en se voyant couverte des flots qu'elle secoue et renvoie aux vents. La tempête s'appaise enfin; les rayons d'or de l'astre du jour percent le voile qui le couvroit, et viennent se réfléchir sur les diamans de la neige. Les deux enfans se remettent en route, mais ils ne trouvent plus leurs sentiers. Un tapis épais et blanc couvre les rochers et les précipices. Gemmi tient Claire par la main, et s'avance avec précaution. De son bâton il sonde la neige; il ne permet à Claire de faire un pas qu'après s'être

assuré qu'il n'y a point de péril. Claire, qui ne craint que pour lui, qui ne marche que sur ses traces, lui serre plus fortement la main, prête à le soutenir s'il tomboit; et cette marche, longue, pénible, ces dangers toujours renaissans, sont mêlés de charmes pour la tendre Claire.

Forcés de prendre des détours, de suivre les bords des torrens, où la rapidité de l'onde a laissé la terre à découvert, les voyageurs consument le reste du jour, et n'arrivent que vers le soir non loin du village d'Erfeld. Gemmi se reconnoît alors; il est sûr, en remontant la Reuss, de rentrer la nuit dans Altorff. Il encourage sa compagne, et la lune, qui commence à paroître, lui ôte la crainte de s'égarer encore. Plus tranquilles, ils suivoient tous deux la rive gauche du fleuve qui traverse le canton d'Uri, lorsqu'ils sont joints par un homme armé d'une longue arbalète, couvert d'un large manteau qui l'enveloppoit tout entier. La neige et la glace se distinguoient seules sur le bonnet qui lui servoit de coiffure, sur son manteau, sur ses cheveux attachés ensemble par les frimas. Cet homme vint droit aux enfans, qui s'arrêtèrent à sa vue; et d'une voix altérée :

Mes jeunes amis, leur dit-il, vous voyez un

chasseur égaré. J'ai perdu de vue tous mes compagnons; je ne puis retrouver le chemin d'Altorff, où je suis sûr que mon absence a déjà répandu l'inquiétude. Pourriez-vous m'y conduire, enfans? votre zèle et votre secours seront récompensés par moi. La récompense est dans le service, lui répondit aussitôt Claire; nous savons le chemin d'Altorff, et nous aurons autant de plaisir à vous ramener à votre famille, que vous en auriez vous-même à nous rendre à nos bons parens. Suivez-nous, vous êtes certain d'être dans la ville dans une heure. Le chasseur joint alors les deux enfans, et les observant avec attention, à la clarté de la lune, il marche en silence auprès d'eux.

Bientôt le chasseur, s'adressant à Gemmi : Jeune homme, dit-il, quels sont vos parens? où demeurez-vous dans Altorff? Je suis le fils d'un laboureur, répond Gemmi sans le regarder; mon père n'habite point la ville. — Et dans quels lieux est sa retraite? — Dans les montagnes, au milieu d'un désert, où il cultive son champ, où il pratique la vertu. La vertu! reprend le chasseur avec un sourire ironique, je n'aurois pas cru que ce nom fût connu de vous à votre âge. C'est le premier nom que j'ai bégayé, répond Gemmi d'un ton de voix ferme. — Vous savez donc ce qu'il

signifie? — Je l'espère au moins. — Expliquez-le moi. — Trois mots suffiront : la crainte de Dieu, l'amour des humains, et la haine de leurs oppresseurs. — Et quels sont ces oppresseurs? — Les tyrans et leurs satellites. — En Suisse il n'est point de tyrans. Claire ne peut retenir un cri. Gemmi ne répondit point ; et le chasseur, la tête baissée, marcha quelque tems en silence.

Ils approchoient des murs d'Altorff ; déjà l'on voyoit reluire les lances des gardes qui veilloient aux portes. Le sombre inconnu tout-à-coup demande à Gemmi, d'une voix farouche, comment s'appelle son père. Claire, tremblante, serra plus fortement la main de Gemmi. Celui-ci, pour qui le mensonge étoit impossible, hésite quelques instans ; enfin, pressé par l'inconnu, il le regarde d'un air assuré. Nous avons bien voulu, répond-il, vous remettre dans votre route ; mais c'est à quoi se bornera la confiance que vous inspirez. Vous ne saurez point le nom de mon père ; il n'est connu que de ses amis. Jeune imprudent, s'écrie alors le chasseur avec l'accent de la colère, ton père ne peut m'échapper : tu ne sortiras toi-même des fers que je te prépare, qu'au moment où je connoîtrai ta séditieuse famille! Va, je sais découvrir les coupables aussi bien que les punir.

A ces mots, il arrive aux portes, prononce le nom de Gesler, et les soldats, sortant bientôt, baissent devant lui leurs lances. Qu'on saisisse ces deux enfans, leur dit l'atroce gouverneur, qu'on les traîne dans la prison, et qu'on ait soin de m'amener les premiers habitans d'Altorff qui se présenteront pour les réclamer!

On obéit; Claire et Gemmi sont environnés par la garde : sans pitié pour leur âge, pour l'état de foiblesse où leur pénible route les avoit réduits, on les conduit dans le fort, où un cachot devient leur demeure.

Calmes tous deux, se regardant avec tendresse, et remerciant en secret leurs bourreaux de ne les point séparer, les deux enfans entendent sans effroi se refermer les portes épaisses de leur horrible prison; ils se reposent sur la paille qu'on leur a jetée par pitié, ils partagent le pain grossier que l'on a mis auprès d'eux. Sans crainte comme sans remords, inquiets seulement des alarmes qu'éprouveront leurs familles, des dangers qui menaceroient Guillaume s'il venoit s'offrir au tyran, ils espèrent, ils font des vœux pour qu'Edmée et le vieux Henri les croient demeurés auprès de Melctal, pour qu'ils ignorent leur malheur, pour que ce malheur ne soit que pour eux.

Tandis

Tandis qu'occupés seulement de cette pieuse idée, les deux enfans en prison, sous le couteau d'un barbare qui ne pardonna jamais, dormoient paisiblement l'un auprès de l'autre, sans être troublés par des songes funestes, et goûtoient ce calme, ce repos de l'ame que la vertu donne même dans les fers, le gouverneur, dans son palais, entouré de troupes nombreuses, armé de sa toute-puissance, pouvant d'un seul mot consommer la perte de quiconque déplaisoit à ses yeux; le gouverneur ne pouvoit dormir, et les plus terribles craintes agitoient son esprit inquiet. Sombre, furieux, tourmenté par une foule de desseins contraires, tremblant pour ses jours, méditant de nouveaux supplices pour effrayer ceux qu'il redoutoit, pour conserver sa misérable vie à force de donner la mort, pour mettre entre le trépas et lui un large fleuve de sang, il se disoit à lui-même : Oh! combien doit être terrible la haine que me porte ce peuple, puisque leurs enfans, leurs foibles enfans ne peuvent pas la cacher au voyageur, à l'inconnu que le hasard leur fait rencontrer! Que disent donc leurs vieillards, leurs hommes! Que n'ai-je point à redouter de ce peuple séditieux dont les générations se multiplient, s'élèvent avec l'espoir, avec le desir de m'arracher ma puissance, de me percer sans doute

le sein! Ah! je saurai prévenir leurs coups, je saurai comprimer par la terreur ceux qui pourront échapper à ma redoutable justice; je veux inventer de nouveaux supplices, je veux inventer de nouveaux moyens de reconnoître mes ennemis : tous le sont, je n'en doute point; mais tous n'oseront se montrer, et les plus hardis du moins tomberont les premiers sous mon glaive.

Il s'abandonne alors au délire de sa colère, de son orgueil, roule dans son esprit aliéné mille projets inexécutables, adopte, caresse les plus insensés; et, trouvant un mérite de plus aux ordres qui prouveront mieux le mépris qu'il veut affecter pour ce peuple qu'il redoute, il s'arrête enfin au projet stupide de forcer les habitans d'Uri à courber lâchement leur front devant le bonnet qui sert de coiffure à leur atroce gouverneur. En vain sa raison, à demi perdue, veut lui présenter les dangers de cet ordre absurde, inutile, sa raison n'est plus écoutée; il fait appeler près de lui les chefs de sa garde nombreuse, les interroge avec inquiétude sur le zèle, sur l'attachement de leurs mercenaires soldats, leur distribue des trésors que son avarice cède à sa crainte; et s'adressant à Sarnem, ministre secret et fidèle de ses desirs les plus coupables : Demain, lui dit-il, à l'aube du

jour, qu'on plante une longue pique au milieu de la place d'Altorff; je veux que, sur la pointe de cette pique, le bonnet qui couvre ma tête, et que je remets dans tes mains, soit exposé à tous les regards. Mes nombreux soldats, sous les armes, environneront la place, en garderont les avenues, et forceront tous les passans à se courber avec respect devant ce signe de la puissance du gouverneur des trois cantons; que la moindre résistance, que le plus léger murmure soit sur-le-champ puni par les fers! C'est à vous de lire sur les visages, dans les yeux, dans les traits de ces hommes vils, que la nature fit pour être esclaves, les secrets sentimens de haine, d'indépendance, de courage même; car le courage est un crime dans ceux qui ne doivent savoir qu'obéir. Allez, exécutez mon ordre, et que nos émissaires s'occupent tous de découvrir les parens coupables des deux enfans que j'ai fait mettre aux fers.

Il dit; Sarnem court tout préparer. Les soldats reçoivent d'avance le salaire des crimes qu'on leur demande. L'or et le vin leur sont prodigués; des espions sont répandus dans la ville, dans les environs, pour s'introduire dans les familles, pour y raconter, sous un faux ton de pitié, comment deux enfans sont victimes de la sévérité de Gesler, pour étudier, pour

surprendre dans les regards l'effet que produit cette nouvelle, pour faire un crime de la douleur, même de la compassion.

Mais le ciel, le juste ciel, qui veilloit sur la chaumière de Tell, la cache aux yeux de ces émissaires. Ils ne vont point chez la bonne Edmée, qui, seule avec le vieillard aveugle, comptoit les heures écoulées loin de son époux, loin de son fils. La nuit s'est passée dans l'inquiétude, sans que la lampe solitaire qui éclairoit la maison se soit éteinte un moment, sans que le vieux Henri et la bonne Edmée aient voulu se livrer au sommeil. Ils ont toujours parlé de leurs enfans. Ils se sont interrompus cent fois pour écouter le moindre bruit qui se faisoit entendre à leur porte. Les aquilons sifflant dans les arbres dépouillés de leurs feuilles, les aboiemens du chien fidèle, qui tourne autour de la maison, faisoient tressaillir Edmée. Elle se levoit, couroit à la porte, espérant toujours que c'étoit Gemmi : elle regardoit, ne voyoit que les ténèbres; elle écoutoit, attentive, et n'entendoit que les torrens. Elle revenoit tristement auprès du vieillard éperdu, à qui elle vouloit cacher ses inquiétudes et ses craintes : Votre fils les aura retenus, lui disoit-elle en soupirant; dormez, ô bon vieillard, je veillerai jusqu'au matin. Oui, ma fille, répon-

doit Henri, mon fils les aura retenus. Je vais reposer; ne songe pas à moi, et calme ton ame inquiète. Alors le vieillard, pour ne pas l'alarmer, faisoit semblant de reposer, faisoit semblant d'être tranquille; tous deux gardoient le silence pour se tromper mutuellement, tous deux se cachoient leurs larmes; mais, au moindre bruit, tous deux se levoient, et leur espoir étoit trompé.

FIN DU SECOND LIVRE.

LIVRE TROISIÈME.

CEPENDANT Tell, long-tems avant l'aurore, est arrivé dans les murs de Schwitz. Il va frapper à la maison de Verner. Les dogues, veillant dans la cour, font retentir l'air de leurs aboiemens. L'inquiet Verner, déjà debout devant un chêne brûlant, se hâte d'aller à sa porte, l'ouvre à la voix de son ami, l'embrasse, le mène près de son foyer; et les dogues menaçans n'ont pas plutôt reconnu le fidèle ami de leur maître, qu'ils l'environnent en le caressant, et viennent cacher leurs têtes énormes sous les mains engourdies de Guillaume.

Ami, dit le héros à Verner, il est enfin venu l'instant qui doit délivrer la patrie ou terminer nos malheureux jours. Ce n'est plus ta prudence que je viens consulter, ce n'est plus à ta sagesse que je viens demander des conseils; c'est ton courage que je réveille, c'est à lui que je porte des armes. Plus de conseils, il faut agir : les nouveaux crimes de Gesler nous ont donné le dernier signal.

A ces mots, il dépose devant Verner un pesant faisceau de lances, de flèches, d'arbalètes, d'épées tranchantes, qu'il a porté sur ses épaules. Verner les regarde avec une joie tranquille.

Avant de t'entendre, répond-il, allons cacher ce trésor précieux dans un asyle secret; l'on peut ici nous surprendre : lorsque l'on dépend d'un tyran, le citoyen n'a point de maison.

Tous deux alors reprennent les armes, descendent, les portent dans un souterrain, et, revenant s'asseoir près du foyer, Guillaume raconte à Verner la barbarie du gouverneur, le malheur du vieillard Henri, la retraite de son fils Melctal, le voyage du jeune Gemmi, qui doit l'avertir, à cette heure même, de se rendre à Grutti, le soir, pour assurer leur vengeance. Verner écoute avec attention, se fait répéter les détails des grands desseins de Guillaume, les pèse, les discute avec lui, oppose, invente les obstacles qu'il est possible de rencontrer; et, satitfait des réponses de Tell, qui a tout prévu, qui répond à tout, il l'embrasse, en lui disant ces paroles : Ami, commençons, je suis prêt.

Aussitôt, séparément, et par des chemins opposés, ils vont porter, une à une, les armes qu'ils ont en dépôt, à leurs amis de la ville, à leurs amis des villages dont Schwitz est environné; ils vont remettre dans les mains des ennemis de la tyrannie de quoi la détruire, de quoi se venger. Ils rendent grace aux frimas, à la neige qui obscurcit le jour, qui tombe avec

abondance, et rend déserts les chemins qu'ils traversent avec sûreté. Ils vont, reviennent cent fois pour distribuer les armes, qu'ils n'osent porter qu'une à une; ils emploient douze heures entières à cette importante distribution, échauffent, raniment le cœur de chacun de ceux qu'ils viennent armer, prennent son serment devant Dieu, l'instruisent du nouveau crime de Gesler, l'animent à la vengeance, et retrouvent toujours de la voix, toujours de nouvelles forces pour varier des discours, pour faire de nouveaux pas qui doivent amener la liberté.

Le jour entier s'est consumé dans ces soins. Toutes les armes sont distribuées; Guillaume n'a gardé que son arc, Verner n'a conservé qu'une lance. Tous deux, accablés de fatigue, rentrent dans la maison de Verner, prennent un peu de nourriture, raniment leurs forces éteintes, et sans prendre un instant de repos, pressés par le tems qui s'écoule, par la parole donnée à Melctal, ils se remettent en chemin pour la caverne de Grutti.

Ils marchent au milieu des neiges, que l'aquilon ramasse autour d'eux; ils arrivent sur les bords du lac, cherchent un bateau dans l'obscurité, trouvent une foible barque amarrée par de forts liens, et que les flots impétueux, sou-

levés par le vent du nord, faisoient battre contre le rivage. Verner, voyant le lac agité, s'arrête, demande à Guillaume si sa science si renommée dans l'art de conduire une barque pourra lutter contre la tempête. Melctal nous attend, lui répond Guillaume, et le sort de notre patrie va dépendre de notre entrevue. Comment oses-tu demander si je pourrai traverser le lac? J'ignore si la chose est possible, mais je sais qu'il faut la faire. Je compte peu sur mon adresse ; mais je compte sur le Dieu du ciel qui veille sur les ames pures, et qui se plaît à protéger les amans de la liberté.

Il dit, saute dans la barque; Verner s'élance après lui. Tell coupe aussitôt le lien, s'empare de l'aviron, et s'éloigne du rivage. Mais, soit un effet du hasard, soit que ce Dieu juste et puissant, que Guillaume invoquoit dans son cœur, veillât sur les libérateurs de la Suisse, le vent s'appaise tout-à-coup, les flots se calment, l'onde tranquille porte la barque de Tell, qui, saisissant les deux rames, la fait voler avec la rapidité de la flèche. Il a bientôt franchi le lac, il arrive à l'autre bord, descend, amarre sa barque, et les deux amis se rendent à la caverne qu'ils connoissoient depuis si long-tems.

Melctal les attendoit à l'entrée. Aussitôt qu'il aperçoit Tell, il se précipite dans ses bras, le

serre, le baigne de ses pleurs, prononce avec des sanglots le nom de son père et le nom de son ami, mêle, confond ces deux noms si chers, et peut à peine contenir tous les sentimens qui l'oppressent. Guillaume pleure avec lui, tient sa main qu'il presse avec force, l'entraîne au fond de la caverne; et là, dans une obscurité profonde, les trois amis, assis sur des rocs, faisant trève à leurs intérêts, à leurs douleurs particulières, ne s'occupent que de l'intérêt et du destin de leur pays. Tell le premier prend la parole :

Melctal, dit-il, ton père est vivant; ton père est dans ma maison : que ta tendresse se rassure, que ta piété filiale se taise devant la patrie. Examinons, trouvons les moyens les plus sûrs et les plus prompts de délivrer notre pays, de lui rendre sa liberté, de venger les longues injures, les barbaries, les fureurs dont il a souffert trop long-tems. Chacun de nous, dans son canton, jouit de l'estime, de l'attachement, de la confiance de nos frères. Les braves habitans de Schwitz se leveront à la voix de Verner : il ne leur manquoit que des armes; aujourd'hui même Verner et moi nous leur en avons donné. Ces armes, jointes à celles que nos amis de Schwitz s'étoient procurées, nous répondent de deux cents soldats dont Verner est le capitaine.

Nous avons leur foi, leurs sermens; nous comptons sur eux comme sur nous-mêmes.

Dans Uri, dans les murs d'Altorff, où la présence du tyran augmente et nourrit la terreur, où le fort terrible qu'il a élevé semble assurer à jamais sa puissance, il m'a été plus difficile de trouver des compagnons. Tous les cœurs brûlent pour la liberté; mais les satellites nombreux de Gesler, ses infâmes émissaires veillent avec plus de soin à découvrir, à punir la moindre étincelle de ce feu sacré. Je n'ose compter encore sur les habitans d'Altorff; ils tremblent, ils sont gémissans sous la verge du despotisme; ils voient toujours la hache levée sur le premier qui oseroit regarder le gouverneur. Le peuple d'Altorff ne l'attaquera point, mais il ne le défendra pas. Il faut conquérir Altorff. Dans les villages qui l'entourent, j'ai trouvé cent compagnons prêts à mourir avec moi; ils sont armés, ils sont braves, c'est tout ce que je puis offrir. Parle, Melctal, rends-nous compte de tes efforts en Underwald, et arrêtons irrévocablement l'heure, l'instant où nous réunirons nos forces, où nous irons mourir ou devenir libres.

Amis! s'écrie Melctal avec un accent dont à peine il est maître, j'étois loin de compter sur les forces qui sont déjà dans vos mains, et

j'étois certain du succès. Cent cinquante jeunes guerriers sont déjà prêts dans Underwald; aujourd'hui même je les ai tous vus; ils m'ont choisi pour leur chef, ils brûlent tous de combattre. Amis, ne perdons pas un instant; rendons-nous, dès cette nuit même, sous les murailles d'Altorff; réunissons nos guerriers au milieu même de cette ville; attaquons le fort sur-le-champ, le peuple nous secondera; nous punirons le gouverneur : je veux que les yeux lui soient arrachés à la même place où mon père.... Mais je m'égare; pardonnez au plus malheureux des fils : je veux, dis-je, que malgré la nuit, malgré la neige qui couvre la terre et rend les chemins difficiles, nous soyons demain, à l'aube du jour, au milieu de la place d'Altorff, et qu'un combat engagé sur-le-champ nous rende maîtres de la citadelle, ou nous fasse tous périr.

Oui, nous péririons, lui répond Verner d'une voix calme, et cette mort, glorieuse sans doute, seroit inutile à notre pays. Tu n'as donc pas entendu, Melctal, ce que nous a dit Guillaume : les cent amis dont il est sûr dans Uri sont dispersés dans les villages, il lui faut du tems pour les rassembler; et quatre mille satellites sont toujours réunis auprès du tyran. Le peuple d'Altorff gémissant, comprimé sous le poids

terrible de la présence de Gesler, de sa garde, de ses soldats, n'osera point se joindre à nous. Nos foibles troupes, arrivant en tumulte, l'une après l'autre, n'obtiendroient pas l'entrée de la ville, et seroient détruites sous ses remparts. Les trois cantons sont trop foibles pour renverser cette puissance de Gesler, qui s'appuie sur le colosse de l'Empire, qui possède plusieurs places fortes, dont le siége, quelque rapide qu'il soit, laisse le tems à l'Allemagne d'enfanter contre nous des armées plus nombreuses que tout notre peuple. Croyez à mon expérience. Assurons-nous de nombreux secours avant de tenter aucune entreprise. Pensez-vous que nous soyons les seuls animés de l'amour de la liberté? Pensez-vous que Zurich, Lucerne, les habitans des montagnes du Zug, de Glaris et d'Appenzel, ne frémissent pas comme nous de se voir accablés de chaînes? N'en doutez point, ces généreux peuples souffrent de la soif de l'indépendance; ils feront un jour, mon cœur le prédit, un même corps avec nous, une seule république redoutée et respectée de tous les rois de l'univers. Avançons ces tems de gloire, envoyons des députés sûrs à Lucerne, à Zug, à Zurich; rendons générale la conjuration; fixons un jour, un jour sacré, où, à la même heure, dans toute la

Suisse, tous les amis de la liberté attaquent à la fois leurs tyrans. Alors nous éclaterons; alors Altorff se déclarera, et le gouverneur troublé, environné de peuples en armes, succombera sous nos efforts avant que ses courriers, partout arrêtés, puissent porter à l'empereur la nouvelle de ses périls.

Verner se tait, et Melctal murmure; Melctal va combattre Verner, lorsque Guillaume prend la parole, et tous deux l'écoutent dans le silence. J'aime ton audace, dit-il à Melctal; j'excuse ta bouillante ardeur, mais elle nous seroit fatale. J'honore ta prudence, Verner, mais elle auroit aussi ses dangers. Malheur aux saintes conjurations à qui le tems est nécessaire, et dont le secret n'est pas concentré dans un petit nombre de cœurs fidèles! Une seule erreur, un seul mot, les plus légers accidens, renversent l'ouvrage de plusieurs années. Il ne faudroit trouver qu'un traître dans les villes nombreuses que tu nous proposes d'associer à nos desseins, pour remettre la patrie aux fers, pour voir périr dans les supplices l'élite de ses plus dignes enfans. Non, ne confions à personne nos généreux, nos sublimes desseins. Nous suffirons, je l'espère, pour fonder la liberté; et, lorsqu'Uri, Schwitz, Underwald, auront planté sur leurs montagnes le drapeau

de l'indépendance, nous ou nos fils verront les cantons venir combattre sous cet étendard, ou se reposer à son ombre.

Verner, il est tems d'éclater; mais je te demande, Melctal, de me donner encore quelques jours. Voici le plan que je vous soumets.

Underwald et Schwitz sont armés. Trois cent cinquante guerriers de ces deux braves cantons sont prêts, dites-vous, à suivre vos pas: assignez-leur, non pas une ville, non pas un village, mais un vallon, un endroit désert, où, se rendant par diverses routes, ils puissent tous se réunir, et se mettre en marche à la fois. Tandis que vous prendrez ce soin, je retourne dans Uri; et, secondé par le brave Furst, le seul de mes compagnons à qui j'ai confié mes projets, je vais rassembler, s'il se peut, les cent ennemis de la tyrannie, que leurs murmures, leur courage, m'ont fait juger dignes de vaincre avec nous. Le brave Furst ira les chercher dans le Maederan et dans l'Urseren, jusque dans les hautes montagnes d'où se précipitent l'Aar, le Tessin, le Rhin et le Rhône. Seul, je demeure dans Altorff, où un émissaire de Furst viendra m'avertir de l'instant où sa troupe doit se mettre en marche. A cette nouvelle, je mets le feu à un immense bûcher que mes mains ont déjà placé sur la

montagne où est ma maison. Dès que vous verrez cette flamme, partez, Verner; partez, Melctal, ainsi que tous vos compagnons, chacun pour le lieu du rassemblement, De là, dès que vous serez réunis, marchez sur-le-champ vers Altorff. J'ai mesuré le tems, les distances. Furst, avec les braves d'Uri, Verner, avec ceux de Schwitz, Melctal, avec ceux d'Underwald, doivent arriver presque en même tems, au midi, au nord et à l'orient de la ville. J'y serai, mes braves amis, j'y serai seul, au milieu du peuple, que ma voix, que mes efforts appelleront à la liberté. Ma bouche fera retentir ce nom sacré, devenu notre cri de guerre. Vous le prononcerez en entrant. Le peuple, frappé de surprise de voir, d'entendre à la fois Underwald, Uri et Schwitz qui volent à son secours, le peuple alors, n'écoutant plus que sa haine, se livrant tout entier à sa fureur contre Gesler, grossira vos troupes vaillantes. Nous attaquerons le fort, où le tyran surpris et troublé, ne se défendra qu'avec lâcheté. Vous verrez bientôt nos drapeaux flotter sur ses crénaux terribles; et toute la Suisse, émue par cette première victoire, viendra nous demander l'honneur de s'associer aux futurs combats.

Il dit, et Melctal se jette dans son sein, et

baigne

baigne le héros de larmes de joie. Verner lui-même est persuadé ; Verner adopte son avis. Les trois libérateurs, sans se lier par de nouveaux sermens, inutiles à leurs grandes ames, les trois héros se séparent, après s'être répété qu'ils ne se mettront en marche qu'au moment où le signal du feu leur sera donné par Guillaume. Melctal retourne dans Stantz se préparer avec ses amis ; Verner et Tell retrouvent leur barque, traversent le lac, demeuré paisible, et parvenus sur l'autre bord, Verner prend la route de Schwitz, et Guillaume celle d'Altorff.

Il marche en suivant la route du lac. Il veut, avant de retourner auprès d'Edmée, visiter ses amis d'Altorff, les instruire de ses grands desseins. Le soleil brilloit déjà, lorsqu'il arrive dans la ville. Il s'avance jusqu'à la place, où le premier objet qui frappe sa vue est une longue pique élevée, au haut de laquelle il distingue un riche bonnet brodé d'or. Autour de la pique des soldats nombreux se promènent en silence, et semblent garder avec respect ce nouveau signe de puissance. Guillaume s'avance étonné ; bientôt il voit le peuple d'Altorff se prosterner bassement devant ce bonnet, devant cette pique, et les satellites armés, courber plus près de la terre,

avec le fer de leurs lances, les fronts de ceux qui s'humilient. Maître à peine de son indignation, Tell s'arrête à ce spectacle; il n'en peut croire ses yeux, il demeure muet, immobile, appuyé sur son grand arc, et regardant avec dédain ce peuple lâche et ces vils soldats.

Sarnem qui commande la garde, Sarnem, dont le zèle féroce se plaît à surpasser les ordres qu'il a reçus du tyran, distingue bientôt cet homme, qui seul, au milieu d'un peuple courbé, lève une tête droite et fière. Il vole, le joint, et le regardant avec des yeux brûlans de fureur : Qui que tu sois, lui dit-il, tremble que je ne punisse ta lenteur à obéir aux ordres de Gesler ! Ne sais-tu pas la loi proclamée, qui oblige tout habitant d'Altorff à saluer avec respect ce signe de sa puissance ? Je l'ignorois, répond Guillaume, et je n'aurois jamais pensé que l'ivresse du pouvoir suprême pût en venir à cet excès de tyrannie et de démence. Mais il est justifié par la lâcheté de ce peuple. J'excuse, j'approuve Gesler; il doit nous traiter en esclaves, il ne peut pas assez mépriser des hommes assez bas pour se soumettre à des caprices aussi dégradans. Quant à moi, je ne baisse mon front que devant la divinité. Téméraire, reprend Sarnem, tu vas expier tant d'audace. Tombe à genoux,

et désarme le bras qui va te punir. Le mien me puniroit moi-même, lui dit Tell en le regardant, si j'étois capable de t'obéir.

A ce mot, et à un signe qu'a fait le cruel Sarnem, une foule de ses satellites se jette aussitôt sur Guillaume. On lui arrache son arc; on le dépouille de son carquois. Environné de glaives brillans dirigés tous contre son sein, on le conduit, on l'entraîne au palais du gouverneur.

Tranquille au milieu des soldats, sourd à leurs menaces grossières, les bras croisés sur sa poitrine, Guillaume paroît devant le tyran. Il le considère d'un œil dédaigneux, laisse parler sans l'interrompre celui qui se hâte de l'accuser, et, dans un silence impassible, attend que Gesler l'interroge.

Son air, son front, son visage calmes, étonnent, troublent le gouverneur. Une terreur involontaire, un pressentiment secret semblent l'avertir qu'il voit devant lui celui qui doit punir ses crimes. Il craint de fixer sur lui ses regards; il hésite à l'interroger; enfin, d'une voix altérée : Quel motif, dit-il, a pu te porter à désobéir à mes ordres, à refuser au signe, quel qu'il soit, de mon pouvoir, le respect, l'hommage que tu me dois? Parle, défends-toi, je peux pardonner. A ce mot, Tell le re-

garde avec un sourire amer : Punis-moi, lui répond-il, et ne me demande pas ma pensée. Tu n'entendis jamais la vérité, tu ne pourrois la soutenir. — Je veux l'entendre de ta bouche ; je veux que tu m'instruises toi-même de mes fautes et de mes devoirs. — Je n'instruis point les tyrans, mais l'horreur que m'inspire leur présence, n'ôte rien à mon courage, mais je leur rappelle leurs crimes, et je leur prédis leur sort. Écoute-moi donc, Gesler, puisque tu consens à m'entendre.

La mesure est bientôt comblée ; la coupe du malheur, que le ciel irrité contre nous voulut remettre dans tes mains, déborde de toutes parts. Dieu épuisa sur nous, par tes mains, tous les traits de sa colère ; sa justice va te frapper. Entends les cris des innocens que tu retiens dans les cachots ; entends les cris des enfans, des veuves, qui te redemandent leur époux, leur père, expirés, par ton ordre, au milieu des tourmens. Vois leurs ombres sanglantes errer autour de ta demeure, te poursuivre dans ton sommeil, se présenter devant toi, pour te montrer leurs larges blessures, leurs corps déchirés et palpitans. Leur sang jaillit sur tes mains, et t'éveille au milieu de la nuit ; tu vois ce sang au milieu des ténèbres, tu le vois, et tes yeux en vain se ferment

pour ne pas le voir. Le peu qui reste de vivans, abandonnant ses héritages, ses biens, le fruit de son labeur, à ton insatiable avarice, s'enfuit, et va se cacher au fond des forêts, dans le creux des rocs. Là, que fait ce peuple tremblant, à qui ton nom seul cause plus d'effroi que le bruit des monceaux de neige descendant du haut des montagnes pour ensevelir nos villages; que fait-il? A genoux sur les rochers, il élève ses mains à Dieu, il lui demande vengeance; il le supplie d'exterminer l'exterminateur des humains. Eh bien, Gesler, je te l'annonce, ces prières de tout un peuple, ces cris de tant d'innocens persécutés, dépouillés, frappés, immolés par ton ordre, ce sang répandu sans cesse par tes mains, et dont la vapeur épaisse forme un nuage autour de toi, ce sang est monté jusqu'au ciel; nos voix plaintives sont arrivées au trône du Tout-Puissant; sa justice va te frapper: ma patrie touche à sa délivrance. Tels sont mon espoir, mes vœux, ma pensée. Tu me le demandes, je t'ai satisfait; je n'ai plus rien à te dire, car je ne veux pas dégrader ma raison au point de te dire un seul mot de l'ordre insensé, du délire qui fait aujourd'hui fléchir les malheureux habitans d'Uri devant le bonnet qui couvroit ta tête. Tu sais tout, tu peux commander mon supplice.

Gesler écoutoit en silence; sa colère se contenoit pour mieux assurer ses coups, sa rage étoit suspendue par l'espérance de trouver, d'inventer un nouveau supplice qui le vengeât mieux de cet homme, qui sembloit mépriser la mort. Il songeoit à ces deux enfans que, la veille, il fit mettre aux fers. Il se rappelle leurs discours hardis, et les comparant à ceux qu'il entend, son ingénieuse fureur soupçonne, pressent, devine que ces enfans, déjà si fiers, si pénétrés de la haine des tyrans, ne peuvent appartenir qu'à celui qui vient le braver. Il veut s'en éclaircir sur l'heure, et donne l'ordre secret qu'on amène les deux enfans.

Sarnem a couru les chercher. Pendant ce tems, le fourbe Gesler, dissimulant sa colère, feignant de n'être point ému, interroge froidement Guillaume sur son état, sur sa famille, sur le rang qu'il tient dans Uri. Guillaume ne cache point son nom, et ce nom, fameux dans Altorff, frappe, épouvante le gouverneur. Quoi! dit-il avec surprise, c'est toi dont l'adresse est si renommée dans l'art de conduire une barque? c'est toi dont les flèches toujours sûres n'ont jamais manqué le but? Moi-même, lui répond Tell, et je rougis que mon nom ne soit connu que par des succès inutiles à ma patrie. Cette vaine gloire est loin de valoir la

mort que je vais souffrir en prononçant le nom de liberté.

A l'instant même Sarnem revient, conduisant Claire et Gemmi. Dès que Tell aperçoit son fils, il pousse un cri, s'élance vers lui : O Gemmi, dit-il, ô mon fils! je peux t'embrasser encore ! et dans quels lieux.... pourquoi.... comment?.... Non, non, vous n'êtes point mon père, lui répond aussitôt Gemmi, qui voit le péril de Guillaume, qui sait le sort que Gesler prépare à ses malheureux parens; non, je ne vous connois point; ma famille n'est point ici. Guillaume, étonné, demeure immobile, les bras ouverts, étendus; il ne peut comprendre pourquoi son fils se refuse à ses embrassemens, et ose le méconnoître; Claire augmente sa surprise en confirmant ce qu'a dit Gemmi, en répétant avec lui que Guillaume n'est point leur père. Le cœur de Tell en murmure, il commence à s'en offenser; et Gesler, dont les yeux farouches observent tous leurs mouvemens, Gesler qui vient de pénétrer le mystère qu'il vouloit connoître, jouit à la fois de la crainte, de la surprise, des douleurs et du père et des enfans.

Une horrible joie se peint sur son front; ses regards brillent d'un feu sombre. On ne m'abuse point, dit-il; Guillaume, voilà ton fils,

et ce fils m'a offensé ; ma patience, depuis long-tems, a souffert ici tes outrages, afin de trouver une peine qui fût égale à ta témérité; je vais la prononcer, écoute :

Je veux, même en te punissant, rendre hommage à ce talent rare que vante ton heureux pays ; je veux qu'en contemplant ma justice, le peuple d'Altorff admire ton adresse. On va te rendre ton arc; on placera ton fils devant toi, à la distance de cent pas; une pomme sera sur sa tête, et deviendra le but de ta flèche. Si ta main, sûre de ses coups, enlève avec le trait la pomme, je vous fais grace à tous deux, et je vous rends la liberté; si tu refuses cette épreuve, ton fils, à tes yeux, va mourir. Barbare! lui répond Tell, quel démon sorti de l'enfer peut t'inspirer cette affreuse idée ? O Dieu juste, qui nous entendez, souffrirez-vous cet exécrable excès du génie de la cruauté ! Non, je n'accepte point l'épreuve ; non, je ne m'expose point à devenir le meurtrier de mon fils ; je te demande la mort, je l'implore de tes bourreaux; ils sont tous ici; tout ce qui t'entoure a trempé cent fois ses mains dans le sang. Qu'ils tournent leurs glaives sur moi, qu'ils les dirigent sur mon cœur! je te le demande, je t'en conjure; mais que je meure innocent, mais que

je meure homme et père! Écoute, Gesler; tes gardes nombreux, l'exemple de tout un peuple, la certitude, la vue du supplice n'ont pu me faire fléchir devant toi; j'ai préféré la mort à cette bassesse : eh bien, pour obtenir cette mort, pour échapper à l'affreux danger de percer moi-même le cœur de mon fils, je vais plier le genou devant toi; promets-moi le trépas, Gesler, et je m'abaisse devant ton orgueil.

Non, s'écrie aussitôt Gemmi, dont la voix touchante émeut de pitié les satellites qui l'environnent, non, ne vous rendez point à ses vœux; j'accepte l'épreuve. Quoi qu'il arrive, tu l'as promis, mon père sera délivré. Rassure-toi, mon digne père; va, le ciel guidera ta main; va, ton fils est en sûreté : pardonne-moi si ma tendresse a voulu te méconnoître un instant. Je tremblois pour toi, pour toi seul, et je quittois, pour te sauver, le bien qui m'est le plus cher au monde, le nom, le doux nom de ton fils. O mon père, pardonne-moi! mon père, mon père chéri, laisse-moi répéter cent fois ce nom que je m'étois interdit! Rassure-toi, tu ne me tueras point, une voix secrète me le prédit. Qu'on me conduise, qu'on me conduise! et toi, Claire, va-t-en, va-t-en, mais garde-toi d'instruire ma mère.

Gemmi se jette alors dans le sein de Guil-

laume, qui le reçoit, qui l'embrasse, qui le presse contre son cœur; il veut lui parler, il ne peut que l'inonder de ses larmes, il ne peut que répéter d'une voix tremblante, étouffée: Non, mon fils; non, mon cher fils! Claire est tombée évanouie; les soldats l'emportent dans le palais, et l'inflexible Gesler, sans être ému de ce spectacle, répète son ordre terrible, offre pour la dernière fois à Guillaume le choix affreux de voir périr son fils, ou de se soumettre à l'épreuve. Guillaume l'écoute la tête baissée, demeure quelques instans sans répondre, tenant toujours Gemmi dans ses bras; puis, relevant tout-à-coup la tête et regardant le gouverneur avec des yeux rouges de pleurs, étincelans d'indignation: J'obéirai, répond-il; que l'on me conduise à la place!

Le père et le fils, se tenant par la main, sont aussitôt environnés de gardes. Ils descendent ensemble du palais, sous la conduite de Sarnem. Tout le peuple, informé déjà de l'affreux spectacle qu'on va lui donner, se précipite vers la place. Presque tous gémissent au fond de leur ame, mais aucun d'eux n'ose exprimer le sentiment de la pitié. Leurs regards timides cherchent Guillaume; ils le découvrent au milieu des lances, marchant à côté de Gemmi qui le regarde en souriant. Les larmes

viennent dans les yeux en regardant le visage du père; mais la terreur retient ces larmes: Gesler les puniroit comme un crime. Tous les yeux se reportent à terre, un morne silence règne dans le peuple; il gémit, il souffre et se tait.

L'espace est déjà mesuré par le farouche Sarnem; une double haie de soldats ferme de trois côtés cet espace. Le peuple se presse derrière eux; Gemmi, debout à l'extrémité, considère tous ces apprêts d'un œil tranquille et serein. Gesler, loin derrière Tell, se tient au milieu de sa garde, observant d'un air inquiet le silence morne du peuple; et Guillaume, entouré de lances, demeure immobile, les yeux vers la terre. On lui présente son arc avec une seule flèche; après en avoir essayé la pointe, il la brise, la rejette et demande son carquois. On le lui apporte; il le vide à ses pieds, cherche, choisit parmi tous ses traits, demeure long-tems baissé, saisit un instant favorable et cache une flèche sous ses vêtemens. Il en tient une autre à la main; c'est celle qui doit lui servir. Sarnem fait enlever les autres, et Guillaume, avec lenteur, bande la corde de son grand arc.

Il regarde son fils, s'arrête, lève les yeux vers le ciel, jette son arc et sa flèche, et de-

mande à parler à Gemmi. Quatre soldats le mènent vers lui : Mon fils, dit-il, j'ai besoin de venir t'embrasser encore, de te répéter ce que je t'ai dit. Sois immobile, mon fils; pose, pose un genou en terre, tu seras plus sûr, ce me semble, de ne point faire de mouvement : tu prieras Dieu, mon fils, de protéger ton malheureux père. Ah! ne le prie que pour toi; que mon idée ne vienne pas t'attendrir, affoiblir peut-être ce mâle courage que j'admire sans l'imiter! O mon enfant! oui, je ne puis me montrer aussi grand que toi. Soutiens, soutiens cette fermeté dont je voudrois te donner l'exemple. Oui, demeure ainsi, mon enfant; te voilà comme je te veux.... Comme je te veux! malheureux que je suis! et vous le souffrez, ô mon Dieu!.... Écoute.... détourne la tête.... tu ne sais pas, tu ne peux prévoir l'effet que produira sur toi cette pointe, ce fer brillant dirigé contre ton front. Détourne la tête, mon fils, et ne me regarde pas. Non, non, lui répond l'enfant, ne craignez rien, je veux vous regarder; je ne verrai point la flèche, je ne verrai que mon père. Ah, mon cher fils! s'écrie Tell, ne me parle pas, ne me parle pas! ta voix, ton accent m'ôteroit ma force. Tais-toi, prie Dieu, ne remue pas.

Guillaume l'embrasse en disant ces mots, veut le quitter, l'embrasse encore, répète ces dernières paroles, pose la pomme sur sa tête, et se retournant brusquement, regagne sa place à pas précipités.

Là, il reprend son arc, sa flèche, reporte ses yeux vers ce but si cher, essaie deux fois de lever son arc, et deux fois ses mains paternelles le laissent retomber. Enfin, rappelant toute son adresse, toute sa force, tout son courage, il essuie les larmes qui viennent toujours obscurcir sa vue; il invoque le Tout-Puissant, qui, du haut du ciel, veille sur les pères; et, roidissant son bras qui tremble, il force, accoutume son œil à ne regarder que la pomme. Profitant de ce seul instant, aussi rapide que la pensée, où il parvient à oublier son fils, il vise, tire, lance son trait, et la pomme emportée vole avec lui.

La place retentit de cris de joie; Gemmi vole embrasser son père. Celui-ci, pâle, immobile, épuisé de l'effort qu'il a fait, ne lui rend point ses caresses. Il le regarde avec des yeux éteints; il ne peut parler, il entend à peine tout ce que lui dit son fils: il chancelle, est prêt à tomber; il tombe dans les bras de Gemmi, qui se hâte de le secourir, et qui découvre la flèche cachée sous son vêtement.

Déjà Gesler étoit près de lui ; Gesler s'empare de la flèche. Guillaume reprend ses sens, et détourne promptement la vue à l'aspect du cruel Gesler. Archer sans pareil, lui dit celui-ci, j'acquitterai ma promesse, je te payerai le prix de ta rare habileté ; mais auparavant, réponds-moi : que voulois-tu faire de cette flèche que tu dérobois à mes yeux ? Une seule t'étoit nécessaire ; pourquoi gardois-tu celle-ci ? — Pour te percer le cœur, tyran, si ma malheureuse main avoit tranché les jours de mon fils. A ce mot, qu'un père n'a pu retenir, le gouverneur effrayé rentre au milieu de ses satellites. Il révoque sa promesse, il ordonne au cruel Sarnem de faire aussitôt enchaîner Guillaume, et de le conduire dans le fort. On obéit ; on vient l'arracher aux embrassemens de Gemmi, qui veut en vain accompagner son père ; les gardes repoussent Gemmi. Le peuple murmure, s'émeut ; Gesler se hâte de se retirer dans son palais, fait prendre les armes à toutes ses troupes. Des pelotons nombreux d'Autrichiens parcourent toute la ville, forcent les habitans effrayés de se cacher dans leurs maisons. La terreur règne dans Altorff, et les bourreaux déjà prêts attendent de nouvelles victimes.

FIN DU LIVRE TROISIÈME.

LIVRE QUATRIÈME.

TANDIS que le tyran inquiet se renfermoit dans son fort, bordoit ses remparts, et trembloit que le peuple irrité ne vînt lui enlever Guillaume, Gemmi, le malheureux Gemmi, les yeux en pleurs, les bras étendus, redemandant son père à tous ceux qu'il rencontroit, repoussé par-tout par les féroces satellites qui gardoient les avenues, Gemmi erroit autour des murs du fort, en poussant des cris douloureux. Claire, qu'on avoit retenue dans le palais pendant l'horrible spectacle, s'étoit échappée enfin, et cherchoit de toutes parts Gemmi. Elle le revoit, vole dans ses bras, et veut essuyer ses larmes. Mon père est dans les fers, lui dit Gemmi; mon malheureux père va périr! Claire, écoute-moi; j'ai perdu l'espoir de pénétrer dans sa prison, d'y rester, de le servir, de terminer ma vie avec lui; je vais tenter le seul moyen qui me reste de le sauver: je vais courir en Underwald; j'avertirai ton père des dangers de son ami; Melctal a des amis, du courage, des armes; Melctal viendra le délivrer. Je te demande, ma bonne Claire, de retourner auprès de ma mère, de lui dire ce qui s'est passé, ce que je tente dans ce mo-

ment. Va, Claire, va la consoler, je ne reviendrai plus qu'avec Melctal; je périrai ou je sauverai mon père : c'est à toi de me remplacer auprès de ma bonne mère.

Il dit, et quittant aussitôt Claire, il marche à pas précipités, sort de la ville, et gagne les montagnes.

Claire se hâte de retourner à la chaumière de Tell, où le vieux Henri, où la bonne Edmée, loin de Guillaume, loin de leurs enfans dont ils ignoroient le sort, se consumoient dans l'inquiétude. L'arrivée de Claire, pâle, saisie d'effroi, baignée de larmes, redoubla les terreurs d'Edmée. Elle se lève, court au-devant d'elle, en s'écriant : Gemmi! Gemmi! qu'est devenu mon enfant? Il est vivant, il est libre, lui répond aussitôt Claire qui se précipite dans les bras du vieux aveugle. Elle l'embrasse, embrasse Edmée; et, d'une voix qu'elle peut à peine raffermir, elle raconte tout ce qui leur est arrivé avec le cruel Gesler; comme ils furent tirés de prison pour être conduits devant Guillaume, et l'horrible épreuve à laquelle furent soumis le père et l'enfant. Elle ignore tout le reste, mais Guillaume est dans les fers; Gemmi, pour délivrer son père, est allé chercher Melctal; Tell est menacé de la mort, le gouverneur l'a jurée.

A

A ce récit, Edmée accablée, retombe presque mourante sur le siége qu'elle avoit quitté; le vieux aveugle, hors de lui-même, se met à pousser des cris lamentables. Il veut qu'on le mène à son fils, il veut aller combattre avec lui, périr pour délivrer Guillaume. La jeune Claire contient le vieillard, secourt Edmée évanouie, ne peut suffire aux tendres soins nécessaires aux deux infortunés.

Enfin, après les premiers instans d'une douleur si profonde et si vive, le vieux Henri, rappelant sa raison, son courage et sa prudence, saisit les deux mains d'Edmée, et les serrant contre son cœur : Ne pleure pas, lui dit-il, ô ma vertueuse amie! ne perdons pas dans les larmes un tems précieux qu'il faut employer. Gemmi est en Underwald; peu d'heures doivent lui suffire pour se rendre auprès de mon fils. Je connois Melctal; dès cette nuit même, Melctal, suivi de tous ses amis, va prendre la route d'Altorff. Il arrivera demain au matin; il tentera tout pour sauver Guillaume. Mais le peu d'amis qu'il doit amener ne peut suffire à ce grand projet. J'en ai quelques-uns dans la ville : je vais réveiller leur courage, les exciter, les encourager. Ils me conduiront sur la place; ils me conduiront au milieu du peuple aux premiers rayons du so-

leil. Là, je parlerai; là, je montrerai les blessures encore récentes que j'ai reçues de Gesler; je montrerai la place de mes yeux arrachés par ses mains féroces. Mon grand âge, mes cheveux blancs, mon visage défiguré, mon sang qui souille encore mes habits, les pleurs de cette foible enfant; tout aidera mon éloquence : je l'espère, j'en suis certain, le peuple ému voudra me venger; le peuple grossira la foule des amis que j'aurai rassemblés. Mon fils et le vôtre viendront; ils trouveront une troupe prête à se réunir à eux. Nous attaquerons le fort. Je resterai au milieu des coups pour animer nos braves soldats; je leur crierai : vengeance! je ferai retentir sans cesse les noms de patrie et de liberté. Ils me porteront, si je ne puis les suivre; ils me porteront jusqu'à ton époux, que nous ramenerons dans tes bras. Oui, j'en suis sûr, Dieu qui m'inspire m'annonce déjà la victoire. Viens, ma fille, partons à l'instant; viens me donner mon bâton, et me prêter l'appui de ton bras. La nuit ne doit pas être loin; viens, la nuit doit nous être utile.

J'approuve ce projet, dit Edmée, et c'est moi qui veux te conduire; mais, avant de quitter ces lieux, daigne m'entendre et me donner conseil. Je suis instruite, sans qu'il me l'ait dit, que mon époux depuis long-tems mé-

dite le grand dessein de délivrer sa patrie. Ses voyages secrets en Schwitz, en Underwald, dans l'Urseren; l'amas d'armes qu'il avoit cachées, et ses absences nocturnes, et la préoccupation que je lisois sur son visage, tout m'a confirmé dès long-tems qu'une conjuration, dont Guillaume est l'ame, se trame dans les trois cantons. J'ignore les noms des autres chefs, mais croyez que ces chefs existent, et qu'un moment, un signal sans doute, sont assignés, convenus entre eux. Je n'ai pu pénétrer quel est ce signal; mais il y a peu de jours que je fus frappée, comme d'un trait de lumière, d'un mot échappé à mon époux. Ce mot et d'autres encore m'ont fait soupçonner, m'ont fait croire que le signal des conjurés est un bûcher allumé sur le haut de cette montagne. Le tems et les forces nous manquent pour élever cette nuit même, pour embraser ce bûcher; mais une voix secrète me dit que si nous pouvions parvenir à faire briller cette flamme, tous les amis de mon époux accourroient pour le délivrer. Je te consulte, Melctal; ma foible main suffit pour mettre le feu à la maison qui nous sert d'asyle. Elle est dans le lieu le plus élevé. Ce vaste incendie doit être aperçu de tous les habitans des trois cantons. Que m'importent ma maison, mes biens, lorsque mon

époux va périr! Si je le sauve, tu nous recevras; si je le perds, il ne faut qu'une tombe.

Elle dit, et le vieux Henri l'encourage dans ce dessein. Edmée aussitôt va saisir un faisceau de branches sèches, l'allume dans le foyer, jette autour d'elle les bois enflammés, les répand, les attise elle-même, brûle sans regret, sans douleur, et le berceau de son enfant, et le chaste lit de l'hymen, augmente par-tout la flamme, et lorsqu'elle s'est assurée que rien désormais ne pourra l'éteindre, elle prend le bras du vieillard, qui de l'autre main s'appuie sur Claire; et, descendant avec eux de la montagne escarpée, elle prend le chemin d'Altorff.

Pendant qu'au milieu du vaste silence que la terreur répand dans la ville, le vieillard, l'épouse, l'enfant malheureux, vont frapper à la porte de leurs amis, les feux allumés par la main d'Edmée s'augmentent et gagnent le chaume qui formoit seul le toit de la maison. Le chaume s'allume et pétille; la flamme devient plus brillante, jette autour d'elle une vaste lumière, et se distingue au loin dans les airs. Verner l'aperçoit dans Schwitz; le bouillant Melctal, que Gemmi n'avoit encore pu rejoindre, tressaille de joie à cette vue, et Furst, au milieu d'Urseren, ne doute point que Guillaume, à la tête des braves d'Altorff, ne l'ap-

pelle à son secours. Ces trois chefs, dans le même instant, s'arment, sortent de leurs demeures, vont chercher leurs amis fidèles, les appellent à la liberté. Leurs amis s'éveillent, saisissent leurs armes, se rassemblent dans le silence, se forment en bataillons ; et des trois côtés, presque au même instant, les trois chefs marchent vers Altorff, suivis d'une troupe foible par le nombre, mais forte par le courage, mais résolue à périr ou à délivrer son pays.

Tous précipitent leurs pas ; tous, retardés dans leur marche par les neiges, par les torrens, par les chemins non frayés, tremblent d'arriver trop tard à ce fort, ce fort redoutable, qu'il faut attaquer à la fois, qu'il faut prendre avec le tyran. Mais le tyran, inquiet, alarmé des mouvemens qu'il a vus dans le peuple, craignant pour son prisonnier, tremblant pour sa propre vie, avoit déjà pris de nouvelles mesures, dont une seule rendoit vaines toutes celles des trois conjurés. Gesler, au déclin de ce même jour, réfléchissant que sa forteresse, remplie de nombreux soldats, n'avoit pas assez de vivres pour soutenir un long siége, craignant, non pas de se voir forcé dans cet asyle imprenable, mais de ne pouvoir communiquer avec le reste de son armée, ré-

pandue autour de Lucerne, Gesler fait appeler Sarnem pour lui donner cet ordre nouveau.

Ami, lui dit-il, je quitte ces lieux, où tu commanderas en mon absence. Je te laisse mes braves soldats, qui n'obéiront qu'à ta voix. Ce vil peuple, que je dois punir de son insolent murmure, sera bientôt écrasé par les renforts que je vais chercher. Fais-moi préparer une grande barque, où cinquante hommes, choisis dans ma garde, puissent partir ce soir avec moi. Dès que la nuit voilera la terre, tu feras conduire dans cette barque ce téméraire Guillaume, qui n'a pas craint de me braver: sur-tout qu'il soit chargé de fers, qu'il soit au milieu de ma garde! je veux le conduire moi-même dans le fort château de Kusnach, à l'extrémité du lac de Lucerne. Là, mieux gardé que dans ces lieux, il attendra, dans les cachots, que, de retour avec mes troupes, je puisse, par ses longs tourmens, apprendre aux habitans d'Altorff ce que l'on gagne à m'outrager.

Sarnem, fier de se voir choisi pour remplacer le gouverneur, se hâte d'obéir à ses ordres. Bientôt la barque est préparée; bientôt cinquante archers d'élite sont guidés par Sarnem lui-même à la porte du cachot de Tell. Le héros, chargé de chaînes pesantes qui lui

laissent à peine la faculté de se mouvoir, est mis sous la garde des cinquante archers; et, dès que la nuit a voilé la terre, on le conduit en silence, on le traîne vers le rivage, où Gesler, seul et déguisé, s'étoit en secret rendu. Gesler fait jeter le captif au fond de la barque, l'environne de ses archers, s'assied à la proue, fait prodiguer de l'or et du vin à ses soldats, à ses rameurs, et part sans être aperçu.

La barque vole sur les flots. L'air étoit pur, l'onde tranquille, les étoiles brilloient dans le ciel. Un vent léger du midi venoit aider aux efforts des rameurs, et tempéroit la rigueur du froid, que la nuit, la saison, les glaces voisines devoient rendre plus insupportable. Tout favorise Gesler. Il parcourt l'étroite longueur du premier lac des quatre cantons, se dirige droit vers Brunnen, pour traverser le détroit qui doit le conduire dans le second lac. Tell, pendant ce tems, accablé de ses chaînes, Tell, couché par terre, au milieu des gardes, reconnoît sur la rive gauche les rochers déserts de Grutti, et cette caverne où, la veille encore, il méditoit avec ses amis la liberté de sa patrie. Cette vue, ce souvenir, font chanceler son courage. Guillaume sentit venir dans ses yeux des larmes dont il eût rougi. Les dévorant aussitôt, Guillaume détourne la tête, Guillaume

regarde le ciel qui semble l'abandonner. Dans ce moment, du côté d'Altorff, il découvre une lueur rougeâtre. Bientôt cette lueur s'augmente, et Tell aperçoit une longue flamme qui s'élève au-dessus d'Uri. Son cœur tressaille à cette vue ; il ne peut comprendre d'où vient ce signal, dont il n'a confié le secret à personne. Il doute, examine, s'assure que cette flamme semble partir de la montagne où est sa maison. Il en remercie le ciel, sans savoir encore si c'est un bienfait ; il n'espère point, il ne pense pas que cet événement peut sauver ses jours ; mais il peut sauver sa patrie : cette idée lui fait oublier son propre péril.

Gesler et ses satellites ont, comme lui, aperçu cette flamme ; ils se la montrent avec surprise : ils l'attribuent à quelque incendie, et s'embarrassent peu d'un malheur qui n'intéresse que leurs ennemis. Gesler presse ses rameurs ; Gesler, impatient d'arriver, ordonne qu'on redouble d'efforts. La barque tourne à l'occident, passe le détroit, vogue dans les eaux plus profondes du lac dangereux d'Underwald. Là, tout-à-coup le vent du midi cesse de pousser la rapide barque. L'aquilon et le vent d'ouest règnent dans les airs agités. L'un, précédé des tempêtes, soulève, amoncelle les flots, les porte, les brise en sifflant contre

les flancs de la barque, qui, cédant à sa furie, à ses coups violens, redoublés, dérive, malgré les rameurs, et fuit penchée vers la côte; l'autre, amenant les frimas, et les nuages et la neige, couvre le ciel d'un voile funèbre, répand les ténèbres sur l'onde, frappe le visage, les mains des rameurs de pointes piquantes de glace, les force de quitter la manœuvre, dérobe à leurs yeux abaissés jusqu'à la vue de leurs périls, remplit la barque de glaçons mêlés à l'abondante neige, s'oppose de front à sa marche, et combattant avec l'aquilon qui l'attaque par le côté, la fait tourner rapidement sur sa quille, la tient ainsi suspendue sur le sommet des vagues blanchies, et, l'abandonnant par instans, la précipite au fond des abymes.

Les soldats, pâles, consternés, ne doutant plus d'une mort prochaine, tombent à genoux, implorent le Dieu qu'ils ont oublié si longtems. Le lâche Gesler, plus tremblant encore, va, vient, demande aux rameurs, en leur promettant ses trésors, s'ils ont l'espérance de sauver ses jours. Les rameurs, immobiles, mornes, ne lui répondent que par le silence. Des pleurs, des pleurs déshonorans de foiblesse et de lâcheté baignent pour la première fois les yeux féroces du gouverneur. Il

va périr, il en est sûr; ses richesses et sa puissance, et ses supplices et ses bourreaux ne peuvent le sauver du trépas; il pleure, il regrette la vie; il ne pourra plus s'enivrer de sang!

Tell, tranquille à sa même place, moins ému des cris des soldats, du bruit des vagues écumantes, des sifflemens des vents déchaînés, qu'il ne le fut en découvrant la caverne de Grutti, Tell attendoit le trépas, et ne songeoit qu'à l'avantage que pourroit tirer son pays de la mort du gouverneur. Il jouissoit en silence de la peur, des gémissemens, du tourment qu'éprouvoit Gesler, lorsqu'un des rameurs, tout-à-coup s'adressant à cet homme cruel : Nous sommes perdus, dit-il; il n'est plus en notre puissance de contenir au milieu des flots la barque emportée par le vent du nord qui, dans un instant, va la briser en pièces contre les rochers du rivage. Un seul homme, le plus renommé, le plus habile de nos trois cantons dans l'art de braver les tempêtes du lac, peut nous sauver de la mort. Cet homme est ici: le voilà chargé de tes chaînes! Choisis, Gesler, choisis promptement entre le trépas ou sa liberté. Gesler frémit à cette parole. Sa haine violente pour Tell combat dans son ame pusillanime l'amour même qu'il a

pour la vie; il hésite encore, il ne répond point; mais les prières, les murmures et des soldats et des rameurs qui lui demandent, qui le pressent de sauver leurs jours et les siens en délivrant son prisonnier; la crainte d'être mal obéi, s'il se refuse aux vœux de tous, et la tempête qui s'augmente, déterminent enfin Gesler. Qu'on brise ses chaînes, dit-il, je lui pardonne tous ses crimes; je lui rends la vie et la liberté, si son adresse nous amène au port.

Les soldats, les rameurs s'empressent de rendre libre Guillaume. Ses fers sont tombés; il se lève, et, sans prononcer un seul mot, il s'empare du gouvernail. Faisant mouvoir sous sa main la barque, comme l'enfant fait plier la baguette qu'il tourne à son gré, il oppose la proue aux deux vents, dont les forces ainsi divisées la tiennent en équilibre. Profitant ensuite d'un moment de calme, aussi rapide que l'éclair, il tourne de la proue à la poupe, contient la barque dans la direction qui seule peut la sauver, fait prendre les rames à deux seuls rameurs, dont il dirige les efforts, et s'avance, malgré les vents et la tempête, vers le détroit qu'il veut repasser. Les ténèbres empêchent Gesler de s'apercevoir qu'il retourne aux mêmes lieux d'où il est parti. Guillaume conti-

nue sa marche ; la nuit presque entière s'écoule ; mais il est rentré dans le lac d'Uri, mais il aperçoit la lueur mourante du signal donné sur le mont d'Altorff. C'est cette lueur qui lui sert d'étoile; il connoît le lac dès longtems, il en évite les écueils, et s'approche pourtant du rivage qui borde le canton de Schwitz; il pense à Verner, il calcule que Verner doit être en marche, et que les chemins, encombrés de neige, le forceront de côtoyer le lac. Dans ce foible espoir, il navigue, en feignant d'ignorer les lieux où la tempête pousse la barque, en augmentant la terreur de Gesler et de ses soldats.

Enfin l'orient se colore, et la tempête semble s'appaiser aux premiers rayons de l'aurore. Le jour naissant découvre à Tell les roches voisines d'Altorff, avant que le tyran, qu'il craint, ait eu le tems de les reconnoître; Guillaume y dirige sa barque et la fait marcher plus rapidement. Gesler, dont la férocité revient à mesure que le danger s'éloigne, observe Guillaume avec des yeux sombres. Il veut, il n'ose pas encore le faire charger de liens. Ses soldats et ses matelots reconnoissent bientôt où ils sont, en instruisent le gouverneur, qui, s'avançant vers Tell avec colère, lui demande d'une voix terrible pourquoi la

barque qu'il a guidée a repris le chemin d'Altorff. Guillaume, sans lui répondre, pousse la barque droit à un rocher peu éloigné de la rive, saisit d'une main prompte l'arc et la flèche qu'un archer tenoit à la main, et, rapide comme l'éclair, s'élance de la barque sur le rocher. Là, sans s'arrêter, il bondit comme le chamois des montagnes, saute sur un autre roc qui le fait voler au rivage, gravit aussitôt la roche escarpée, et se montre sur le sommet, semblable à l'aigle des Alpes quand il se repose auprès des nuages, et qu'il promène ses yeux perçans sur les troupeaux des vallons.

Le gouverneur étonné pousse un cri de fureur, de rage. Il commande aussitôt qu'on débarque, et que ses soldats dispersés environnent de toutes parts le roc où il voit le héros. On obéit ; les archers descendent et préparent déjà leurs arcs ; Gesler, qui marche au milieu d'eux, veut que leurs flèches réunies s'abreuvent toutes du sang de Guillaume. Guillaume aussi a ses desseins. Il ne s'arrête, il ne se montre que pour attirer l'ennemi. Il laisse approcher cette troupe armée jusqu'à la juste distance où le trait qu'il tient peut donner la mort. Il regarde, fixe Gesler, pose sa flèche sur sa corde, et, l'adressant au cœur du tyran, il la fait voler dans les airs. La flèche vole,

siffle, frappe au milieu du cœur de Gesler. Le tyran tombe, vomit un sang noir, bégaie sa fureur, sa rage; et son ame atroce s'exhale au milieu des imprécations. Guillaume a déjà disparu; Guillaume, plus léger que le faon, s'est précipité du sommet du roc; il court, il vole sur la glace; il gagne, traverse des sentiers déserts, et prend le chemin d'Altorff.

Bientôt il trouve, dans la neige, les traces récentes des nombreux amis que Verner, dans cette nuit même, a fait partir avec lui de Schwitz. Guillaume les suit, il court, il approche, et le tumulte, les cris, le bruit éclatant des armes, viennent de loin frapper son oreille; il vole, arrive sur la place; elle est pleine, elle est occupée par trois bataillons de héros. Verner, à la tête des guerriers de Schwitz, veut que l'on s'assure des portes avant de commencer l'attaque du fort; Furst, avec les braves d'Uri, sollicite le poste le plus dangereux; Melctal, suivi des troupes d'Underwald, agite dans l'air sa pesante hache, et demande à grands cris l'assaut. Gemmi, qui ne le quitte point, Gemmi, armé d'une longue lance, prononce le nom de Guillaume, demande son père à tous les soldats, et montre de loin la prison où il croit encore qu'on retient Guillaume. Le vieux Henri, Claire, Ed-

mée, se mêlent aux braves soldats, parcourent les rangs, les diverses troupes, et pressent l'instant de l'attaque.

Tout-à-coup Guillaume paroît au milieu des trois bataillons. Un cri général retentit et se prolonge dans les montagnes. Un silence profond lui succède. Tous attendent l'ordre de Tell, tous veulent obéir à lui seul. Amis! s'écrie le héros, Gesler n'est plus; cet arc, cette main, viennent de punir ses crimes. Le corps de Gesler, étendu sur le rivage du lac, est entouré de vils satellites que la terreur disperse déjà. Rien n'est à craindre du dehors. La patrie est vengée; mais elle n'est pas libre. Elle ne le sera jamais, tant qu'il restera une seule pierre du fort qui frappe vos regards. Attaquons ce fort redoutable, seule espérance, seul secours des féroces Autrichiens. Que nos troupes montent ensemble! que les plus braves marchent les premiers!

Il dit; et de sa main gauche saisissant le drapeau d'Uri, il prend de la droite une hache, et s'élance vers la montagne. Furst et sa troupe le suivent de près; Schwitz et Verner se précipitent; Melctal avec Undervald est déjà à moitié chemin; et Gemmi s'avance à côté de son père. Sarnem les attend; Sarnem se prépare. Une nuée de flèches, de traits, part

aussitôt du haut des remparts. Les braves assaillans méprisent ces flèches; elles n'arrêtent point leur course; ils montent sans y répondre, avec leurs arcs. Ils parviennent au pied des murailles. Alors le terrible Sarnèm, à un signal qu'il donne aux siens, fait précipiter des créneaux une foule de rochers, de pierres, que suivent la poix et l'huile bouillantes. Les braves des trois cantons sont partout atteints, renversés; l'huile les consume sous leurs vêtemens; ils expirent au milieu des douleurs aiguës; ils mordent la pierre en jetant des cris; mais ces cris sont encore pour la liberté. Les mourans, malgré leur supplice, exhortent, excitent leurs compagnons, les encouragent à marcher sur leurs corps, à s'en faire des échelons pour arriver au haut des remparts. Les Autrichiens insultent à leurs maux; Sarnem, placé entre deux créneaux, rit de leurs impuissans efforts; Sarnem anime ses soldats, et sa présence, son courage, prolongent long-tems cette vive attaque.

Guillaume, au milieu des morts, des mourans, montoit toujours d'un air intrépide; mais tout-à-coup, alarmé du grand nombre de soldats qu'il perd, il s'arrête, appelle Melctal; et se reprochant d'avoir trop écouté les conseils de la seule valeur, en faisant une attaque unique,

unique, il [illegible]
retirer du comba[illegible]
braves, et d'aller [illegible]
tandis que Verner [illegible]
de fureur pour [illegible]
voir ce mouvemen[illegible]
et Verner redo[illegible]
sent des cris plus [illegible]
ses satellites, occupés [illegible]
nissent tous leurs [illegible]
laume. Pendant ce [illegible]
volent, arrivent à la [illegible]
due par un foible [illegible]
sa hache; Melctal fait [illegible]
brûle, et Melctal s'[illegible]
dans le fort avec ses [illegible]
cède, tout fuit, tou[illegible]
de résister à Tell, [illegible]
distingue ceux des [illegible]
au-devant d'eux: [illegible]
paroît. Melctal, [illegible] de
porte un coup [illegible], vos
son front odieux [illegible] bats,
tend les mains [illegible] repren-
joint aussitôt [illegible] iser. Pré-
au-[illegible]; préparez-
M[illegible] que sur Dieu
[illegible] tant à la liberté

et répondent aux acclamations du peuple qu'ils ont délivré.

Bientôt le fort est débarrassé des cadavres dont il est rempli; les troupes des trois cantons environnent, pressent leurs chefs, les portent au milieu des habitans d'Altorff, qui, rassemblés sur la place, accourent de toutes parts pour voir leurs libérateurs, pour baiser leurs mains triomphantes, pour confier à leur génie, à leur courage, à leurs talens, la défense de la liberté. Mais Guillaume leur demande silence; Guillaume leur adresse ce discours :

Citoyens, vous êtes libres; mais cette liberté précieuse est peut-être plus difficile à conserver qu'à conquérir. Pour l'un le courage suffit; pour l'autre il faut des vertus austères, constantes, inébranlables. Gardez-vous de l'ivresse de la victoire; gardez-vous sur-tout de l'idolâtrie pour ceux qui la remportèrent avec vous. Vous parlez déjà de nous faire vos chefs, tandis que la récompense que je prétends de mes travaux, la seule que mon cœur envie, c'est de devenir soldat, c'est de rentrer dans cette égalité, charme pur et doux des cœurs républicains. Dans une république, amis, nous sommes tous utiles. Malheur à l'homme qui se croit nécessaire! malheur au peuple qui ne le punit pas de cette seule pensée!

Assemblez-vous, pour peser dans la méditation de la sagesse, et vos intérêts et vos nouveaux desseins; que chacun puisse, selon les lois, penser, exprimer, conseiller tout ce qu'il croit utile à la patrie; que cette liberté soit donnée à tout citoyen âgé de vingt ans. Aussitôt qu'on aime son pays, on a le droit de s'occuper de lui, de lui donner le tribut de sa force et de ses lumières. Nommez un Landamme; que ce nom antique, respecté de nos aïeux, le soit davantage par nous; que le conseil le dirige, et qu'il contienne le conseil. Faites des lois : sans lois, que deviendrez-vous? La liberté n'est que l'esclavage des lois sages. Gardez vos mœurs; qu'elles deviennent même plus austères : sans vertus, point de liberté. Le républicain s'est placé, par ce nom, entre les anges et les hommes : qu'il soit donc plus grand que tous les hommes dont il est entouré.

Pour moi, citoyens, je ne veux, je ne demande, je n'accepte de vous que le nom de votre frère, que le droit de combattre dans vos rangs. Attendez-vous à de nouveaux combats, attendez-vous que l'empereur voudra reprendre le sceptre que nous venons de briser. Préparez-vous à soutenir ses efforts; préparez-vous aux batailles : ne comptez que sur Dieu et sur vos bras. Appelez pourtant à la liberté

les autres cantons de la Suisse. Ou je me trompe, ou leurs cœurs répondront à votre voix : alors, à force de travaux, de vertus et de courage, vous fonderez une république qui deviendra l'admiration et l'effroi de l'Europe entière. Alors les rois brigueront le nom de vos alliés, et se croiront invincibles lorsqu'ils auront des Suisses pour les défendre. Alors, en jouissant de la gloire, et des armes, et de la sagesse, vous lui préférerez pourtant la gloire d'être libres et heureux.

Il dit; tout le peuple applaudit : le peuple sur-le-champ procède à l'élection de ses magistrats. Tell, Verner, Melctal, redevenus simples citoyens, reçoivent pour leur récompense une couronne de chêne. Ils rentrent, se confondent au milieu du peuple qui résista pendant deux cents ans à tous les efforts de l'Empire, et fonda sa liberté sur ses victoires.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE
DES MATIÈRES
Contenues dans ce Volume.

FABLES.

POÉSIES DIVERSES.

FIN DE LA TABLE.


HW 2C0I 4

